

Yves Buin

Mai hors saison



Que Guy Benoit, poète, soit remercié ici pour nous avoir permis d'utiliser comme titre le beau label des éditions de poésie qu'il créa et anima et qui étaient sises Place de la Résistance à Bagnolet, dans le 93.

Sandeman, Ruby, avec son nom d'homme des sables, je le connais depuis toujours. Je l'ai connu, devrais-je dire, puisqu'il a disparu et s'est évaporé à la suite d'une de ces belles et énigmatiques histoires d'amour dont il avait le secret¹. J'hésite à évoquer la possibilité de sa mort. On supposait qu'il écrivait. Tout au moins, moi je le savais. Dans la pièce lugubre qu'il occupa en dernier, Boulevard Mac Donald, j'ai retrouvé ses papiers. Plus exactement, la police croyant que j'étais l'un de ses proches me les a confiés après qu'elle les eut sans doute tournés et retournés dans ses sales pattes les estimant classés ou dépourvus d'intérêt. Avant lecture, on imaginait un journal discontinu, une série de notes, des fragments disparates éclatés, de l'envolée poétique. C'est effectivement ce qu'on a constaté dans la liasse des feuillets. On ignorait pourtant que l'insaisissable Sandeman pût être adepte fervent de la langue classique. C'est ce qui ressort de ce morceau écrit en continuité qui livre quelques épisodes de la vie du militant anarcho-révolutionnaire Richard Massenga, la seule séquence de ces pages éventuellement publiable et que je ne saurais dater.

Y.B
Novembre 2009

¹ Relatée dans *Jedda Blue*. Le Castor Astral, Editions 2006. (N.d.E)

I

The darkest hour is always just before the dawn.

David Crosby

Quoi qu'en dise l'obscur écrivain qui invente ma vie, en mai 1968, à Paris, je fus le prétendu présent et heureux. De ce printemps du bonheur je ne suis peut-être jamais revenu. Depuis, ma vie est une aurore perdue.

Je ne suis pas le seul dans ce cas. Ainsi pour Richard (drôle de prénom pour un révolutionnaire !) Massenga que me présenta Bertó, mon théoricien activiste de service.

Probablement les choses avaient-elles commencé pour moi bien avant – des années – en particulier lors de la veille que j'assurai dans un hôtel de la rue Gît-le-cœur où m'avait délégué l'Agence pour l'une de mes premières missions peu exposée, hôtel qui avait pour caractéristique d'être fréquenté, pour l'essentiel, par des bohèmes exilés d'Amérique et se proclamant écrivains subversifs. J'avais simplement à rendre compte à l'Agence de ce

que, par ce poste, je pouvais observer et noter. Je devins vite familier des Américains. Ma connaissance de l'Anglais – j'avais terminé laborieusement une licence et peinais sur un diplôme d'études supérieures consacré à William Blake que je n'ai pas achevé – me facilitait les contacts. Ces locataires étaient des marginaux, des noctambules invétérés, dont les écarts d'avec les conventions étaient spectaculaires. Bien que fins analystes du monde d'alentour, ils paraissaient se moquer de tout et vivaient entre eux, m'agrégeant par nécessité. Ils s'appelaient, pour les plus assidus, Benny Rodgers, Yoram Grinbaum, Ted Angelico. Un Français les accompagnait souvent et se nommait lui-même Blackburn, répudiant de ce fait son nom d'origine que j'ignore encore.

Ce que je retenais de leurs manèges pour l'Agence, étant donné ma proximité, était inversement proportionnel à la quantité d'informations que j'aurais pu fournir. Emporté par ma sympathie pour eux, je biaisais et ne livrais que des banalités et des insignifiances. Cuba, le Vietnam, les désertions, obsédaient les pouvoirs. Je n'en parlais que succinctement, ne décrivant que d'interminables soirées de déclamations poétiques et musicales qui se tenaient dans la chambre de l'un ou de l'autre ou dans l'escalier, sans insister sur l'invasive faune colorée qui défilait à toute heure et les échanges sexuels à tous les étages qui ne s'embarrassaient guère de bienséance. Qu'importe, l'Agence me maintint sur le poste.

Grinbaum était le plus communicatif de la bande, Rodgers

à l'allure aristocratique, le plus réservé. Angelico toujours à la recherche d'un cent – il ne s'habituaît pas aux francs – et d'une femme à mettre dans son lit s'avérait le plus quémandeur. Quant à Blackburn, le fait que j'étais Français d'apparence – que je me nommasse Sandeman l'intriguait cependant – lui suffisait pour me dédaigner. Grinbaum ne m'oubliait jamais. Il causait, causait. Apprenant que je préparais mon fameux mémoire sur Blake, il jubila. N'avait-il pas traité le même sujet en vue d'une thèse savante qu'il soutint lorsqu'il était à l'Université, à New York ? Il m'assiégea, s'institua mon mentor et me révéla l'essence et la signification des visions de Blake.

Les visions ? Sur ce chapitre, il faut avouer que Grinbaum en connaissait un bout et pas seulement sur elles. Il avait beaucoup lu, beaucoup étudié et de tout. Il était grand adepte du voyage intérieur – ils l'étaient tous – et s'aidait de divers ingrédients, sulfureux afin d'y plonger. C'était un généreux, il me proposa de partager. J'entrai ainsi dans une saison fabuleuse. Je naviguais dans des états seconds, renouais avec ma véritable nature, celle du contemplatif malgré lui qui ne m'avait pas quitté. Grinbaum relayé par Angelico m'assénait de longues tirades rimbaldiennes qu'il mixait avec les propres écrits de la bande. Genet, Artaud, Céline étaient également convoqués, mais c'est vers leurs mots à eux qu'allait ma préférence. J'ose dire que j'ai ouï une langue nouvelle agrémentée d'un fond de musique démente, inédite pour moi, qu'ils se passaient et repassaient.

Étais-je pour autant des leurs ? Non pas. Rien qu'une faible lueur aux périphéries de la constellation. Je profitais néanmoins de leurs échos et renforçais à leur instar ce que j'avais toujours été : un voyageur, un passager de l'éphémère. Ma vie, légère, ne tenait à rien. Son évanescence, telle une brume tenace qui s'infiltrait sur les terres au matin, me permettait de côtoyer sans trop d'encombres le réel. J'étais contigu avec eux qui ne vivaient que pour et dans l'instant, cultivant l'imprévisible et le plaisir ici et maintenant. Ils avaient quitté l'Amérique parce que celle-ci les avaient refusés. Ils n'y reviendraient que pour la subvertir. De là à s'accorder une mission, il y avait loin. C'étaient des hédonistes tourmentés à la recherche, au travers des mots, du Graal de la béatitude. Ils confiaient leur corps à l'entreprise. Ils exploraient l'effet des chimies subtiles sans désespérer afin de rejoindre des états supérieurs de conscience – surtout Rodgers et Grinbaum – et d'accéder, comme Blake, aux révélations ultimes. Pour le reste, ils n'étaient que dévergondés insatiables, des festifs, des inventeurs de vie, au bord du vide, des extrêmes, des grands travailleurs de l'esprit, peu concernés par la morale.

2

Veilleur, je passais donc mes nuits avec eux, à la fois par procuration et comme témoin direct de leurs agissements quand ils m'y conviaient. Je l'ai dit Grinbaum était voyant, Rodgers s'occupait des extra-terrestres et des manipulations psychiques, Angelico arpentait les rues, lucide absolu et séducteur impénitent. Blackburn suivait, proférant des invectives dévastatrices à l'encontre de la France et de l'Europe jugées fossiles. Dans le même temps, il devint de plus en plus amical avec moi. A les voir, à les écouter, j'appris beaucoup tandis que je me débrouillais avec une affaire d'amour dont je livrerai peu compte tenu, bien que différée, de son issue tragique, une affaire avec Linda qui, vraisemblablement, ne s'appelait pas Linda, mais Hélène, Catherine ou Solange et qui, à la découverte des morceaux superbes que John Coltrane nous donna autour de 1960, voulut alors se prénommer Naïma, en s'inspirant du

thème de Coltrane, son préféré. Les gens mettent toujours du soin à se fabriquer, les filles surtout. Ne pouvant toucher au patronyme elle se choisissent des prénoms.

Linda servait de modèle à un peintre dont l'atelier se trouvait rue Notre-Dame-des-Champs. Elle avait des ambitions culturelles et c'était là leur premier état. Elle liquidait les conséquences d'un mariage très bourgeois qui la laissait sans un rond mis à part la jouissance provisoire d'un grand appartement situé dans les beaux-quartiers où elle m'accueillit quand débuta notre histoire. Elle aussi qui n'avait qu'aversion pour son éducation et les rapports conjugaux se débattait avec l'aliénation des femmes. Pour l'heure, elle voulait la révolution envers laquelle elle montrait un excès néophyte. Elle avait la beauté trouble, une sensualité envoûtante trop longtemps contenue. J'en profitai en étant bien aveugle sur son déchirement qu'elle masquait par son exubérance, son insolence, son défi envers les préjugés. Elle revendiquait une liberté dont elle savait qu'elle était dangereuse, ces années-là, qui s'avéraient fermées sinon hostiles aux aspirations des femmes. Je peux affirmer qu'elle tenta tout, le diable y compris, pour s'affirmer en tant qu'être libre. Elle en paya le prix (chèrement) – je l'ai compris plus tard – arrivée juste trop tôt dans une conjoncture qui annonçait pourtant les libérations.

Que me reste-t-il d'elle ? Je ne serai pas indécent en relatant le premier soir, peut-être, dans le grand appartement parce que ce fut l'occasion d'un dialogue avec la nuit féconde en guise de

pause d'après l'amour.

A l'hôtel, on m'accordait une nuit de congé par semaine. Un temps, je la passai auprès de Linda. La première, ai-je dit, fut belle et j'en garde le souvenir d'une sorte de rencontre solennelle, presque pudique. Cette nuit-là, je m'éveillai avant l'aube. J'étais dans le tout début de l'amour, dans les adorations. Je me penchai sur Linda et la regardai longtemps dans son sommeil. Elle semblait comblée, béate, apaisée, détachée de toutes les vicissitudes quelque peu sordides qui plombaient son avenir immédiat. Puis, rassasié moi-même, je la quittai pour le grand salon où une baie qui couvrait tout l'espace d'un mur ouvrait sur le ciel. Je m'étais rhabillé et m'allongeai sur un épais tapis.

Un ciel de décembre entre cinq et six heures du matin. Les jours précédents la température avait été clémentine et l'atmosphère en demeurait humide. Il faisait encore sombre, mais on devinait déjà

des irisations que l'on pouvait confondre avec les lumières de la ville. La faible clarté d'un croissant de lune filtrait au travers des amas de nuages moutonnés qui défilaient lentement poussés par le vent, blanchâtres et bleutés.

L'été précédent, Linda était allée à Prague, un voyage soudain qu'un ami de la famille bien placé auprès des services commerciaux de l'Est avait favorisé. Elle y resta un mois et était revenue partagée entre ce qu'elle avait ressenti de conformisme et ce qui bougeait subrepticement, en profondeur, dans le pays. Elle ramena, entre autres, un enregistrement de la troisième symphonie d'Arthur Honegger, dite « liturgique », par l'orchestre symphonique de Tchécoslovaquie sous la direction de Serge Baudo, un enregistrement récent de 1963, présenté sous une pochette de papier. Moi qui la faisais sourire de mon peu de connaissances musicales n'étant capable que de citer « Le concerto de Varsovie » de Richard Addinsell, musique du film *Dangerous Moonlight* que j'avais aimé. Echappant aux psalmodies de Grinbaum et au déferlement des bongos, je tombai sur Honegger. J'accrochai.

Cette symphonie, je l'avais écoutée avec Linda plusieurs fois. Linda appréciait le classique et la musique contemporaine. A entendre la « Liturgique », je ne fus pas surpris de découvrir qu'Honegger l'avait conçue comme une sorte de manifeste métaphysique, une méditation sur la détresse de l'homme dans l'univers. De pénétrer son mouvement quelque chose en moi avait

été conquis. Masses sonores, balancement des basses et des cuivres, rythmes mécaniques d'une énorme machine orchestrale qui frôlait le pompiérisme. Peu importe, je me fondis dans l'épopée grandiose d'allegro en adagio et andante, au sein d'un paysage pétrifié et désenchanté oscillant entre grandeur, solitude et désolation. Mais à décrire une émotion d'il y a si longtemps, je deviendrais professeur. Je m'avancerai donc pas plus loin.

L'allegro marcato est un *Dies irae* vengeur et tempétueux, l'adagio, *De profundis clamavi*, est celui d'une paix précaire – les quelques mesures inaugurales sont sublimes –, un répit après le désastre, l'andante, *Dona nobis pacem*, est tel le retour de la malédiction, avec déploiement des étendards et des puissances nocturnes qui se conclut par une note de sagesse légère presque diaphane, achevant la symphonie écrite en 1945 et si proche des horreurs guerrières qui obsédaient Honegger.

J'étais, à l'époque, embarqué dans la science des empires. J'étudiais leur succession dans l'Histoire et tentais de saisir les lois de leur déclin. Les maîtres du monde qui se le partageaient connaissaient de fugitifs destins. La chute des empires ressemblait à la dérive des icebergs qui s'éloignent de la banquise pour se fracasser les uns contre les autres, tandis qu'émergent les nouveaux princes du pouvoir. L'histoire des empires est opaque. J'ai gardé cette vision du chaos, convaincu de l'inanité de l'individu face à lui et qui survit, lors des parenthèses de la catastrophe, parce que

c'est sa mission d'être vivant malgré tout. La troisième symphonie d'Honegger accompagna en contrepoint sonore mes certitudes désabusées.

Sur mon tapis, face au ciel où s'annonçait un jour gris, je contemplai l'avancée de l'aube. J'avais baissé le son. Combien de fois écoutai-je la symphonie avant que Linda m'appelle ? Cinq, six fois ? Je revenais sans cesse sur les premières mesures de l'adagio comme on remet obstinément un « beau passage ». Ce fut un moment parfait de solitude peuplée. Là, dans ces quelques notes, était la naissance du monde. La colère du cosmos s'était tue. Transcendant la dévastation s'élevait le chant de l'harmonie nimbée de nostalgie. La musique de l'âme errait sur les ruines et promenait son regard premier, purifié, dépouillé, peut-être semblable à celui du créateur au jour originel. Il agissait comme un baume sur la douleur de la terre. Autour de moi palpitaient des lueurs timides, celles d'un corps vivant, fragile, presque immatériel, qui ne prétendait pas à l'espérance. C'était une simple vision, une immanence, une

plénitude dans le dénuement. Ces quelques mesures m'ont ravi. Même si Honegger m'entraîna vers la grandiloquence (« Une grosse machine soviétique » disait Grinbaum), je lui dois d'avoir renoué avec la poésie, c'est-à-dire avec cette larme, cette flamme que chacun porte en soi.

Certes, il est sans doute de plus belles œuvres, mais ces mesures de lumière suffirent à ce que demeurent hors de l'oubli les instants où je discernai l'aurore, après m'être réjoui d'une femme, le corps pacifié, apte, j'ose le dire à concevoir la musique de l'Esprit, qu'humblement Honegger avait saisi de brèves secondes et qu'une disposition particulière et unique m'avait permis de recevoir juste avant l'aube. Telles sont les rencontres.

Linda m'avait offert une nuit et une musique qui resterait attachée à elle. Je la savais tout près et bientôt j'allais la rejoindre et retrouver son intimité. A l'époque, j'étais encore capable de raconter l'amour. Viendrait le temps où Linda et moi ne nous verrions plus sur les rivages, mais ce moment, en ce matin d'hiver, serait inscrit à jamais en moi. Ainsi était Linda.

Je prenais la veille à l'hôtel à sept heures et la terminais le lendemain matin à six heures. Il s'avéra que la patronne, qui apparut plus tard être en bonne intelligence avec la police, descende, suite à de tenaces insomnies, sur le coup de cinq heures, à la réception, à peine mieux lotie qu'un placard, pour me libérer. Ces aubes furent bénies pour moi. Je ne craignais pas le froid. J'habitais une chambre rue du Bac. Par la rue Saint-André des Arts, j'atteignais la rue de Buci, continuais par le boulevard Saint-Germain jusqu'à la célèbre place de l'Eglise où je gagnais un banc et stationnais attendant la levée du jour. J'aimais ce Paris abandonné des fins de nuit, les derniers fêtards dispersés, dans le court intermède qui précède le retour au monde diurne et du travail. C'était pour moi une séquence rêvée, silencieuse et désertée par les hommes. Je croisais quelques rares humains et le passant ordinaire que j'étais

possédait alors la latitude, la clairvoyance d'avant le sommeil s'y mêlant, pour inventer la ville. Ces déambulations précieuses où l'on pouvait m'apercevoir délibérant seul sans soupçonner que je puisse être dans l'enchantement m'ont lié à Paris, sans retour, par la chair subtile du regard éveillé.

Quand Linda me proposa de m'installer, pour peu de temps, avec elle – l'Agence insista pour que je conserve mes attaches avec la rue du Bac – ce fut une autre occasion de traverser Paris. Je poussais dorénavant mes marches jusqu'au Faubourg Saint-Germain. D'autres fois, je prenais les quais. Je débouchais sur la Place de la Concorde où ses vieilles parures bourgeoises scintillaient toujours et je sautais dans l'un des premiers métros. La plupart du temps, Linda dormait et je me glissais près d'elle pour partager les chaleurs irrésistibles que l'on connaît. Et puis, tout s'est enfui. Restait la ville.

Face à l'hôtel, il y avait un immeuble dans la cour duquel un bâtiment – un rez-de-chaussée – abritait des réunions communistes. Certaines commençaient l'après-midi, y compris le week-end, et débordaient sur la soirée – les communistes parlent beaucoup – et leurs discussions se terminaient dans la rue, étroite. J'étais quelquefois sur le seuil de l'hôtel, inspectant les environs, tel un honnête commerçant. Témoin involontaire des propos qui s'échangeaient et dont je gardais quelques bribes, j'intriguais les militants. J'avais mentionné à l'Agence la proximité du local

communiste. Elle ne s'y intéressa pas. Seule, la bande des hirsutes, joueurs de mots, qui dérangerait le sommeil séculaire de l'Amérique la retenait.

J'intriguais, dis-je. La majorité des participants aux réunions étaient des étudiants. Des visages ne m'étaient pas inconnus qui devaient sans doute fréquenter la Faculté des lettres. Je me souviens avoir identifié des trotskistes qui d'ailleurs m'abordaient, me demandant sans acrimonie ce que je fichais là, se rappelant eux aussi, vaguement, mon visage. Je gagnais ma vie, prototype d'un de ces étudiants salariés minoritaires. Ça dût les impressionner d'avoir un pauvre devant eux qui trimait pour assurer ses études. Ce qui était bien surfait puisque je ne mettais plus les pieds à l'Université et avais endossé mes habits de membre de l'Agence. Je ne dissipai pourtant pas le leurre. Ils n'allaient pas tarder à essayer de me persuader de la juste cause. Pour le moment, nous nous contentions de fumer ensemble d'affreuses gauloises, curieux qu'ils étaient de savoir qui logeait dans cet hôtel.

Les Américains ne se montraient pas aux heures convenues et n'avaient pas d'appétence pour cette faune-là, disciplinée. Ils traînaient dans Paris, écumaient l'insolite de la ville, et à l'exception de Rodgers qui refusait pratiquement de sortir, dînaient et festoyaient à partir de minuit. A ces heures, les étudiants dormaient. Aujourd'hui, je concède que deux mondes se sont côtoyés et ignorés, celui des soldats de la révolution prolétarienne, et celui des libertaires, amoureux du verbe, suprêmement

individualistes, mais partageux, solidaires, mettant à mal les bonnes mœurs, peu soucieux du qu'en-dira-t-on, des convenances et de la conformité, la pensée habitée de métaphores célestes, avec le goût effréné des amours et des substances aux effets magiques. Une Amérique insolente voisinait avec l'orthodoxie où certains se voulaient romantiques en mal de révolution. Rien ne laissait prévoir que des écrits concoctés dans les chambres miteuses de l'hôtel, écrits dont j'avais faible notion – mais notion quand même ! – par Grinbaum, Angelico ou Blackburn et moindrement par Rodgers, dynamiteraient sous peu la convention politique. Tout juste pressentais-je que l'Europe était décalée, qu'elle attendrait encore un peu avant de renaître.

Toutefois, il m'arrive d'être songeur en pensant à ceux d'en face, à quelques uns de leurs beaux esprits que j'eus à connaître ensuite qui se piquaient de culture. De quelle charge aurait été lesté leur message politique s'ils avaient pu entendre les débridés de l'autre côté de la rue ? Quelque chose dans la culture, à Paris, en eût été changé. Mais l'Histoire est faite de rencontres manquées – Marx féru de France et de Paris, dédaigne Baudelaire et ignore Rimbaud –, elle passe, indéchiffrable.

Une nuit à Gît-le-Coeur, il était bien une heure, de violents éclats de voix me parvinrent où je reconnus celle d'Angelico. Habitué aux incartades de la bande, je n'y prêtai d'abord qu'une attention distraite. Le redoublement des cris m'obligea à monter. Peu avant le dernier étage, dans l'escalier, je croisai une fille, une métisse, qui tout en tentant de se redonner une apparence continuait de recevoir les invectives d'Angelico auxquelles elle répondait d'une voix stridente en des termes qui avaient peu à voir avec la bienséance. (Ce en quoi Angelico n'était pas en reste. Il avait en l'occasion le verbe haut et grossier.) Finalement la fille descendit - elle me montra ses cheveux dénoués, prétendit qu'il lui en avait arraché une poignée – et je l'accompagnai jusqu'à la rue en m'assurant qu'elle s'éclipsait sans retour, du moins pour cette fois. Je constatai que Grimbaum et consorts, présents, ne s'étaient pas

mêlés à l'histoire.

Je remontai et parvins aux combles où Angelico avait sa chambre. Je le retrouvai plutôt apaisé. Assis sur les marches, emmitouflé dans une couverture, il fumait tranquillement l'un de ses trucs. Il me sourit en commentant :

- Fallait que je la vide cette poufiasse. Elle vient pour baiser et elle imagine qu'elle a des droits sur toi.

- Tu ne crois pas qu'on est pareils, nous ?

- Pas du tout. J'ai pas envie d'avoir des droits sur personne... Ça me gêne que tu sois debout. Assieds-toi.

J'obtempérai.

- Cette poufiasse, elle s'est pas rendu compte qu'elle dérangeait ma méditation.

Il me désigna la statuette en forme de totem qu'il tenait à la main.

- Ça vient de New-Mexico, de Taos. Ça me permet de communiquer avec les esprits de la Grande Prairie et l'Esprit Chiaua me dicte ma poésie. Je voyage aussi dans les cañons. Je suis aigle et corbeau... Et, elle, elle débarque au milieu de tout ça avec l'urgence sexuelle...

Il s'interrompit pour contempler la statuette, le regard fixe, absent, durant quelques minutes puis il reprit :

- Nous on meurt. L'Esprit ne meurt jamais.

Il se tut de nouveau avant d'éclater de rire.

- Tout ça, c'est peut-être des conneries... J'aurais dû la

baiser, l'autre...

Il installa le totem debout sur le palier. En parlant, il s'adressait à lui et à moi-même comme si nous étions trois.

- Perds pas trop de temps avec les femmes... Grinbaum m'a dit que tu travaillais sur Blake.

En désignant la statuette, il répéta :

- Il travaille sur Blake.

Ayant fini de fumer, il écrasa le mégot et toucha du doigt son fétiche :

- Elle me guide dans les visions.

- T'as des visions ?

- Tout le temps... Grinbaum et Rodgers aussi.

- Ils communiquent avec ton totem ?

- Non. Pour eux, c'est automatique, ils n'ont qu'à se regarder dans les yeux pour démarrer. Rodgers a des pouvoirs. C'est un émetteur de pensées. Grinbaum, lui, il reçoit tout. C'est un récepteur, une vraie éponge. Il voit et entend des tas de choses. Y a toute une smalah qui se balade en lui... Pour moi aussi, parfois, c'est le bordel complet.

Il caressa le totem :

- Heureusement que je l'ai, lui. Il balise.

Il y eut un long silence. Angelico semblait somnoler. Je m'apprêtais à descendre. Il me retint, enveloppant la statue dans un foulard de soie et la fourrant dans l'échancrure de sa chemise :

- New York, l'Amérique, c'est foutu
- Pourquoi ?
- Vaut mieux pas être pauvre en Amérique. Tu t'en sors pas... L'*Américan way of life*, de la pure foutaise.
- En plus, si t'es coloré
- Si t'es Black, Rouge, Jaune, Basané, Arabe, tire-toi. Sauf que t'en as pas les moyens...
- Il désigna l'étage :
- Nous, on n'a pas voulu rester. C'était plus que de l'asphyxie, de la torture.
- T'exagères pas un peu ?
- Il me regarda, l'air mauvais
- Qu'est-ce que t'en sais, p'tit blanc ?
- Puis, m'examinant, moqueur :
- T'es une espèce de métèque, toi aussi.

Par Grinbaum, je connaissais quelques bribes du passé d'Angelico. Cas social depuis sa naissance, de deux ados qui n'avaient pas pu le garder, il était passé de familles d'accueil en foyers. A l'âge que son père avait à sa naissance, il s'était trouvé, après de multiples rackets de rues, de vols à l'étalage, de recels, avec un casier déjà bien fourni et une éducation surveillée. Cela ne l'avait pas empêché d'organiser un hold-up réussi qui lui avait rapporté largement de quoi aller faire la bombe. Mais il la fit de manière si ostentatoire qu'il tomba rapidement et écopa de plusieurs

années de taule et c'est en taule qu'il avait appris à lire et à écrire. Une fois sorti, il avait traîné dans New-York et rencontré les interlopes de Times Square où s'affairaient Grinbaum et Rodgers. Ces derniers avaient décidé que Angelico était comme un ange peint par les peintres de la Renaissance. Or Angelico était un dur, boxé par la vie, un cynique qui ne s'abusait pas de mots lorsqu'il s'agissait de sa survie. Il était double, petite frappe et enchanteur inspiré quand il s'essayait au poème. La bande estimait qu'elle tenait en lui la réplique de Jean Genet, le Jean Genet de Greenwich Village.

Il m'interpella :

- Viens en Amérique, Gringo... Tu verras.

Il enfonça le clou dans un long monologue. L'Amérique qui faisait rêver le quidam, c'était selon lui la terre véritable des fureurs évangélistes et puritaines, la terre de la peine de mort pour les mineurs et irresponsables criminels, de la présence policière, de la haine des communistes et des *Reds* en tous genres partout embusqués, des Juifs et de leurs lobbies. L'Amérique qui avait exterminé les Indiens avait ses sous-hommes, les Blacks et ses parasites : les drogués, les homosexuels – artistes-alcooliques-dépravés. D'ailleurs Henry Miller l'avait décrit le cauchemar climatisé. Si tu concédais à te faire rétrécir le cerveau en devenant normopathe, alors t'avais une chance d'après peu près vivre, adapté tel un amputé. Eux, ceux de la bande, ils se fichaient – Angelico en premier – de l'idéologie. Grinbaum qui se revendiquait soi-disant

politisé, il n'était qu'un communiste fou, d'un communisme biblique irréalisable. Ils s'étaient retrouvés paumés exubérants dans les ruelles du jazz, en compagnie des jazzmen à partager les illuminations et les extrêmes excès.

- Tu piges ? poursuivit-il. Eisenhower lui-même l'a déclaré : c'est le complexe militaro-industriel qui domine l'Amérique et le monde. Le Système qui a son appareil de manipulation des cerveaux partout. C'est lui qui fabrique ce que tu penses quand tu crois penser... Consulte Rodgers, il en connaît un bout la dessus.

Grinbaum apparut à ce moment là. Il enchaîna :

- Le Système pense pour toi. Sûr. C'est Moloch, le dieu de la mort.

J'intervins :

- Alors, il n'y a pas de solution.

Angelico revint à la charge :

- Si : le crever de l'intérieur. Tu fais semblant de rentrer dedans. T'en profites un max. Tu mimes ses valeurs et tu les retournes comme un doigt de gant. C'est qui faut c'est jamais bosser, ne pas perdre une goutte de vie et respirer comme si t'avais plus qu'une seconde à vivre... Alors, à partir de là, t'es libre pour l'art.

Grinbaum insista :

- Oscar Wilde, ils l'ont bousillé. Wilde disait qu'il n'y avait rien à attendre d'autre que l'art et la révélation de la beauté... Tu sais que Keynes, oui Keynes l'économiste, pensait la même

chose...

- Encore faut-il être artiste.

Ils répondirent en chœur :

- Tout le monde est artiste. Celui qui crée, celui qui reçoit.

Ecouter, lire, voir, c'est de la création.

- Vous retournerez en Amérique ?

Grinbaum leva les yeux au plafond :

- Bien sûr qu'on y retournera. Et on obligera l'Amérique à regarder sous ses jupes. On lui dira ce que disait Walter Benjamin : qu'il n'y a d'espoir que chez les désespérés. On peindra la vie aux couleurs du sexe. On construira comme Lénine des pissotières en or pour profaner le fric et l'on enfoncera la virginité désolante des convertis au Système.

- Vous êtes combien à dire ça ?

- Je ne sais pas et je m'en fous. Baldwin a écrit : « Demain, le feu ». Le verbe, mon frère, le verbe. Le verbe, c'est Dieu. Il suffit du souffle d'un seul pour réveiller le monde.

Angelico rit en provoquant Grinbaum :

- Te casse pas, c'est un prophète. Le secret, mec : ne bosse pas. Le fric, t'en trouveras toujours. Y en a partout. Te biles pas pour ça. Va ton chemin. Moi, j'ai pas envie d'Amérique en ce moment. J'vais aller en Grèce un jour ou l'autre. Les pauvres vont chez les pauvres. Sauf que là-bas, il y a la mer, le soleil et la philosophie.

Nous nous levâmes en même temps. Grinbaum suivit Angelico dans sa chambre qui m'adressa :

- Un de ces quatre, faudra que tu viennes pour une séance avec le totem.

Massenga n'appartenait que par raccroc – via Bertó – à la cohorte communiste. Il était né à Oran de père et mère républicains espagnols, réfugiés de la guerre civile. Il brandissait haut – héritage familial ? – le drapeau noir de l'anarchisme révolutionnaire. Pourtant, lycéen, il avait eu des débuts chaotiques. Il sympathisa avec l'O.A.S. Fut-il acteur direct ou indirect d'actes criminels ? Je ne peux l'affirmer. Qu'importe, il s'embarqua un temps dans la croisade manipulée des desperados, dans la gratuité du crime. Puis la répétition des insanités lui ouvrit les yeux, il bascula dans l'idéologie opposée et devint ultra-gauche.

Il suivit ses parents en France qui s'installèrent dans la région de Toulouse. Il commença, sans y croire une seconde, de vagues études de droit, convaincu d'être désigné pour la mission Révolution. Il connut Bertó, mon seul ami, le porteur de toutes les

causes subversives, dans je ne sais quelles circonstances et fut comme son ombre, son fidèle lieutenant, son garde du corps, tant un moment ils ne se quittèrent pas.

Quand on rencontrait Massenga, il n'avait en rien l'air d'un fanatique. Il était brun comme le Sud, beau, avec des yeux noirs qui ne se départissaient pas d'une indicible tristesse. Il avait dû être un prince de la Casbah. Doux de contact, réservé, le verbe d'abord rare, il cultivait une idéologie rageuse. Il vous regardait cependant avec attention, vous jugeait et jugeait. C'est ainsi que ma relation avec Bertó l'agaça. Je n'avais, pour lui, à juste titre, aucun attribut du révolutionnaire. Je manigançais probablement dans l'occulte avec Bertó, autour des femmes surtout, sa passion et son talon d'Achille. Peut-être avions-nous Bertó et moi une complicité dérangeante qui excluait tout autre ? J'en doute. Toujours est-il qu'au début Massenga me snoba.

À l'instigation de Bertó, je dus néanmoins l'héberger à plusieurs reprises pour quelques jours. Nous avions un arrangement, Massenga prenait la chambre de la rue du Bac la nuit quand j'étais à l'hôtel et je la récupérais au matin. Je ne suis pas certain qu'il fit grand usage de la piaule. Il l'occupait discrètement, en permanence sur le qui-vive révolutionnaire qui prêtait – à tort ? – à sourire. La chambre meublée sommairement avec son matelas posé à terre, et sa pile de livres en tête qui le retint toutefois puisqu'un matin, l'ayant inventoriée, il me dit : « Avec les bouquins

que tu lis, tu dois être autrement que ce que tu veux paraître. » Les bouquins ? Blake, Rimbaud : *Une saison en enfer*, *Les illuminations*, Breton et Soupault : *les champs magnétiques*, Breton encore : *l'Amour fou*, Daumal : *le Mont Analogue*, Jules Monnerot : *la Poésie moderne et le sacré*, Julien Gracq : *la littérature à l'estomac*, Céline : *Le Pont de Londres* ; Baudelaire : *Le Spleen de Paris*, Artaud : *Les Tarahumaras*, Talayeshva : *Le Grand soleil hopi*, Kerouac : *The Scripture of the golden eternity* prêté par Grinbaum, Nizan : « *Aden Arabie* ».

On avancera que j'ai vraiment très bonne mémoire à détailler une liste de livres de ces années lointaines. Qu'on se rassure, ce sont-là ceux, bien écornés pour les avoir promenés partout, de mon viatique, mon terreau secret, et les seuls que j'ai lus jusqu'au bout. On devinera que je suis donc en rien, ni un érudit, ni un intellectuel.

Massenga considérait-il ces bouquins peu compatibles avec l'idéal révolutionnaire ou, au contraire, indispensables ? J'ai tendance à penser qu'à les parcourir il avait été remué. Mais sans doute devait-il le taire. C'était la règle chez les engagés de n'avoir qu'une culture obligée, celle qui se souciait du monde, de ses contradictions réelles et des luttes sociales. Un art de combat et de propagande, tout le reste n'était, précisément, que littérature, divertissement petit-bourgeois, onanistes. Je ne me serais guère vu moi-même en train d'exposer aux braves étudiants de la rue Git-le-Cœur, les élucubrations prophétiques de Rodgers, Grinbaum et

Angelico. J'aurais pu, n'ayant aucune contrainte organisationnelle, mais à quoi cela aurait-il servi ?

Au fil des mois, néanmoins, Massenga se rapprocha de moi. Non pas que nous fîmes ami-ami, mais ma situation que je qualifierai d'intermittent en tout, pour ne pas dire d'un dandysme usé et d'une précarité relative, qui m'amenait à traverser l'existence sans trop me soucier, semblait lui plaire : à ma façon, certes individualiste et aliénée, j'étais en rupture avec l'ordre bourgeois. Et, sur ce terrain-là nous pouvions nous rejoindre et nous entendre. Il lui arrivait même de passer à l'hôtel pour causer un peu.

Il voyageait souvent, d'assez courtes absences, pour des incursions que je supposais être en province, aux frontières proches : la Belgique, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, l'Espagne peut-être. Il fit même un séjour de deux semaines à Berlin, à la Kommune I, où tentaient de s'épanouir des mœurs nouvelles inspirées de l'iconoclastie libertaire et d'un marxisme revisité. C'est à partir de là qu'il se délia. Lui, si peu expansif, nous submergea alors de son enthousiasme – avait-il trouvé L'Eden ? – Je me souviens d'un discours qu'il nous tint, à « la Boule d'Or », un après-midi en compagnie de Bertó, et qu'il faillit me convaincre qu'il y avait espoir à attendre quelque chose de ce monde. C'est donc par Massenga que je connus tout naturellement la « Commune des Lilas ».

Commune ? Communauté ? Les mots sont vagues, excessifs et restrictifs. Aux Lilas quelques paumés, bien vivants pourtant, s'étaient retrouvés à occuper un bureau de poste désaffecté, mettant en commun leurs pauvretés réciproques. Il ne s'agissait pas d'un squatt, comme on le dit aujourd'hui, mais d'une location des plus légales et sous l'égide de Lise-Gracieuse Bartholomé, originaire de la Guadeloupe, qui, employée aux P.T.T., avait obtenu de louer en son nom le local. L'ancienne poste était vaste, un grand rez-de-chaussée compartimenté où s'installera plus tard une crèche sauvage et servira, au préalable, d'accueil pour les itinérants. Au premier, un appartement de fonction bien distribué et, au-dessus, des combles. C'est à ces niveaux que se retrouvaient les membres de la communauté : Lise-Gracieuse qui deviendra simplement Lomé, Tomasini, Larbi, Nicolaë, Madeleine et bien

d'autres qui défilèrent. Ce lieu s'inaugura vers 66, sans tapage, mû par la nécessité, car la vie était déjà rude pour quelques uns qui se sentaient des atypiques du Système. C'était notre confraternité d'être-en-dehors, malgré nous. Après que l'Agence m'eut avisé de quitter la rue Gît-le-Cœur – les hirsutes s'étaient exilés au Maghreb, en Inde et en Grèce avant leur retour fulgurant aux States – je fus un temps sans subsides et je trouvai refuge aux Lilas.

J'ai habité des lieux semblables, ne fût-ce que lors de mon retour de Maderna, en 70, mais en solitaire le plus fréquemment, à l'époque de la désagrégation des collectifs, quand le grand reflux succéda au grand refus. J'ai été témoin de ça : de l'effacement de la passion historique.

Lomé était la commune à elle toute seule. Elle n'avait pas la beauté canonique, irrésistible, mais du charme avec son port, sa cambrure, parfaite, ses rondeurs bien réparties et son regard à la fois candide et moqueur. Elle ne marchandait pas sur les plaisirs. C'était une femme à hommes. Elle pratiquait les amours sans se dissimuler, aimait tout le monde et n'élisait personne. Elle accueillait mais ne retenait pas. Si l'un revenait, elle ne le refusait pas. Elle avait le cœur disponible, prodigue en tout. Elle entretenait au moins Tomasini et Nicolaë qui, avant de se débrouiller, eurent leur période sans rien et qui, eux-mêmes, entraînaient d'autres sans-un dans la communauté. Ingénieuse, Lomé, régentait, fournissait gîtes et couverts en introduisant les règles de vie. Elle savait élever le ton de

sa voix chantante et chasser l'intrus qui s'incrustait trop, celui qu'elle avait secouru et qui oubliait les tâches qu'elle proposait comme celle de bien tenir l'espace qu'elle avait octroyé. Bien jeune, elle était déjà clé de voûte de sa famille élargie, tenancière d'un lieu peu conforme et qui, évidemment, faisait jaser sérieux l'environnement.

Elle possédait une 2 C.V. encore potable dont, dès le printemps, elle ouvrait le toit et roulait vers Bagnolet où elle était affectée. Elle accomplissait scrupuleusement son office tout en tolérant qu'on la visitât, quelquefois, pour jouer aux clients récalcitrants ou débiles, dont elle avait beaucoup de mal à se débarrasser. Ce qui, au terme, déclenchait des fous-rires généralisés. Elle n'hésitait pas à traverser Paris quand s'annonçaient une fête ou un concert, que s'imposait pour l'un qu'elle voiturait, une urgence. Je l'accompagnai souvent pour le plaisir et afin d'assurer ses retours en banlieue sous prétexte de risques qui n'existaient pas. Je la revois avec ses jupes courtes relevées très haut que reluquaient par le toit ouvrant les chauffeurs de bus ou de camions et les motos. Facétieuse, elle riait : « Comme ça, y en a pour tout le monde ! ».

J'échouai à la Commune lors d'un long moment de dénuement. Trop peu distancié de la bande, je n'avais pas glané grand-chose à l'Hôtel Gît-le-Cœur et l'Agence avait déjà quelqu'un sur le coup au Comité Vietnam. J'attendis jusqu'à ce qu'elle me demande de le remplacer. Pour l'heure j'avais dû laisser la rue du Bac. Linda était partie en Amérique du Sud à ce qu'on disait. Je me retrouvais donc nécessairement avec un diplôme peu négociable et c'est grâce à Massenga, je l'ai évoqué, que j'atterris aux Lilas. En fait je ne fréquentai le lieu que pour y dormir et quand j'y restais, c'était pour Lomé. Je filais vers midi, rentrais vers minuit et quelquefois par le dernier métro. J'empruntais à Lomé de quoi me permettre ces allers-retours avec l'idée de la rembourser en temps voulu.

A la Commune la vie était déphasée, les rythmes de vie

inversés. La vie ne commençait qu'au milieu de l'après-midi et se poursuivait la veille bien avancée. La notion de travail y était bien floue sinon inconnue. Chacun bricolait sa chose, un peu d'art, un peu d'artisanat, des intérimis très restreints à l'extérieur. De quoi dépanner. L'avenir tenait essentiellement à l'espoir de voyages lointains, exotiques, soumis à des plans sur la comète. Les héros, c'étaient les voyageurs. Quelques uns passaient à la Commune et contaient leurs itinéraires toujours fabuleux même dans leur prosaïsme. Ils étaient auréolés des horizons et des rencontres que l'on ne fait qu'aux bouts du monde. J'écoutais. Rares, cependant, s'avéraient les Marco Polo pour m'émerveiller.

Certains de ces nomades étaient devenus des savants en chimie des alcaloïdes et des substances circulaient abondamment. Elles ponctuaient tous les rythmes et différaient toutes les activités. *Hasta mañana* était le mot d'ordre implicite. Le temps dilaté s'emplissait de rires et de relaxation partagés. Les problèmes attendaient à la porte ou bien se dissolvaient par enchantement puisque seul comptaient le présent, le vécu de l'instant, ancrés dans le dédain des mœurs bourgeoises.

Femmes et hommes, visiteurs, chacun offrait ce qu'il avait à donner, l'instinct de propriété aboli. Cela se formalisa au cours des mois et sans dogme. Au début, la commune n'était qu'une cantine, un hébergement autour de Lomé, bonne pâte et bonne à tout. Et puis chacun se repartit selon ses désirs, dans la complicité. Il y avait toutefois de drôle de zèbres qui s'insinuaient; comme ce couple

douteux. Lui, grand, efflanqué, silencieux chimiste qui transportait ses flacons et vendait ses buvards, mutique à souhait. Elle, petite, maigre aux joues creuses, les yeux enfoncés et absents, qui veillait sur la monnaie, le ventre arrondi – à peine – signant une grossesse jugée aberrante, et qui devait accoucher d'un enfant mort. Il fallut les empêcher de jeter le petit cadavre dans une poubelle avant qu'ils cherchent à s'enfuir. D'eux, on ne sut que faire toute une nuit, jusqu'à ce que Lomé les conduise à l'état civil. Il y eut d'autres zombies. Ce fut inévitable.

Personne n'émettait de thèses ou établissait programme et modèle. Tous essayaient de vivre autrement sans prétendre imposer. La politique était implicite. Des livres se lisaient. Inimaginable qu'il n'y eût pas Rimbaud ou Baudelaire mêlés à la science-fiction, au *Manifeste du parti communiste*, aux œuvres de Rosa Luxemburg simplement parce qu'elle était d'abord Rosa, aux traductions pirates de *La révolution sexuelle* et de *La fonction de l'orgasme*, sans oublier les premières nouvelles sur les extases de San Francisco, la route magique, et les textes déposés par Massenga sur les utopies libertaires, alimentées aussi par Nicolaë dont les parents avaient fui la Roumanie dans les années quarante. Né en France, il était anti-stalinien viscéral mais communiste quand même. Longiligne, la chevelure et la barbe abondante, il était ami de Massenga. Ayant commencé et abandonné des études de sciences, il avait réussi à devenir le chauffeur garde du corps d'Hervé Doucet l'un des trois députés dits progressistes qui siégeaient à

l'Assemblée. Il secondait Lomé dans le maintien de la Commune.

Au-dessus des agitations, triomphait la musique. Uniforme, binaire, rockée, chaloupée.

Lomé faisait-elle des extras ? J'en doute, bien qu'elle ne fût jamais à court de money. J'imagine qu'elle n'aurait pas invoqué la morale pour plumer un pigeon capitaliste si c'était bon pour sa cause à elle, c'est-à-dire pour une fête, après, avec les amis en y apportant des somptuosités. Il est fort possible qu'elle trafiquait un peu, le sexe y compris. Elle s'offrait des libertés avec la liberté. Je n'ai jamais voulu trop m'en soucier. La vie des autres ne m'intéresse que dans ce qu'ils acceptent de montrer. Et vis-à-vis de Lomé, c'est moi le sans-un, qui avais des comptes à rendre !

Une nuit, à deux heures passées, au retour d'une de mes expéditions, elle se tenait seule à table. Les autres étant couchés ou sortis, la maisonnée était tranquille. Lomé avait alors l'air d'une mère de famille qui profite d'un répit. Elle aimait ces moments-là bien à elle. Rouleuse d'élite, les soirs d'euphorie elle roulait pour

tout le monde et, vu les sbires qui l'entouraient, elle succombait à la demande. Ses belles mains, ses longs doigts, cette perfection africaine, manipulaient tabac, pépites noires et herbes sauvages pour fabriquer des purs chefs-d'œuvre de joints. Elle fumait délicieusement et voluptueusement, aspirant et expirant la fumée comme en lévitation. Elle ne me sollicitait pas, sans que ça la gênât, sachant que j'avais peu d'inclination pour la substance, mais la vertu néanmoins reconnue d'accompagner en silence les utilisateurs. « Toi, Ruby, t'as besoin de rien pour voir les étoiles. » Elle me surestimait. J'étais roublard en poésie. Peut-être malgré moi faisais-je illusion en m'instituant contemplatif, tel celui qui a accès aux visions alors que je n'avais que des lectures dispersées et ne voyais pas grand-chose.

Ce soir-là, elle m'interpella, le joint poussant aux confidences.

- Dis Ruby, pourquoi j'ai toujours le feu au cul ? C'est pareil pour les Hommes ?

Je lui répondis à l'aide de quelques sornettes savantes et convenues tout en me servant de l'inépuisable catalogue cogité par les explorateurs du sexe. Le sexe, n'est-ce pas ?, c'était l'énergie primordiale qui nous habitait. Rien de ce que nous produisions n'en était dissociable. Il était amoral, le sexe, et cette condition l'imposait comme la voix royale vers la félicité. Bref, j'avais des mots et même des références historiques. J'expliquai que tout ce que l'Histoire avait de mauvais, de destructeur et de raboteur, était rendu possible

par la répression du dit-sexe. Chaque fois qu'on avait voulu l'état d'exception, la soumission, l'uniformisation, on avait commencé par la police des mœurs et par traquer le sexe libre, le pas mercenaire, celui qui s'accomplit, qui partage, qui illumine tout ce qu'il touche. Notre propriété à tous qu'on aurait voulu inaliénable s'il n'y avait eu la dictature des impulsions. Mais qu'y faire ? Les impulsions, leur sarabande sauvage, leur insatiabilité, c'était l'immémorial qui parlait en nous. Si j'avais eu la prémonition d'expériences futures j'aurais pu conforter Lomé dans sa conviction que, bien loin d'être la culture d'un égoïsme ordinaire et consommateur, de mener ensemble les amours, d'aller jusqu'au terme de chacun qui n'en est pas un et garder en soi la trace indélébile des êtres aimés, supposait au contraire un haut degré de civilisation. Mais je savais sans savoir.

D'où tenais-je ma science ? De ma vie. Des femmes. A ma manière, j'étais glandeur et branleur, mais je n'en faisais pas étalage. Mes affaires avec les femmes, je ne les racontais pas ou alors assorties d'une avalanche de précautions métaphoriques qui égarait. D'autant que je n'oeuvrais presque exclusivement qu'avec des Noires. Entre elles et moi : une attraction électrique, une attirance innée, qui venaient de l'au-delà du temps et sur l'origine desquelles je n'avais nulle idée. Oh ! si, une, qui avait trait, pour la glose, à mon introuvable père, le coloré². J'observais et assumais cet inéluctable des rencontres, la part nègre de mes abandons. Qu'y pouvais-je ? J'étais ainsi.

² Le père de Sandeman est évoqué dans *Kapitza*. Rivages noirs. 1999. (N.d.E.)

- T'es normale Lomé ! T'inquiète ! T'aimes les hommes, tu refuses jamais. Où est le problème ? On a qu'une vie et, apparemment, ça passe vite. Profite Lomé, fonce !

- Je sais Ruby. Des fois, c'est trop. Je me noie. Avec les femmes aussi. J'adore les formes, caresser... J'suis un peu dingue Ruby.

- Qu'est-ce qui dit ça Lomé ?

- Moi.

- Pourquoi ?

- J'en veux toujours plus. J'ai la trouille de quand ça sera plus possible.

- Quel âge t'as Lomé ?

- Vingt-cinq, bientôt vingt six.

- Bon, arrête le compteur, t'as une belle marge.

Elle s'approcha de moi. Il était habituel qu'elle vienne s'asseoir sur mes genoux, qu'elle m'entoure les épaules de ses bras et appuie son front sur le mien avec ses longs cheveux bouclés ou nattés qui me tombaient sur les yeux. Sentimentale, elle me câlinait : « T'es le plus gentil, Ruby. »

C'était une litanie qui n'engageait pas. Son préféré était Massenga qui se dérobaient délicatement. On y reviendra. Avec Lomé, nous étions dans l'amitié, si l'on veut, avec des rumeurs amoureuses, des épanchements verbaux. Je crois que je me réjouissais de sa présence, de la voir bouger, et s'occuper de la

flopée de flambards qui déboulait. Son rire aussi et, surtout, la facilité avec laquelle elle contentait son monde rien qu'en étant là, dans son corps. Et généreuse avec ça, avec tous.

Lomé et moi, aujourd'hui je peux le dire, on l'a fait quelques fois. Je l'ai dit, c'était mon amie. Un autre mot conviendrait mieux mais je ne le possède pas. Nous étions proches, intuitivement proches. Peut-être nous étions-nous connus avant dans les millénaires et avons-nous épuisé nos passions ? La première fois, c'était un jour de canicule, l'après-midi. Réfugié dans ma chambre, l'une des plus fraîches de la maison, allongé sur mon lit je rêvassais et somnolais. Lomé apparut. Elle s'assit près de moi, prête à la provocation, feignant d'admirer mon T-shirt illustré d'un dessin de Crumb plutôt délirant. Elle en profita pour effleurer mon torse avec le refrain : « T'es le plus gentil Ruby », puis s'approchant tout près, elle enleva sa jupe.

Je lui confiai – ce qui était exact – que je ne serais vraisemblablement à la hauteur de rien étant donné la chaleur et le fait que je venais de m'appuyer deux nuits de planques infructueuses pour l'Agence dont je m'abstins de préciser le pourquoi. Je jouais le retraité précocement du sexe mais il me plaisait qu'elle soit si près de moi, presque dénudée, et que nous avions tout loisir de nous arrêter là, de profiter d'un moment de somnolence à deux, à nous toucher gentiment. Mais elle était redoutable, y compris dans la tendresse. Et ce fut comme nous étions, tout doux.

Je crois que nous revînmes deux ou trois fois sur le métier.

Je souris en me rappelant l'adage de Bertó pour qui faire l'amour l'après-midi était une revanche sur l'aliénation de la classe ouvrière et sur celle de tous les fanas du boulot. On avait eu raison Lomé et moi. En se rhabillant lentement afin que je puisse l'admirer, elle dit : « Tu vois que ça valait la peine d'essayer ! »

Peu après, j'allais partir pour l'Afrique et dériver à Maderna plus longtemps que je l'avais prévu³. Nous profitâmes de nous encore un peu. Je quittai les Lilas. Je n'ai jamais revu Lomé. Je regrette, à mon retour, la Commune éclatée, de n'avoir pas été assez entreprenant pour la retrouver. J'aurais pu, mais j'ai la maladie du temps : ce qui est accompli est accompli.

Ne reste plus que son souvenir, un souvenir qui m'empêchera de devenir vieux : Marie-couche-toi-là, Marie-Salope, la pétillante, la prodigue, où es-tu désormais ?

³ Le séjour de Sandeman à Maderna est décrit dans *Kapitza* et le dernier voyage de Sandeman en Afrique dans *Borggi*. Rivages/Noir (2000) (N.d.E.)

Massenga conservait vive la fibre pied-noir. Parmi ses invités aux Lilas, il y avait Klotz, fils d'un pharmacien de Constantine. L'officine du père était dorénavant à Martigues. Apparemment la famille s'en était bien tirée. Comme il se doit, Klotz avait commencé ses études de pharmacie à la Faculté d'Aix-Marseille où il patina avant de s'inscrire en maths pour glander plus que de raison. Finalement il était monté à Paris en se faisant désormais appeler Betel. Fanatique de musique arabo-andalouse, il était plus ou moins intégré dans l'équipe d'un promoteur de spectacle, Fitoussi, juif pied-noir comme lui, remarquable rabatteur et entrepreneur à ce qu'on disait. Quand il venait Betel occupait la cuisine et préparait des couscous géants. Lomé l'aimait bien. Moi, je le trouvais trop bavard. Mais pouvait-il éviter d'être tout en discours pittoresques comme on avait dû l'être en Algérie, car il y avait eu

indubitablement un art de vivre pied-noir, surtout en ville.

A l'image de tous ceux de la métropole, j'étais assez bloqué quant aux pieds-noirs. Leur aveuglement supposé avait failli mener à la guerre civile. Ils avaient tacitement ou directement soutenu l'O.A.S. à la fin de leur histoire, une diablerie. Il apparaissait qu'ils n'avaient rien compris à rien et payé, en retour, le prix fort. La métropole fut soit indifférente, soit hostile à leur rapatriement, dans la mesure où ils menaçaient de faire concurrence sur le marché du travail ou celui du logement. Bref, ils étaient indésirables et porteurs de leur propre croix. Ils l'avaient bien cherché.

Cette vue était simpliste. A écouter Betel et Massenga, je découvris la question pied-noir. Les Français d'Algérie, les Européens d'Algérie – c'était selon – avaient été, à leur manière, des pionniers, voire des civilisateurs. Essentiellement ruraux, vivant dans le bled en coexistence familiale et paternaliste avec les Arabes qu'ils employaient. Pauvres pour la plupart, ils marnèrent dur à travailler la terre. Leur colonisation – on connut plusieurs vagues d'installation d'Européens – fut en quelque sorte prosaïque et missionnaire. La puissance de cinq ou six grandes familles qui régnaient sur les zones fertiles et faisaient la pluie et le beau temps dans la politique et la presse locales ne devait pas abuser. Elles étaient certes la puissance mais peu représentatives de l'ensemble de la population d'origine européenne qui était diversifiée en prolétariat agricole, en artisans, en ouvriers, en fonctionnaires. Elle

avait, cette population, apporté l'infrastructure industrielle et commerçante sur tout le littoral qu'était la vitrine urbaine de l'Algérie. D'être colon n'était pas pour elle péjoratif, il signifiait : défricheur. Beaucoup parmi elle votaient socialiste ou communiste et leur image de marque était le corps des instituteurs qui portaient l'instruction dans les douars et celui des services médicaux publics qui, sur les terres déshéritées éradiquaient carences et épidémies. Ils avaient un attachement viscéral au pays à commencer par sa lumière.

Puis il y eut la catastrophe. La catastrophe eut pour visage le nationalisme algérien des Arabes et des Berbères, et pour ange exterminateur le F.L.N., caricaturé par la propagande comme infâme, lâche, terroriste, égorgueur. L'art de vivre bouleversé, on habita des villes quadrillées où l'on vécut au rythme des attentats et du couvre-feu. Dans le bled on redoutait la survenue des raids barbares des commandos de l'A.L.N. La peur et la haine s'installaient, quotidiennes. La mort surgissant du désert, l'ombre gagna les villes blanches parmi les plus belles du monde. Bien que la métropole participât de plus en plus à l'effort de guerre – mot tabou – elle ne fut pas jugée assez prodigue, elle qui comprit très tôt l'impasse inévitable des combats. L'inéluctable survint parce que l'Histoire n'échoue jamais et parce que ce qui doit être accompli doit l'être. Alors, on se crut abandonnés, trahis. On adhéra aux diatribes et aux actes de desperados. On s'accrocha mortellement à des

chimères et ce fut la fin.

On ne prit pas en métropole toute la mesure des conditions du rapatriement d'un million d'Européens en quelques semaines. On vit et se souvint pourtant de ces centaines de milliers de candidats au départ, dans la panique, attendant, désemparés, abasourdis, écrasés, avec leurs valises et le peu qu'ils avaient pu sauver sur les quais, multitudes s'entassant dans les cales, ponts et coursives de navires affrétés à la hâte. Et puis, le dernier regard déchirant sur la terre tant aimée qui s'éloignait, disparaissant bientôt à l'horizon, pour toujours.

C'était hier.

Ainsi s'accordaient les récits de Betel et Massenga qui venaient de là et dont le destin futur quoi qu'ils pensaient serait indissolublement lié, dans l'âme, au statut de réfugiés, de gêneurs, de responsables de leur propre malheur. Je ne devais jamais oublier, les concernant, qu'il est des nostalgies inexpugnables. Betel et Massenga qui sympathisèrent un temps avec l'O.A.S. et la quittèrent, horrifiés par les exactions, étaient prêts à rester dans l'Algérie nouvelle. Trop jeunes, ils n'en eurent pas le loisir. Par contrecoup, par désir de réparation peut-être, Massenga devint révolutionnaire et libérateur. Betel, lui demeura avec ses Arabo-andalous. Son intérêt pour leur musique en fit un précurseur en la matière. Il la fit connaître et reçut l'appui de Fitoussi. Plus tard, il aura un magasin, aux dimensions modestes, qui ne désemplirait

pas de tous les amateurs, rue des Dames près de la Place Clichy. Betel, polyglotte étonnant, parlait l'hébreu, l'arabe, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, l'italien. Il était animateur en tout. Avec ses excitations permanentes – un projet par jour – il ne passait pas inaperçu. C'était une tornade qui, quelquefois, sombrait dans la tristesse. Il disparaissait alors et se montrait incapable d'initiative. Généreux, il partageait sans compter, pourvu que l'on entretînt sa faconde et sa mythomanie. Il s'entichait de n'importe qui et du dernier venu. A sa façon, il s'appropriait Massenga et louchait vers Lomé. Il quittait la « Commune » quand nous passions aux lectures.

Je l'ai déjà relaté : aux Lilas, nous lisions. J'ai dit le vrac, les livres qui traînaient et leur tonalité subversive, pour l'époque. Nicolaë et Massenga lisaient à voix haute des textes politiques dont ceux de Marx. Ça n'était pas du catéchisme ou de l'endoctrinement, c'était pour chacun, déguster le plaisir des mots. Marx n'était pas un abscons barbant. Marx écrivait superbement. Je me souviens de Massenga s'attelant aux pages lyriques sur la Commune de Paris, à l'introduction de *L'Idéologie allemande* ou aux extraits de *La Critique de l'Economie Politique*, les pages où se définit le royaume de la liberté créatrice lors du communisme réalisé. Sans le savoir, nous étions « Jeune Marx ». La théorie de l'aliénation nous occupait. Nous voulions faire en sorte de ne pas perdre notre vie à vouloir la gagner et, pour ce, la conformer aux normes de l'ordre établi. Il y avait aussi le gendre de Marx, Lafargue, et son *Droit à la paresse*.

Ces paroles n'étaient pas sacrées mais un baume intellectuel sur notre fouillis culturel qu'on aurait pu réduire, par mépris, à : fumailler, discuter, baisouiller. Sans emphase et sans programme, rien ne nous était étranger.

Moi qui ne retenais de Marx que son style et son verbe incisifs, étais le préposé à la poésie. Non pas qu'on me demandât de pousser la chansonnette, mais à certaines heures, las de musiques ou de discussions on me réclamait pour la lecture, supposant que j'avais connaissance de plus que je ne possédais. Je l'ai évoqué, mon viatique était bien limité en nombre et ma panoplie presque ordinaire : Blake, Baudelaire, Rimbaud, Breton, Artaud. Peut-être me sollicitait-on parce que je semblais être le seul à revenir sur ce métier-là, le corps poétique, ou, tout simplement, parce que j'étais un rêveur impénitent avec son opium. Alors, je lisais. Mon public s'endormait progressivement, non par manque d'attention mais parce que ma voix était sans doute, en énonçant la poésie, compagne du silence dont la caresse mène au repos des bienheureux. Seul hic, Madeleine qu'on appelait Mado, lorsqu'elle apparaissait flanquée de copines. Pour elle, c'étaient des « bobards de mecs ». Elle s'appuyait, entre autres, pour « diffamer Breton », sur la critique qu'en fait Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe*. En général, elle partait. Massenga et Lomé demeuraient le plus souvent mes derniers fidèles. Ils se tenaient sur un sofa de récupération, Massenga assis, Lomé lovée, les yeux mi-clos,

souriait doucement, m'intimant de continuer en m'assurant qu'elle ne dormait pas. Je la regardais, ses formes soulignées, merveilleuse de féminité. Calme et volupté. Je terminai, la plupart du temps, par *L'Union libre* de Breton. Je crois que, Lomé, postière antillaise comme je l'ai dit, ne connut vraiment du surréalisme que ce texte là dont ses lèvres murmuraient l'enchaînement, texte auquel je devrais rajouter, les lignes introductives des *Champs magnétiques* : « Prisonniers des gouttes d'eau, nous sommes des animaux perpétuels », et aussi, pris ailleurs, « Dans la transparence des larmes, il y a la promesse d'une étoile », qu'elle répétait en ma présence en signe de bienvenue.

Arabo-andalous, guerre d'Algérie si proche encore, Jeune Marx, métaphores lyriques, vent d'Ouest, telles allaient nos pensées à la « Commune » des Lilas.

Massenga et Nicolaë n'étaient pas des inséparables. Ils s'isolaient cependant pour un moment et pour affaires quand Massenga passait aux Lilas. Qu'on se retirât à deux ou trois dans une piaule ne questionnait personne. Le collectif n'était pas une dictature, chacun vivait comme il l'entendait dans la mesure où il respectait Lomé. A leur mine, Massenga et Nicolaë devaient débattre de questions graves. Ce sont eux qui m'entraînèrent au Comité Vietnam. Le romantisme révolutionnaire ne manquait pas d'actualités. Et la guerre du Vietnam en était une qui succédait à d'autres car la révolution, vivace, proliférait partout et il fallait la nourrir. Sans le savoir, Massenga et Nicolaë me redonnèrent un boulot. Il me suffit de me repointer à l'Agence avec mon sujet tout prêt pour qu'on m'accorde une intermittence.

Dans les créations spontanées auxquelles conduit la

révolte partageuse, un moment la base et la direction sont conjointes. Tout militant suffisamment dégourdi, investi et relativement responsable peut accéder à la direction dans la période effervescente qui précède la classique mainmise des appareils. Massenga était de ceux-là. Il apparut comme le propagandiste du Comité. En fait pour cette tâche un des inlassables vieilles luttes anti-colonialistes, un nommé Katz, le prit sous sa coupe et l'aiguilla.

Ainsi naquit, le Comité voulant rompre dans l'action avec les formes conventionnelles d'opposition, l'idée de marier les contestations d'où qu'elles viennent, de l'art, du spectacle, du théâtre, à la contestation politique et transformer les meetings en espèce de happenings. Dans cet ordre d'idée, on apprit que Bob Dylan était annoncé à Londres. L'inviter à Paris, lui dont l'anti-conformisme et l'anti-militarisme étaient connus, pour la rencontre nationale que projetait le Comité, germa dans la tête de Katz qui s'auto-désignait comme celui qui sent les masses et les coups. D'autant que toutes les confusions étaient permises entre ce qui peut sembler nouveau parce que secrété par une génération nouvelle et le bouillonnement de l'époque aux issues incertaines. Tout incitait à se tourner vers la jeunesse. Katz qui connaissait du monde avait croisé un proche de Johnny Halliday qui venait de sortir un album : *Génération perdue*, je crois. Johnny, selon ce proche, cherchait à renouveler son public et à se donner une stature moins plan-plan, à l'image de ceux qu'il prétendait admirer aux States. La proposition de Katz fit un flop. On remarqua, à juste titre, que

Johnny était de fait ringard et qu'il aurait beaucoup de mal à être troisième guitare dans le moindre groupe du samedi soir d'une des Juke-Joints où se produisent les bluesmen saisonniers du Delta du Mississippi. D'où Bob Dylan.

Massenga fut chargé d'aller à Londres. Il baragouinait l'Anglais. Je le parlais. On m'associa au voyage. Nous ne possédions que l'adresse d'un journaliste d'un magazine de ce qu'on commençait à appeler l'underground. Nous comptions sur celui-ci, nommé Jeremy Taylor mais qui signait Black Lucy, pour nous guider dans le labyrinthe d'un univers à la fois marginal et déjà bien repris en mains par les puissances de l'argent, tout au moins les plus avisées d'entre elles. Pourvu de notre maigre pécule, nous errâmes quelques jours, à la botte de Black Lucy, inconstant et imprévisible, dans les milieux du rock-business et dans l'attente de l'inaccessible Dylan.

Massenga découvrait la lune. A Londres, dans ces sphères, régnait un inconcevable défi aux normes de l'ordre existant. C'était comme si une joie féconde s'était emparée du monde et des individus et que le contenu, l'inexprimé des désirs les plus iconoclastes, trouvaient à s'actualiser. J'avais humé ce parfum avec la bande de la rue Gît-le-Cœur, mais, là, je décelais l'étendue des accomplissements du verbe incantatoire et libérateur, quand les mots s'incarnent et deviennent acteurs du présent, quand les censures s'abolissent ainsi que les frontières des mondes

moribonds. Ce fut pour nous deux un flash. Massenga en fut-il changé ainsi qu'il l'avait été après son séjour à la Kommune I de Berlin ? Son anarchisme le prédisposait à recevoir ces insolites et démesurées extravagances. Londres était convulsif à l'image de San-Francisco. Nous déambulâmes, ai-je dit, quelques jours, loin du sommeil, témoin des intensités prémonitoires qui parcouraient l'Europe entière. Nous ne vîmes pas Bob Dylan. Bien entendu.

Le Comité m'occupa. Rapidement la tradition reprit ses droits. Il y eut la valse des personnalités habituelles, obligées, celles des grands intellectuels pensants. L'âme se perdit peu à peu. La machine politique l'exige. Là où cents fleurs s'épanouissent, c'est lorsque les choses se conçoivent, que s'explore l'inédit, lorsque l'esprit insuffle et que l'idée jaillit dans le feu et l'innocence de la création. Après, le schématisme commande. L'établi flétrit et perdure. Le Comité devint institutionnel. Massenga et Nicolaë campèrent la majorité de leur temps aux Lilas.

Et moi ? Il m'était relativement aisé de me promener dans les allées du Comité qui était ouvert à tous vents. On n'y faisait mystère de rien, l'objectif clair et déterminé : dénoncer les agissements de l'impérialisme américain, informer sur les conditions et les succès d'une guérilla titanesque imposée aux pacifiques

populations viets. Du classique. En ce temps-là, nous n'avions d'yeux que pour un Tiers-monde féroce exploité et courageusement dressé. La police tentait d'accroire, au travers d'activités telle celles du Comité, qu'elle détenait les preuves d'un complot à l'échelle internationale. A l'Agence, on demeurait très calme. On ne s'inquiéterait que si l'union avec les déserteurs américains, une alliance avec les radicaux noirs, s'opérait objectivement. Pour l'heure, il n'y avait pour l'Agence, qu'exaltation militante et absence de grande manipulation.

Bertó, bien sûr très engagé, poussait Massenga à jouer les premiers rôles. Je me souviens de rendez-vous à la terrasse d'un café près de la place Maubert. Ils cogitaient à réinventer la politique, à renouveler ses formes si ennuyeuses avec les hiérarchies, les prudences, les censures. Je les écoutais prévoyant qu'il y aurait un inéluctable dévoiement militant, non pas du fait d'une corruption individuelle, mais du fait des ambitions exogènes, celles des chapelles diverses très à l'affût pour récupérer les forces vives et désintéressées. Il n'y avait pas d'exemple qu'une organisation spontanée pût durer plus qu'un déjeuner au soleil. Les trotskistes, toujours dans la course, ne faisaient pas le poids face aux ambitions des francs-tireurs chinois. Je les ai vus débarquer les vraies terreurs, les commissaires du peuple en col mao, des dogmatiques mégalomanes dont un des délires, qui ne fut pas le moindre, était de régenter, non seulement tout ce qui touchait à la révolution

mondiale, mais, même si je n'en contestais pas l'extravagante sincérité, d'aller évangéliser les ouvriers selon le credo du Petit livre rouge et de prendre à leur tour une posture de prêtre-ouvrier en partageant le quotidien de la condition prolétarienne. Fallait-il y croire quand on sait que les ouvriers n'ont qu'une envie : fuir la galère qui est la leur, tout en étant convaincus que ce désir d'émancipation, sous-tendue par l'adhésion au modèle de vie des dominants, ne sera réalisable que pour une infime majorité d'entre eux et que cette illusion fera long feu laissant l'immense majorité des autres à se conformer au renoncement du rêve et à l'acceptation du travail forcé dont on les persuadera de la chance unique qu'ils ont d'en exercer un ? Tristesse des idéologues !

Qu'aurais-je apporté à Bertó et consorts en livrant ce que je pensais vraiment à toutes ces affaires qui, par ailleurs, avaient eu ma sympathie et dont je tronquais en partie le contenu dans mes rapports pour l'Agence ? Pour moi, l'individu ordinaire suivait son segment de vie entre le point A et le point B. Il habitait cet espace-temps, plutôt mal que bien, connaissait espoirs, démentes et amertumes et quittait la vie, à jamais inaccompli. Son destin était celui d'un anonymat malheureux. Peut-être me rangeais-je à leur point de vue sur le peuple. Qu'était-ce ce peuple tant glorifié sinon la collection de ceux qui n'ont pas eu à assumer, partager ou bénéficier d'un quelconque pouvoir, politique, administratif, institutionnel, la collection des êtres sans attributs, subissant l'Histoire qui ne les oublie pas, eux qui n'ont pas eu à choisir et pour

qui l'homme n'a cessé d'être un loup pour l'homme, ce que le capitalisme a rendu moralement acceptable par l'euphémisme de la réussite et du mérite personnels ? Comment éluder la manifestation de la loi universelle de la vie qui clive les espèces entre prédateur et proie, chacune étant l'un et l'autre, avec au milieu, fugacement si tant est qu'il existe, l'amour si fragile et si perdu ? Etais-je trop influencé par la science des empires, la seule qui m'importait ? Les empires toujours se dévergondaient, rejetant leurs multiples épaves au sein de leur naufrage. Je les revois Bertó, Massenga, Nicolaë, tournés vers leur Asie flamboyante, leur Afrique luxuriante, leurs Amériques incandescentes, et moi qui me taisais.

Le Comité qui avait drainé dès sa conception des énergies neuves, avait attiré pour cette raison les commissaires de toute obédience. A leur arrivée, Bertó probablement échaudé s'éclipsa. Massenga et Nicolaë hésitèrent. Ils pratiquèrent un peu sous les nouvelles égides et se lassèrent de la répétition d'assemblées générales houleuses et improductives. Ils revinrent à leur amour anarchiste. Me restent les souvenirs de promenades ensoleillées, l'après-midi à la suite de cortèges colorés dans les rues de Paris, et ceux des moments où j'assistais aux intenses préparatifs en vue de meetings, de collages, avec des inconnus qui se voulaient des camarades.

Et puis, nos longues marches sous la conduite de Massenga vers Clignancourt et les Puces, Saint-Ouen, le Carrefour

Pleyel où s'arrêtait le métro, Saint-Denis, le quartier de la Porte de Paris et, plus à l'Est, quand nous allions vers la Porte de la Chapelle et celle d'Aubervilliers, les cafés arabes, la guerre d'Algérie encore proche, où nous étions accueillis sans problème et où s'entendait la musique arabe, cette musique qui ne devait pas nous quitter, que je recherche encore, qui était là, si près, l'authentique blues du Maghreb et du fellah et que la plupart d'entre nous ignoraient.

||

*« .. and in the real dark night of the soul it's always three
o'clock in the morning, day after day. »*

F. Scott Fitzgerald

« Moi, disait Massenga, les drapeaux rouges ça me fout le frisson ». Question drapeaux, durant les événements et après eux, on a été servis. J'avoue ne pas être resté insensible à la dramaturgie révolutionnaire bien qu'en général je me méfie de la foule, non pour les rassemblements qui ponctuent de hauts moments sociaux, mais pour ce qu'il peut y avoir de potentiellement grégaire et forcené quand le peuple devient populace et le verbe de la révolution invective misérable. Par mon entremise Massenga connaissait le récit que fit André Breton quand, encore adolescent, il assista au meeting de Jaurès, en 1913 au Pré Saint-Gervais, et de l'émotion qui le saisit à l'instant de l'envolée des drapeaux noirs parmi la marée de drapeaux rouges. J'imagine très bien, guerre d'Espagne plus tard, ce que peut-être l'appel de l'anarchie, invincible en sa formule et gageure absolues du « Ni Dieu, ni

maître », non pas sous le sceau d'un fol orgueil humain, mais sous l'affirmation de l'indestructible résistance de l'individu à la volonté étatique.

Le frisson, Massenga le ressentait aussi dans la lutte pour sauvegarder les banderoles lorsque les flics nous les avaient arrachées et qu'il fallait aller les leur reprendre car il s'agissait de les garder en état, avec leurs mots d'ordre et slogans souvent heureux en ces temps, comme on l'aurait fait de reliques sacrées. J'eus malgré les réserves que j'ai dites, en compagnie de Massenga, la griserie des manifs, surtout lors de celles interdites par le pouvoir. N'ayant jamais rien à en perdre parce que je n'avais rien et n'étais rien, je pouvais m'abandonner aux fantasmes de l'insurrection car, insurgés, nous l'étions dans l'âme. Nous aspirions dans l'idéalisation de nos pensées et attitudes à être hors-systèmes. Le révolutionnaire est de fait hors-la-loi. On pourra sourire de ce que je me projette, moi qui n'avais à proposer que ma baguenaude perpétuelle et ma nullité théorique, dans la posture de l'activiste subversif. Je n'étais que l'accompagnateur d'une poignée d'agitateurs dont, de par mon affiliation à l'Agence, j'aurais à écrire la chronique sans qu'on sût qu'ils étaient mes amis.

Insurgés ai-je dit. Enragés, affirmaient d'autres. Je préfère l'insurrection à la rage. Des dizaines de milliers de nos semblables pouvaient prétendre au beau qualificatif de rebelles. Nous étions repérés. Dans les cortèges on nous séparait des représentants de la respectabilité républicaine. Nous étions pourtant les plus nombreux

et on nous chassait au prétexte de notre irresponsabilité. Il y a avait ainsi très souvent plusieurs cortèges et j'ose prétendre que la vie était de notre côté. Les trotskistes fournissaient le gros de notre encadrement. Il le fallait, parce que livrés à nous-mêmes dans nos euphories nous aurions inévitablement rencontré les gros bras des services d'ordre communistes et syndicaux avant ceux de la police. Nous faisons tache, nous étions à démasquer. Qu'avions-nous à parler au nom de la classe ouvrière qui avait tôt fait d'isoler et de dénoncer nos discours aventuristes ? On se trompait sur notre compte. Nous avons renoncé au messianisme ouvrier pour celui du Grand Refus, et l'expression « dictature du prolétariat » nous faisait frémir même si, pour notre part, nous ne refusions pas de nous affronter aux forces de la bourgeoisie en reconnaissant que, dans l'inéluctable changement du monde, les ouvriers tiendraient évidemment un rôle à leur mesure.

Nous étions experts dans l'analyse des processus mis en œuvre par le pouvoir. Dans nos vies nous démaillions les impostures. Nous intriguions et inquiétions les organisations ultra-gauches rivales cependant alliées objectives dans le combat contre l'ordre bourgeois et le conformisme complice des partis de gauche. Ces organisations étaient viviers communs dans lesquels tout le monde barbotait et se croisait. Il y avait, du moins durant les événements et quelques temps après, un énorme potentiel d'insoumission et de disponibilité dans les générations. Un horizon, un chemin se cherchaient au sein des rivalités triviales. Je baignais

dans tout ça et si j'étais acteur c'était bien malgré moi. Il me suffisait d'être.

Finalement je m'entendais bien avec les trotskistes de la tendance communiste-révolutionnaire. On se souvient que des contacts informels dataient de la rue Gît-le-Cœur. J'ai eu à recourir à eux en certaines circonstances, sur la corde raide de l'existence, quand j'eus à redouter les menaces réelles du Système et celles de services de l'ombre plus ou moins légaux. Toujours j'ai trouvé auprès des trotskistes l'aide que je sollicitais, par l'intermédiaire d'un véritable « Secours rouge » en action. Le « Secours rouge » m'a tiré d'affaire. J'aime qu'on ne m'y eut jamais rien demandé en échange – peut-être le dois-je à ma gueule, à ma dégaine, à mon prétendu mystère ? – et de n'avoir pas été objet de suspicion. Sommes nous redevables à Trotski, l'emblématique proscrit de la révolution mondiale dont il resterait chez ses suiveurs sensibilité à l'errance ? Trotski avait tiré beaucoup de gloire d'avoir été un temps le chef de l'Armée rouge et la victime de Staline, mais il n'avait pas été non plus un tendre. Aurait-il gagné dans sa lutte contre Staline pour le pouvoir au Soviet Suprême que la politique ultérieure de l'URSS en eût été changée ? Les plus informés en doute, car la logique de l'empire l'emporte à tout coup. Reste que, comme théoricien, sa plume était plus alerte que celle des pesants staliniens, qu'il possédait un intellect fécond et s'intéressait à l'art sans trop de préjugés et de dogmatisme. Il reconnut le Céline de *Voyage* et

fascina Breton qui devint compagnon de route du trotskisme comme d'autres devinrent romantiques inconditionnels de la Saga Guevara qui, lui aussi, céda à la redoutable logique de la purification révolutionnaire. Personne n'est enclin à la neutralité quand se durcit l'opposition à ce qu'on nomme l'ennemi de classe, l'ennemi principal, et que le combat pour l'hégémonie ne supporte aucun compromis. Si j'accepte cette occurrence je ne me range pas dans les extrêmes où je n'ai pas ma place. Il plaisait à Massenga que Trotski ait eu une liaison – une passion – avec Frida Kahlo, la volcanique femme de Diego Rivera et que l'intellectuel soumis au poids de l'Histoire fût amoureux d'une femme accomplie, sulfureuse, peintre inspirée, qu'il vécût l'adultère et dût faire face aux affres de l'amour au sein de sa vie, lui venu des terres froides de Russie, pour l'exotique et brûlant Mexique, terre indienne de la dévotion et des excès aphrodisiaques où poussent les herbes divines. Qu'il rencontrât l'amour fou et prônât un manifeste de l'art révolutionnaire indépendant le rendait accessible et, concevable, qu'on le lût à l'occasion sans que nous ignorions le sectarisme de ses héritiers. Massenga éprouvait néanmoins une solidarité avec eux issue de la guerre d'Espagne où trotskistes et anarchistes furent la cible des staliniens. Quant à moi, demeurait le « Secours rouge » que je ne saurais oublier.

J'ai été injuste avec les communistes. Je me rappelle Charonne, 8 février 1962, bien des années avant celles que je

narre, de la manifestation dirigée contre les attentats perpétrés par l'O.A.S. J'étais à Charonne en compagnie d'un de l'Agence, Norris, qui me rôdait et cornaquait, tout juste après la rue Gît-le-Cœur. Peu après, nous irions de Tanger à Oran, une autre histoire... Les Américains, me confia-t-il, avaient notion que les gaullistes allaient frapper fort contre les communistes et ce, juste dans la dernière ligne droite des négociations avec les Algériens pour la paix et l'indépendance. Ça n'était que paradoxal en apparence. Il fallait taper sur les plus proches partisans de la paix pour s'arroger tout le bénéfice de la fin de la guerre en vue d'assurer plus encore le pouvoir constitutionnel. Depuis longtemps – toujours selon Norris – les Américains, question gaz et pétrole sahariens, avaient choisi l'indépendance algérienne et soutenu, via l'O.N.U., toute solution négociée, et leur soutien fut de poids. Ils leur paraissaient en outre plus facile de traiter des hydrocarbures avec un jeune Etat indépendant, avide de reconnaissance internationale, qu'avec un vieux pays jaloux de ses intérêts au gouvernement retors comme l'était celui de de Gaulle. Les Américains savaient qu'on allait casser du communiste le 8 février 1962 et les communistes trinquèrent : 8 morts parmi les militants et sympathisants, à la suite de l'action programmée de commandos spéciaux de C.R.S. Il faut bien convenir que les communistes, en Occident, là où précisément il n'y avait pas de régime soviétique, conservaient une aura héroïque, qu'ils étaient souvent en première ligne des répressions sans que nous confondions jamais, dans leurs rangs, le militant et

l'apparatchik.

Le carnage eut lieu un jeudi. Je me rappelle le boulevard Beaumarchais plongé dans le noir et Norris me tirant par le bras pour me mettre à l'écart tout en me désignant la mise en place stratégique sous la direction de flics en civil des unités désignées pour le matraquage systématique. La suite est plus diffuse, estompée. Des ombres s'agitaient en tous sens au milieu des cris, des ordres étaient hurlés, les matraques se levaient et s'abattaient sur des corps inertes roués de coups à même le pavé glissant. La police spéciale du préfet d'alors, Papon, avait le masque blême de la violence nue et mortelle. Celle de l'état.

Je me souviens aussi du mardi suivant, le 13 février, et de l'hommage de Paris aux morts, des immenses cortèges silencieux écoutant la Marche Funèbre, se dirigeant vers le Père-Lachaise. À ces moments – victime peut être d'une illusion trompeuse – on sent le peuple dans sa dignité, sa retenue, le peuple qui signifie que trop c'est trop, le peuple qui dit assez et qui, par sa masse, dissuade de toute aventure. Ces moments sont rares. Je songeai aux Fédérés de la Commune de 71 qui avaient connu l'ivresse et dont il ne restait, pour les commémorer, qu'une sculpture murale symbolique dans un cimetière. Quelquefois, je palpiais de nouveau de cette marche de l'Histoire. Je l'ai vécue au cours des événements comme si nous foulions alors la Terre Promise.

Que je fûs à Charonne en cet épisode absurde et tragique attisait la curiosité presque pathétique de Massenga qui, en cette

même période découvrait à Alger la clandestinité à l'aune de la terre brûlée. Inférait-il que nous aurions pu être d'irréductibles ennemis ?

Cette fête fantasmagorique des drapeaux, je la retrouvai au cours des années, comme ce samedi après-midi, au temps où j'arpentais les rues à la recherche de cette femme que j'appelais Jedda, après-midi sous un ciel mitigé, sur les grands boulevards qui menaient de la Madeleine à la République. Les communistes appuyés par l'extrême gauche avaient appelé à une manifestation contre le chômage, reprenant au mot le slogan d'un condottiere de la finance et de la politique qui, quand il était aux affaires, avait proposé de déclarer le chômage illégal et de l'interdire ! Les socialistes telles des mijaurées s'étaient comportés en danseuses et n'avaient pas soutenu officiellement l'appel à manifester.

Soixante mille participants au moins se joignirent au défilé. Je l'avais croisé par hasard et étais demeuré sur le bord du trottoir, badaud détaché vaguement en sympathie. Tout d'abord, j'observai ce qui n'avait plus tant à voir avec moi. Le cours du temps m'avait éloigné, je dialoguais avec les fantômes dont celui de Massenga tandis que la ritournelle de la jeunesse enfuie remontait à ma mémoire. Je vis donc se succéder les traditionnels syndicats, banderoles déployées, mots d'ordre scandés par des mégaphones criards qui tous exhortaient à l'emploi et aux salaires. Percevait-on un esprit de combat ? Oui et non, tant s'insinuaient l'impuissance et la résignation. Ce que me confirma la suite quand, pris au jeu de la

ritournelle, je remontai le cortège à contre-courant. Je distinguai alors des visages qu'on ne montre jamais, auxquels aucun chroniqueur ne consacre une ligne, les visages des malmenés, des malchanceux de l'ordre économique et, pourquoi pas le dire, des perdants de l'Histoire, les délaissés de ces bouts du monde qui jalonnent la France et n'intéressent personne, où des entreprises sans renom périssent jusqu'à une mort annoncée devenue imminente. Au fur et à mesure que j'avais, s'insinuaient tristesse et mélancolie.

Beaucoup ont essayé de mettre des mots sur la mort sociale, de provoquer tapage comme les habiles bonimenteurs ont su l'orchestrer à propos de la misère du monde et, si possible, la plus lointaine et la plus oubliée, pour la dénoncer souvent à peu de frais. Je ne m'y risquerai pas. A deux pas de moi, dans la rue, des visages étaient témoignages de ce qui se déroulait alors en Europe : la lente érosion destructive de l'univers du travail, de la tradition du labeur et des rapports humains élémentaires. Dans leur identité, dans leur dignité bafouées, des générations – deux ? Trois ? – allaient être balayées dans l'indifférence, n'éveillant que vaines et rares consciences dans la consternation et compassion. J'aurais dû me réjouir, moi l'apôtre du non-travail, le voyageur de la vie, qu'apparût ainsi la vanité de l'aliénation. Je ne le fus pas car ces visages disaient : « Souvenez-vous de nous. »

Je continuai ma marche et rejoignis le point de départ de la manifestation, à la Madeleine, où stationnait encore la queue du

cortège. Il y avait là une masse compacte qui battait sur place le pavé, séparée des autres manifestants qui s'ébranlaient lentement par une bonne centaine de mètres. Des milliers d'individus se tenaient là, donnant de la voix, reprenant les chants révolutionnaires en une rumeur intense tandis que se levaient des centaines de drapeaux rouges et, moindrement, mais bien visibles toutefois, les drapeaux noirs. Quelques secondes la ritournelle m'envahit. D'autres visages s'imposèrent. Qu'on le voulût ou non, là soufflaient l'esprit et l'âme, là étaient les militants, les rebelles retrouvés, les insoumis, ceux qui n'abdiquaient pas et ne le feraient, dans leur majorité sans doute jamais, ceux qui avaient mission de dire non aux prétendues fatalités. La transmission s'était faite avec ceux que j'avais connus, à qui la révolution fut révélée et qui en devinrent chercheurs d'or de la subversion perpétuelle. Je ne peux m'empêcher d'évoquer Breton. Il y avait là, dans le gris de Paris, une puissance s'incarnant dans ces faces déterminées, presque possédées par la musique de l'Histoire. Ceux-là étaient en chemin, poursuivant la longue marche des opprimés, les plus lucides d'entre eux devenant leaders d'un jour peut-être, reprenant imageries et symboles afin d'émettre une note d'espoir qui ne devait rien au miracle mais tout à l'inlassable lutte quotidienne. Je cédai sans doute à un romantisme éculé, à une mythologie désuète, mais je fus ramené à moi-même un instant, au souvenir des heures fastueuses où j'appris au sein de mon éphémère famille mon b.a.ba de rebelle.

Certes le monde avait vieilli. La révolution était décrétée

caduque alors qu'elle ne cessait de prendre des formes dévoyées pour signifier qu'elle persistait à hanter le monde. Pour un lustre, un lustre seulement, elle semblait avoir déserté notre continent. Elle reviendrait. J'en eus la certitude.

2

Tomasini n'était pas un politique. Grand amateur des substances et du rock strident et grinçant à haut volume, il se dégingandait tel un pantin, mais en rythme. Il était aussi très banlieue, fréquentait les cités et montait peu à Paris. Il ramenait de ses randonnées des sortes de vibrations différentes, celles, implicites, d'une radicalité qui n'empruntait pas les formes classiques imputables à la phraséologie révolutionnaire. Il apparaissait que d'autres révoltés singuliers étaient en marche. C'est Tomasini qui présenta un nommé Mourad à Massenga, Mourad que je n'entrevis qu'une fois, de loin, sans en être aujourd'hui certain, à la Commune, et qui l'entretint de l'idée des casses révolutionnaires : piquer l'argent du profit et des riches pour le refiler aux pauvres, aux exploités et à ceux qui luttent pour leur émancipation. Massenga manquait-il d'action ? Je ne le pense pas

étant donné qu'il passait beaucoup de temps à l'Université où se mitonnaient les appels à la subversion et s'affrontaient l'ancien et le nouveau. Cela lui suffisait-il, à lui l'adepte de la propagande par le fait ? Peu disert comme à l'accoutumé, il confia néanmoins que l'affrontement violent avec la bourgeoisie s'imposerait tôt ou tard. Pourquoi ? Parce que la bourgeoisie se révélerait incapable de contenir le flux d'une civilisation autre que mille augures révélaient. Elle serait acculée à dévoiler sa nature véritable qui, on en avait maintes preuves, se montrait brutale voire exterminatrice envers toute opposition déterminée. Elle donnait des signes évidents de faiblesse, de son incapacité à comprendre l'évolution du monde réel et les aspirations générationnelles. La mise en avant de la répression à venir déjà à l'œuvre contre les plus opprimés allait dans le même sens. Des actions exemplaires s'imposaient qui, par leur symbolique, démasqueraient les mystifications du vieux monde.

Ce récital prouvait que Massenga baignait bien dans la dominante activiste la plus extrême d'alors reprenant une thématique que connaissait bien l'Agence et qui ne la troublait pas en tant que discours – on peut toujours vitupérer, manier l'incantation et cultiver l'ivresse rhétorique – mais par la possibilité de passages à l'acte induits par le verbe qui ne tarderaient pas à se manifester. La température grimpait chez les minoritaires qui se vivaient comme l'avant-garde pionnière de l'armée du peuple. Massenga semblait marcher dans la logomachie. Son calme, sa discrétion, n'avaient pas disparu. La douceur de son regard cédait

de plus en plus souvent à l'éclat de celui de l'exalté. Il rejoignait, tel un visionnaire, la grande lignée des insoumis, des retors, de ceux qu'ont dit non et refusent l'abdication. Nicolaë, également un convaincu, l'aiguillonnait d'ailleurs dans cette voie. Plaisirs et dépassement des tabous passaient apparemment au second plan. Ils s'éloignèrent de la Communauté.

La Häye-Pierrefeu à quatre vingt-dix bornes de Paris. Un de ces bleds de la France profonde si tant est qu'on l'ait parcourue. Trois mille habitants, en dehors d'une nationale, à quelques kilomètres. Il y a un centre-ville avec un rond-point et un monument aux morts, la mairie et les commerces principaux, deux cafés-bars qui font restaurant le midi, le « Rond-point » justement, et l'autre, « La Ruelle ». En face de ce dernier, le Crédit Populaire du Beauvaisis dont la modeste situation cache le fait qu'il reçoit une grande part des fonds des céréaliers et betteraviers de Picardie, de l'Aisne en particulier, et qu'il fait travailler l'argent ailleurs comme le font les plaques tournantes de la défiscalisation. Des grosses sommes en liquide y transitaient. Mourad, sans doute, avait eu le tuyau. On partit donc en repérage dans la 2 C.V. de Lomé. Ça sentait le Nord avec les bâtisses en briques rouges, la lumière grise.

Nous étions quatre à participer : Massenga, Nicolaë, Tomasini et moi par la volonté de Massenga. Quelle raison avais-je de me trouver dans cette histoire ? Par amusement, curiosité, ironie également, afin de voir, in vivo, des révolutionnaires opérer. Mesurais-je les risques ? L'époque était un peu folle et autorisait ce genre de flirt avec l'illicite. La mise à bas de l'ordre établi impliquait qu'on le transgressât.

De nous pointer à quatre ne serait pas sans attirer l'attention. Aussi nous séparâmes-nous avec chacun pour tâche d'explorer les environnements et de noter tout ce qui paraissait insolite. Encore que Mourad (ou l'indicateur) eût bien mâché le travail. Les horaires des transports de fonds étaient répertoriés. Massenga et moi qui n'avions pas trop mauvaise allure comparée à celle de Nicolaë et Tomasini, fument chargés, l'un après l'autre, d'inventorier le local en question. Ces années-là les banques ne disposaient pas de tous les dispositifs qui règlent dorénavant les entrées et les sorties. Il vous suffisait de franchir une porte coulissante et vous débarquiez à l'accueil.

Dans cette succursale du Crédit du Beauvaisis qui ne payait pas de mine, il y avait trois guichets et, derrière, visibles, trois portes closes. Pour les employés, l'accès aux guichets se faisait par une entrée latérale sous forme de porte vitrée incluse dans une cloison interrompue à mi-hauteur du plafond. A droite en entrant, de plain-pied avec la salle réservée aux clients, deux bureaux de direction. Il ne fallait pas être grand clerc pour conclure que

l'accessibilité à la partie stratégique se ferait par la porte du personnel.

Aux heures où nous oeuvrâmes, nous remarquâmes que l'endroit était pratiquement désert et qu'un seul guichet demeurait ouvert. Nous observâmes que le nombre d'employés, direction comprise qui occupait un logement de fonction au premier étage, ne dépassait pas cinq personnes. Les dépôts des céréaliers – nous en vîmes deux en tout – s'effectuaient dans les bureaux de la direction et non aux guichets. Selon les informations supposées de Mourad, les transports de fonds venaient le lundi et le vendredi entre 16 et 17 heures. Ceux du vendredi apportaient la collecte, ceux du lundi convoaient de la banque vers l'extérieur. Au retour Massenga suggéra que l'action aurait lieu, un vendredi, juste après le passage du transporteur. Ce qui coulait de source.

Quelques jours plus tard, Massenga me fit savoir que je ne serais pas de l'expédition, en me remerciant de les avoir accompagnés. On trouvera que ce commando était bien amateur et peu fiable en ayant embarqué dans l'affaire un témoin, en l'occurrence moi, laissé libre ensuite de disposer de ce qu'il avait vu. Exact, mais c'est ignorer ce qu'étaient à l'époque les « camarades ». Le spontanéisme révolutionnaire excluait que l'on fliquât à outrance. On n'aimait pas l'idée qu'il pût y avoir des indics dans les comités d'action. Être jeune et partager les folies du temps suffisaient à vous adjoindre. Je crois toutefois pour ce qui me

concerne que l'essentiel de ma relation avec Massenga était hors de ce prosaïsme. Massenga m'avait jugé autant que je le fis à son égard. Il savait que je donnerai jamais quiconque à un flic, viscéralement attaché que j'étais à ne pas m'impliquer dans ou exercer un pouvoir. Il n'est pas impossible non plus que Massenga ait été sensible à mon esthétique de l'Histoire, au sens tragique, si l'on veut, qui incluait la nécessité et l'inanité de l'action, et l'acceptation de cette dualité. Ne pas espérer jouir des fruits de ses actes. Telle est la loi. Il était clair que Massenga ne pouvait redouter aucune « trahison » venant de moi. Il était persuadé que je l'identifiais comme militant à part parce qu'il possédait la distance, qualité innée qui vous fait être là où vous n'êtes pas attendu, donc protégé de toute fusion avec l'événement. Et ce retrait vous dérobe, vous rend insaisissable. Massenga était de la même espèce que moi, celle des décalés de naissance

Ce ne sont peut-être là que vaines paroles. Massenga parlait de la révolution. Moi, pas. Massenga glorifiait des horizons, des lointains, je marinai dans un banal présent dont je m'accommodais. Que Massenga m'eût glissé que je n'appartiendrais pas au commando, cela ne signifiait pas qu'il en fût le chef. Je subodorais une éminence, un cerveau. Bertó ? Mourad ? On m'avait emmené à La Häye-Pierrefeu par légèreté ou diversion. A quel plan avais-je servi ? Le sérieux commençait après cette visite, compte tenu que le caractère sérieux de l'action devait composer avec le côté artisanal, folklorique, des commandos d'alors qui

découlait de la manière d'être du temps, l'impertinence et le jeu érigés en règles majeures. Rire de l'ordre existant, rire du ridicule de ses représentants, rire de soi, contribuaient à déboulonner convention et rigidité avant toute action.

Ce dont je jubilais, c'était que les pouvoirs lorsqu'on les dénude sont grotesques comme sont insensés devant le roi nu nos consentements à sa domination. Je n'insisterai pas, cette dialectique est vieille comme le monde. Quand au terme d'un travail critique implacable cesse la mystification et l'hypnose induites par le pouvoir, dès lors vous êtes tout-puissant en vous-même, libre comme vous ne l'avez jamais été, parce que vous avez cessé d'être dans la logique imposée. Vous n'obéissez plus aux maléfices et ensorcellements du pouvoir, vous avez quitté définitivement l'empire. C'est ce à quoi s'arrimaient, je crois, les meilleurs esprits de la génération et ce que j'avais retenu de Blake et des textes hallucinés de Grinbaum.

Certes, disais-je souvent à Massenga, décréter que le théâtre de l'Histoire est d'un intérêt contestable est une position éminemment subjective. Suffit-elle à nous rendre citadelle imprenable ? Le détachement est entreprise de longue haleine et n'est pas assimilable à l'indifférence. Il est accès à une sorte de lucidité suprême qui consiste à ne pas être concerné par les effets de scène et atteint par leur inévitable esbroufe. Le rideau se lève alors sur un plateau déserté où s'exhibe un spectacle irréel, inopérant, clos sur sa vanité. « Tu seras rattrapé au

tournant Sandeman » me prédisait Massenga.

Le casse eut lieu. Je le notai à la disparition *sine die* de Massenga, Nicolaë et Tomasini, avant même de l'apprendre par la radio. Lomé, hors du coup, le remarqua aussi « Où sont-ils tous ? Tu le sais toi ? » Je ne pouvais rien lui dire. Qu'importe puisque le casse fit son tintamarre étant le premier du genre et réussi sans bavures, signé d'une organisation encore inconnue : *le Proletariat libéré*. Je ne suis pas certain que Lomé n'établisse pas le lien avec nos compagnons de la Commune, mais, moi, je m'en réjouis. On parlait de la disparition d'au moins cinq cent mille francs de l'époque. De quoi venir au secours des nécessiteux, d'alimenter les grévistes et peut-être de s'offrir une fête révolutionnaire. Je supposais que le casse effectué, le commando prendrait les précautions d'usage, que personne ne céderait à l'euphorie et gâterait par l'impatience l'avenir comme en furent victimes les héros d'*Asphalt jungle*, de *l'Ultime*

razzia et du *Riffifi*.

Les jours passèrent, le ramdam dans les journaux cessa. Sûr que les flics étaient à l'œuvre. Cependant, je ne constatai rien qui me touchât ou touchât la Commune. Des « subversifs » dispersés dans de multiples chapelles défiaient la sagacité flicarde qui se perdait dans d'improbables généalogies et recoupements. L'agitation actuelle ne ressemblait pas à ce que concoctaient habituellement les communistes, les organisations de masse et les syndicats.

L'Agence, elle, ne m'oublia pas. Elle me brancha sur ce déjà fameux *Prolétariat libéré*. Qu'était ce machin ? A moi de foncer. Je comprenais que le casse avait eu les effets spectaculaires escomptés. Qu'il y fût question de fric soulevait d'emblée les inquiétudes. C'était décidément un gros pactole. D'autres casses n'allaient-ils donc pas suivre ? Et pour quelles causes ? On voyait se dessiner l'amalgame du crapuleux et du subversif, l'un évoqué pour discréditer l'autre.

De nouveau j'étais agent double, plus dans ma tête que dans la réalité. Je n'eus guère de mal à me débarrasser de mon inconfort mental. Je retrouvai ma duplicité – ma plasticité plutôt –, ma capacité à vivre sur plusieurs niveaux sans jamais déraiser. Je connaissais la vérité. Comment procéder afin, si je puis dire, de limiter la casse ?

A mon retour l'Agence m'envoya traîner mes guêtres à Vincennes, au Centre Universitaire Expérimental qu'avait voulu le ministre de l'éducation, six mois après les événements, un ministre suffisamment malin pour avoir compris que le mouvement charriait nombre de novations récupérables et qu'il serait bon de lui donner un espace d'expérimentation bien cloisonné, un isolat, en gage de libéralisme et d'éclectisme. Peut-être s'y fabriqueraient-il des formes nouvelles de pédagogie applicables ailleurs, ensuite, pour le bien de tous. Aussi, au lieu de faire plancher des commissions la plupart du temps stériles, on ferait gratter les gauchistes pour une élaboration ad hoc et à l'œil, car les profs et les étudiants gauchistes s'étaient précipités à Vincennes dès janvier 69. C'est pour ça que l'Agence m'avait délégué pour savoir ce qui s'y passait réellement.

On avait ouvert le Centre aux non-bacheliers et aménagé

les horaires afin de permettre aux cours de se tenir jusqu'à dix heures du soir pour les étudiants salariés. On accueillait aussi des chômeurs. S'y baladaient également beaucoup d'agitateurs culturels ou prétendus tels. Des bateleurs vantaient des disciplines marginales, les exclues de toujours de l'université. Le féminisme politique y avait tribune. L'expérience débuta par de l'animation permanente et finit par le souk. On y rencontrait qui voulait s'y montrer. J'y vis épisodiquement Massenga au gré de ses énigmatiques absences – j'y reviendrai -, Betel en compagnie d'un ouvrier en rupture de tout, Jubin, qui ne s'était inscrit nulle part mais suivait les cours de tous les départements selon son humeur.

Le cadre plutôt sinistre, le bâtiment de l'administration à l'entrée, un cube, six ou sept préfabriqués rectangulaires se succédaient en parallèle, évoquant l'habitat social, des pelouses lépreuses, quelques arbres faisaient de l'ombre. Et, autour, le bois. Un souffle toutefois transcendait le décor qui ressemblait de plus en plus à celui de la Sorbonne occupée, par l'affichage généralisé où toutes les chapelles politiques avaient leur propagande, par les assemblées improvisées et répétées in-situ, les tracts jonchant le sol sous plusieurs épaisseurs, et la parlote en continu. Les amphithéâtres rares, l'on préférait les petites salles conviviales, les cours magistraux étaient bannis remplacés par l'échange non hiérarchique. On se voulait interdisciplinaire, terre de diversité, « Université monde. »

Deux départements vibronnaient et enfiévrèrent, celui de philosophie et celui de psychanalyse qui se voulaient à l'avant-garde de tout, mais celui de linguistique et bientôt celui de chinois rivalisaient sérieusement avec eux. Le programme de philo axé sur le marxisme-léninisme était comparable à celui de l'Université Ouvrière des années trente où enseignèrent Georges Politzer et René Maublanc. Quant à la psychanalyse dont on rabâchait qu'elle ne s'enseignait pas mais se transmettait par l'indépassable expérience singulière, elle drainait plusieurs centaines d'étudiants et de curieux. En ce département, nombre d'apprentis analystes y répandaient la terreur interprétative alors que d'autres tout aussi prosélytes dénonçaient l'existence au sein des institutions analytiques d'une cléricature inféodée à l'ordre régnant. La psychanalyse était donc l'objet à la fois de fascination-attraction et de critiques acerbes. Un département de sexologie allait de son côté ouvrir qui défraierait la chronique au cours des années.

Je passais mon temps dans ces parages que l'on érigeait en hauts-lieux de la subversion bien que je sache le malaise étudiant ne fût-ce qu'en méditant sur deux phrases d'un tract que j'avais ramassé : « Nous crevons d'ennui. Nous avalons les bribes prémâchées d'un enseignement de veaux. Nous endossons la queue basse la corruption physique et mentale des gérants de l'université. » Il y avait aussi des slogans comme : « Profs bureaucrates flics : crevez salopes. » Un grand pont de la philo adulé n'avait-il pas déclaré : « Je ne peux vous appeler Camarades,

étant moi-même une crapule. Je dois dire que tous les professeurs sont des ordures. » C'est dire l'ambiance qui, somme toute, était ludique pourtant, avec la psychodrame en exergue.

La raison des apparitions de Massenga, c'était Muriel. Muriel avait fui sa famille qui vivait dans une ville de garnison de l'Est où son père était commandant ou colonel, je ne m'en souviens plus. Les études avaient été l'occasion de la fuite et de la discorde, puisqu'elle avait choisi d'étudier la philosophie et que c'était là, pour son père, casus-belli, voie sans issue, entreprise dangereuse pour l'équilibre des mœurs. Trop réfléchir, se payer de mots étaient vains, et de plus pour une femme. Muriel était brillante. Elle avait atteint le niveau de l'agrégation. Cependant, passant le concours, elle paniqua. Ne risquait-elle pas, en cas de réussite, d'être nommée dans un trou de province, et pour des années ? Aussi, bien qu'admissible, elle ne présenta pas à l'étape finale de la grande leçon qui aurait dû la confirmer dans l'admission définitive tant Muriel était à sa manière une artiste du verbe. Deleuze qu'elle fréquentait ne lui avait-il pas déconseillé de s'embarquer dans ce « machin » pour s'orienter vers la recherche ?

Dans la semaine qui précéda la fameuse grande leçon, au restaurant coté où elle assurait des extras au service de midi, elle avait rencontré Davout, avocat d'affaires en vue, et ç'avait été le coup de foudre réciproque bien que Davout, portant beau, eût trente-trois ans de plus qu'elle qui en avait vingt-trois. Face à

Davout qui partageait un déjeuner sérieux avec des collets montés, elle avait flambé, prise dans les filets d'une attirance innée dont on ne connaît jamais le pourquoi et le comment. Ce qui fait que lorsqu'elle présenta la note elle joignit une carte de la maison au verso de laquelle elle avait écrit : « Quand pourrais-je vous revoir, où puis-je vous joindre ? » Davout, dont elle avait remarqué les regards appuyés qui la suivaient dans ses allées et venues, déjà entré dans une connivence et qui flairait la bonne aubaine, lui fournit subtilement, en retour, ses coordonnées par le truchement de sa propre carte. Ainsi s'amorça l'histoire.

Le surlendemain Davout offrit à Muriel la classique semaine à Marrakech. Adieu la grande leçon ! Depuis Muriel vivait pratiquement à temps-plein dans le Saint-Mandé luxueux, chez Davout, tout en étant chargée de cours aux départements de philo et psychanalyse. Elle assurait là une sorte de fonction politique au sein de l'Université et s'en contentait, d'autant que l'opportunité lui était donnée de militer tous azimuts, car Muriel était partie prenante inconditionnelle des combats en cours. On la voyait partout, arpenter le campus, adepte du mégaphone, ralliant les indécis en vue d'assemblées générales, de manifs dans leur grande majorité interdites où on la disait très courageuse, de grèves des cours. Toujours vêtue d'amples robes noires, ses longs cheveux bruns débordant en chignon mal arrangé, elle était belle. (Peut-être me reprochera-t-on de n'évoquer que des femmes belles, mais il n'est pas de mon fait – chance ou hasard heureux – que la plupart des

femmes que j'ai croisées étaient belles et, pour quelques unes, superbes). Inévitablement Muriel était surnommée « Dolorès », par référence à Dolorès Ibarruri, la « Pasionaria . » Il est automatique que dès qu'une femme défend ardemment des positions, se pique au jeu et intervient sans cesse, qu'elle reçoive le qualificatif de « Pasionaria », encore qu'aujourd'hui on la désignerait comme ayatollah. Qu'importe, Muriel était une figure et Massenga s'était épris d'elle. Était-ce la véritable raison de ses incursions périodiques à Vincennes ?

Quelles furent leurs relations ? Je l'ignore. Ils s'affichaient peu, privilégiant des actions où Massenga se retrouvait auprès d'elle parmi d'autres. Betel qui rôdait également, je l'ai dit, rêvant d'un hypothétique département de musique, décrétait qu'elle devait être frigide et, qu'au lit, elle faisait sans doute la conversation. Sur quoi basait-il son diagnostic plutôt rude ? D'évidence sur l'absorption de l'énergie par le trop-plein du militantisme. Ce que contredisait la passion de Muriel pour Davout qui, bien entendu, ne paraissait jamais. Était-ce platonique avec lui ? Davout, deux fois marié, devenu célibataire avait des aventures selon le mode de sa classe, mondaines, raffinées qui, hormis des circonstances fâcheuses, n'outrepassaient pas les convenances. Grosse interrogation pour Massenga que ces rapports avec Davout et qui se trouvait au milieu d'eux, tout au moins le croyait-il. Il alla plusieurs fois à Saint-Mandé mais avec d'autres. Muriel aimait le forum, la compagnie. Quand il

était présent, Davout sympathisait avec le groupe, écoutait, probablement amusé, les discours, n'ayant d'yeux que pour elle, la révolutionnaire à son avis des impossibles révolutions. A travers elle il découvrait un univers folklorique qui se revendiquait jeunesse du monde qu'il bravait non sans humour et qu'il tolérait parce que par Muriel il connaissait une nouvelle fortune. Davout avait l'éducation grande-bourgeoise. Son cabinet, international, se tenait sur les Champs-Élysées. Il maniait des sommes rondelettes, pénétrait les secrets de la finance, tutoyait les invisibles seigneurs de l'économie, les maîtres occultes de la politique et, la vie, dans son infatigable imagination lui avait amené une femme d'une génération lointaine qui l'avait ravi, magiquement. En était-il tourneboulé ? Rien, apparemment, n'indiquait qu'il avait remisé sa panoplie d'éminent avocat d'affaires. Dans quelle mesure la folie amoureuse le taraudait-il ? Seule, Muriel savait.

D'évidence elle subjuguait Massenga tout à son héroïsme révolutionnaire, bien qu'il demeurât comme à l'accoutumée si peu loquace sur les femmes. Il lui accorda beaucoup, la préserva comme une icône et n'hésita pas à faire faux bond aux rendez-vous – Betel s'en plaignait – parce qu'il était auprès d'elle pour une urgente et capitale mobilisation. Muriel s'en prenait à tout et à tous propos. Elle enrobait son sectarisme, dont je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il était une forme de désespérance, du charme de ses extrapolations incantatoires. Le verbe prophétique et sombre, l'exaltation soudaine, l'audace, lui conféraient une légende

sur le campus. J'eus l'occasion de partager son intimité intellectuelle – quelle mine pour l'Agence ! – surtout lors des éclipses de Massenga, car elle avait repéré notre entente. Je la rencontrais au sortir de meetings agités, de réunions tendues, de ses cours où elle livrait sans conteste le nec-plus-ultra d'elle même et qui étaient la tribune où s'exprimait sa rêverie virginale sur la politique, de laquelle elle voulait instaurer la poétique. Quelquefois impassible parce qu'épuisée par ses diatribes passionnelles ou, au contraire, chaleureuse, venant vers moi comme pour se réfugier, exigeant dans l'heure ma disponibilité et mon attention exclusives. Alors, pour un temps, j'étais pour elle ce qu'attendaient de moi les femmes, un confident.

La pensée de Muriel nourrie de mille sources livresques, d'informations souvent partielles, piquées ça et là, d'interprétations codées, d'associations hardies, le tout lié par une logique implacable et univoque, laissait peu de place à la nuance, au doute et, oserai-je dire, à la possibilité de l'amour. Mais elle était ainsi, s'autoproclamait de l'avant-garde de l'avant-garde qui aspirait à se militariser. Elle contait des mésaventures – en partie imaginaires – survenues dans le bois d'alentour, de passages à tabac instigués par l'extrême droite sioniste à l'endroit de pro-palestiniens, d'agressions de militants gauchistes par les services d'ordre de la C.G.T., certains portant traces de brûlures à la cigarette ! Certains soirs, elle se sentait persécutée, me demandait de l'accompagner à

Saint-Mandé jusqu'à la porte de la villa de Davout que je ne franchissais pas, persuadée d'être l'objet d'une surveillance policière sans relâche, me désignant tel (ou telle) : « c'est un flic. » Il lui arrivait aussi de s'attendrir. Trop la concernait. Trop la réclamait. Y avait-il un espace en elle pour la simple vie ? Oui. En cours de route il était rituel que nous nous asseyions sur un banc. Elle n'avait pas d'heure. De la tombée de la nuit nous pouvions nous retrouver bien après minuit, silencieux alors, après qu'elle m'eut dit que j'étais son frère, et pouvait tout me confier. En fait, elle n'énonçait rien clairement, tout était allusions et métaphores dans l'hystérie raisonnable qui nous va si bien dans la fatigue de la nuit. Je comprenais néanmoins, qu'à sa manière, elle se défendait contre la fragilité, contre le temps, contre la mort, qu'elle n'avait aucune réponse aux grandes questions et seulement l'imagination pour remède.

Et puis l'Agence décida qu'elle en savait assez sur Vincennes, qu'il ne s'y tramait aucune subversion majeure. Ça restait pour elle une scène psychodramatique propre aux Français. Selon toute vraisemblance, en accord avec la stratégie du ministère de l'éducation, l'effervescence féconde tarie, la fin de l'expérience était programmée.

Des années après sans plus de contacts avec quiconque, j'étais ailleurs quand j'appris – j'ai oublié par qui et comment – que Muriel en revenant, une nuit pluvieuse de chez Lip où elle manifesta

son soutien actif à la prise en mains autogestionnaire de l'usine, avait été victime d'une embardée fatale et qu'elle n'était plus. Destin à sa hauteur dira-t-on. Une telle femme pouvait-elle vieillir ?

J'ai revu Massenga bien après Vincennes et les casses. Ce fut comme une apparition, avec une touche inattendue de millionnaire sud-américain. Je me souviens de lui dans un costume beige de fin tissu, fort élégant. Je le croisai devant le théâtre de l'Odéon. Il logeait m'apprit-il dans un hôtel, rue Saint-Sulpice, qui l'avait toujours attiré par le confort douillet que l'on devinait de la rue et dans lequel, quelques années plus tôt, avait été assassiné un responsable du F.L.N. algérien.

Pour en jeter, Massenga, il en jetait. Dans ce rôle inédit, il rayonnait, tout en beauté et chaleur. Il me propose de dîner au restaurant « La Méditerranée », face au théâtre. C'était la première fois que je mettais les pieds dans cet endroit. On eût dit que Massenga offrait table ouverte. Bien qu'il continuât à s'exprimer à voix douce, il fut prolixe. Je ne me trompais pas en évoquant son

allure Amérique du Sud car il comptait y partir sous peu et, pourquoi pas, s'y installer un temps. Il ne songeait ni au Brésil ni à l'Argentine qui sont presque des destinations obligées pour tout amateur de ces contrées. Non, il envisageait la Colombie, la Bolivie ou l'Equateur, peut-être les trois me confia-t-il, là où l'on sent le pouls véritable de l'Amérique latine, le nœud des contradictions et la force de la présence indienne opprimée.

S'il en restait au propos politique avec moi, il n'excluait pourtant pas de se livrer au commerce. Il avait découvert le fric m'avouait-il et que la possession de ce dernier était libérateur. Il s'appuyait sur une citation de Sartre que j'ignorais et qui, selon lui, allait dans son sens.

- Sartre pense que le fric n'a pas d'importance, mais que mieux vaut en avoir.
- Il écrit ça où ?
- C'est dans une interview. Je te la retrouverai.
- Et alors ?
- Faut pas épargner, mais claquer, retourner le fétichisme du capital en en désappropriant la bourgeoisie et la petite bourgeoisie... Tu fais de l'argent un instrument de jouissance du possible et de l'immédiat.
- C'est ce qu'ont toujours fait les riches.
- Ouais, mais eux, ils thésaurisent à mort. J'insiste, nous on claque tout. On fait table rase des économies, on balance, on a la fièvre.

Il paya en extrayant les billets d'une épaisse liasse. Le problème était : comment gagner du fric ? Les révolutionnaires devaient inventer des voies nouvelles en dépassant la plus-value de l'exploitation pour la spéculation pure. Combiner hasard et rationalité mathématique. Faire du fric avec du fric car, inexorablement, l'argent va à l'argent. C'est l'immuable et imparable magnétisme de la finance clama-t-il.

Amusé, j'écoutais Massenga. De ma vie je n'avais pas été trop porté vers la morale et les jugements. Pour moi qui étais médiocre en économie, le capital, par essence amoral, subissait la loi d'airain du profit qui assurait impérativement sa survie. Il n'y avait à espérer aucune échappatoire, s'offusquer ou jouer les effarouchés. Le capital était une sorte d'astre noir aux trajectoires imprévisibles qui supposaient une science encore bien balbutiante non pour les maîtriser mais pour en saisir les linéaments. Entrer dans ce monde ressemblait à l'entrée dans un casino géant aux milliers de machines à sous, aux jeux ésotériques se déroulant sur une infinité de tapis verts. Le moindre pékin qui s'aventurait se montrait fasciné par ce tourbillon hypnotique, entraîné dans la ronde de cette mécanique inconnue et impénétrable qui décidait des pertes et des gains. Chacun pris par l'hystérie vivait des moments uniques où le glaive du destin était tel la balance incertaine de la justice. A trop s'y engager on risquait gros, obligatoirement.

J'ai toujours aimé les flambeurs en quoi que ce fût, les baroudeurs, les insolents, les mauvais sujets inclus. Ma détestation, si tant est que j'en ai une, va aux bien-pensants de tous ordres, aux frileux, à ceux qui n'ont jamais divagué et eu des rêves insensés. Massenga avait ma sympathie. Il souhaitait ardemment sortir des vieilleries que colportait une révolution asservie. Il se référait cependant à Marx, – le jeune –, et trouvait cent fois juste la formule du communisme réalisé qui serait le temps de la liberté succédant à celui de la nécessité, et de à chacun selon ses besoins de chacun selon ses capacités. A chacun selon des besoins, lui convenait. Il m'en fit l'exégèse.

– C'est la véritable thèse de Marx. L'homme libéré est un homme qui jouit. L'ensemble des richesses accumulées est telle, dans la phase du communisme intégral, que tu y accèdes selon ce que te commande ton désir.

Pour l'heure il fallait embrasser le monde, s'y plonger. Il n'y avait que celui-ci comme il n'y avait qu'une vie. La folie n'était pas à invoquer, elle était là à nos portes et le capital était son média, sa manifestation la plus immédiate. Traitons le, traitons la. Folie et capital, reconnaissons leur puissance factice, profitons de leur incurie. Détournons en le sens. Soyons extravagants, luxuriants, gratuits. Assoifions le capital. Dépensons jusqu'au dernier sou. Et recommençons. Insufflons la vie dans les avenues sinistres de l'échange capitaliste.

Ces discours grisaient Massenga. Il était heureux. Émanait

de lui plus que la verve du converti à on ne sait quelle éthique novice. Il était dans l'attente fébrile du départ vers des terres méconnues, celles qui promettent les eldorados. Il appareillerait tel qu'en lui-même, du moins à ce que j'en percevais. Il demeurerait militant du paradoxe et de l'extrême pris dans la tourmente des illusions jouissives. Il demeurerait toutefois secret sur ses projets : il dévoilait seulement une partie de son jeu avec la vie.

Il s'enquit de moi. J'avais aussi mes mystères. Qui se serait imaginé que j'émargeais à l'Agence ? Je végétais dans le pauvreteux du renseignement sans avoir beaucoup à dire. On envisageait de m'envoyer à Bordeaux où, paraît-il, *Prolétariat libéré* était implanté. Massenga me proposa de partager sa liasse. J'acceptai. Lui lorgnait vers l'Amérique, moi vers l'Afrique.

Je me rendis donc à Bordeaux. Ma piste, parmi les agitations, se situait dans une librairie, *Passage de l'Ebre*, qui se trouvait Place du Parlement. Il paraissait que le défilé était incessant de tout ce qui se disait rebelle et contestataire. La librairie avait été fondée par un ancien de la guerre d'Espagne, natif des Asturies, figure locale de la Résistance, un réfugié : Oscar Vidal. Il y avait donc, au *Passage*, tout ce qu'on peut aimer. Les flics et la mairie appréciaient moins et faisaient des misères pour un rien. D'autant que d'autres, de la même inspiration que celle de Vidal mais plus culturelle, avaient élu à proximité un lieu d'expression libre, le *Carrefour Chirico*, nommé ainsi par Vicenti, un des animateurs grand adepte de la peinture métaphysique qui faisait fi des sympathies mussoliniennes de Chirico. L'endroit occupait des bâtiments moyenâgeux où se tenaient expos et concerts à foison.

Ce qui avait suscité, en retour, une armée de plaintes des commerçants, locataires et propriétaires d'alentour pour nuisances diverses. On devine quelles litanies, partout semblables. Bref, la zone très visitée était sous surveillance.

La librairie se présentait comme un long couloir avec au premier une salle comportant chaises, fauteuils et canapés usagés qui pouvait servir de salle de lecture et de réunion. En ce qui me concerne ici, le travail s'avéra facile. Il suffisait de laisser traîner les oreilles. Les étudiants et leurs leaders parlent toujours trop. Très vite, je sus tout et pas grand chose. *Le prolétariat libéré* n'apparaissait pas dans le florilège, sinon pour être commenté. Personne ne s'en réclamait. Cependant ses prouesses suscitaient l'admiration car récemment, tant à Dax qu'était pas si loin et Pessac qu'était tout près, deux agences du Dépôt Foncier d'Aquitaine avaient été dévalisées. On avançait pour les butins les chiffres, sans doute exagérés, de plusieurs millions. Le D.F.A. était connu pour ses transactions avec l'Espagne franquiste et l'Opus Dei. Le partage prolétaire continuait donc. Massenga était-il encore dans le coup ? Je ne saurais l'affirmer mais je le souhaitais à cause de ma connivence avec lui sur l'art de vivre scabreux.

Évidemment, vu mon âge et mon allure, je me liais avec nombre d'habitues. En brochant, je disposais d'assez de matériel (banal) pour étayer mes rapports à l'Agence, justifier mes subsides et la prolongation de mon séjour à Bordeaux. Nous étions au

printemps et Bordeaux est une belle ville. Je m'y plaisais. Je perchais au-dessus d'un restaurant, certes bruyant mais bien vivant, dans le quartier Saint-Michel qui est un quartier populaire. Mon plaisir consistait à y prendre un copieux petit-déjeuner à la terrasse qui débordait au milieu de la chaussée, puis à me balader dans les rues classées du coin jusqu'à la Faculté de médecine et de pharmacie où, par hasard, dès le début de mes pérégrinations, j'avais repéré une femme plus âgée que la moyenne des étudiants, qui avait disparu et que je m'étais promis de retrouver.

Une fougade que je qualifierais prétendument d'oniro-surréaliste, telle que j'en cultiverai au cours de ma vie. Ces histoires-là, je ne me les expliquais pas sinon par le recours à une attraction élective, instantanée et soudaine, qui dépasse, à mon sens, le cadre de la rationalité affective connue. Ainsi, je plongeais épisodiquement dans ce genre de roman qui en encombrerait plus d'un et qui est inhérent à mes pas avec le frisson d'un non-retour possible. Plus j'étais imaginaire, plus j'étincelais.

En fait mon prétexte pour errer dans la Faculté était double : retomber sur la fille, évidemment, et m'informer sur ce qui se mijotait de contre-révolutionnaire de ce côté-ci. Des médecins et des pharmaciens, à l'époque, il ne fallait rien attendre d'autre que du conservatisme dur, de l'archaïsme provincial précoce, de l'arrogance de notable. Le milieu ne m'intéressait guère mais j'y glanais comme à l'accoutumée quelque bribes. Je n'avais à faire ni à des gens du verbe, ni à de la grande stratégie. J'appris seulement

deux ou trois projets d'action concrète en direction du *Passage de l'Ebre* et du *Carrefour Chirico*, dont le but était de les vandaliser et les réduire au silence. Dans le milieu, on insultait la racaille coco et la vermine gauchiste. Je préviens Vidal et Vicenti.

C'est au *Carrefour* que j'assistai pour la première fois à un concert de free-jazz. En général, je n'étais pas trop musique, exceptée l'arabe. J'avais en tout et pour tout deux ou trois antennes dans ma tête qui tournaient et retournaient. Des ballades sentimentales qui avaient sans conteste, je l'accorde, relation avec le jazz. Elles commençaient toutes par Billie Holiday. Billie a suffi à mon bonheur.

Le free, c'était autre chose. On s'y voulait iconoclaste, très remonté contre la musique de bar, celle des blancs qui avaient au mieux édulcoré, et au pire castré, le jazz. On s'y mouvait dans l'énergie pure, le flux torrentiel, planant sur une rythmique déchaînée et asymétrique. On revendiquait le retour à l'Afrique, en exprimant la rage noire. On partait à la reconquête d'une pulsion et d'un art originaux. On était en campagne idéologique, émule du pouvoir noir, des panthères, saluant la beauté nègre.

Sauf qu'au *Chirico*, j'entendis un sextette de musiciens blancs, dirigé par un pianiste dont le nom a surnagé étrangement dans ma mémoire : Francois Tusques. Qu'importe ! Le groupe s'intitulait « Free-jazz » et il était, incontestablement, inscrit dans le nouvel idiome. Je ne me souviens, outre l'atmosphère, que d'un seul morceau : « Description automatique d'un paysage désolé ».

Pourquoi ? Peut-être l'évocation lunaire d'un espace nocturne et sans hommes, et plus sûrement l'occasion que j'y vis d'une belle méditation, par ailleurs dépouillée, sur la nature même de la musique, méditation fortement favorisée par l'attitude du public, en ce lieu très marqué, étonnamment attentif et participant, de par son silence complice, à l'événement. Je compris qu'évoluant hors de toute reconnaissance d'un quelconque marché de l'art, il y avait là une recherche authentique et pure d'une nature sonore encore peu exploitée, celle d'un jazz à venir.

Et c'est à la sortie que j'aperçus la femme de la Faculté.

Elle attendait assise sur une borne de pierre. Je l'abordai. Elle n'était pas farouche, c'est-à-dire qu'elle était polie et répondait à un sourire par un sourire. Elle portait une tenue peu conforme pour ce temps, un tailleur gris perle d'un très bon genre. Bien en chair, elle paraissait âgée de trente cinq ans, les cheveux couleur auburn dénoués, le teint mat, les yeux marrons presque noirs, un peu inquiets, le sourire timide qui deviendra charmeur.

La conversation se noua. Je lui demandai ce qu'elle avait pensé du concert. Elle répondit qu'elle n'y avait pas assisté, qu'elle avait un rendez-vous avec un ami qui, semble-t-il, était manqué. Elle voulut savoir à quoi ressemblait ce concert. Je tentai de le lui raconter. Le jazz ne représentait pour elle qu'une musique très lointaine. Je ne pérurai pas sur le free, lui rappelant uniquement le contexte de la révolte noire. Compte tenu de l'accent léger avec

lequel elle parlait le français d'une voix chaude et voilée, je l'interrogeai sur son origine. Elle me pria de la deviner. J'échouai lamentablement à la situer. Elle livra en fin d'énumération et devant ma perplexité qu'elle était Iranienne. Nous étions debout vis-à-vis et je m'approchai de plus en plus d'elle. Je me sentais collégien, emprunté. J'avais une furieuse envie de la toucher, de l'embrasser et m'entêtais, dans un pseudo-sérieux, à déblatérer sur Bordeaux et son histoire. Elle terminait sa médecine et n'était pas décidée à rentrer en Iran. Elle se montrait prudente à préciser son opinion sur le régime du Shah. Je comprenais à mi-mots.

J'estimai que le bidule avec elle se présentait bien et m'apprêtais à l'accélérer quand survint l'ami, très en retard. Elle me le présenta. Nous nous regardâmes sans aménité. J'étais importun et lui dérangeait mes plans. Plus âgé qu'elle, roux, le teint bistre, il m'apparut d'emblée ambigu. Il m'invita néanmoins à les accompagner sur les quais de la Garonne en évoquant la possibilité d'un dîner au restaurant. Nous marchâmes. Il s'éclipsait de temps à autre pour vérifier telle ou telle enseigne, ou pénétrait dans une cour ouverte sur la rue, s'éloignant de dix mètres pour nous laisser seuls, elle et moi. Et le manège dura. J'en profitai pour la frôler. Je la sentais troublée, décontenancée. Je songeai à Lomé, aux Lilas, et je m'éprouvais dans un tout autre temps. Seul ce désir qui me taraudait, et que je reconnaissais, me reliait à moi-même.

N'ayant pas de goût pour le vaudeville mais amusé, grivois sans doute, je réfléchissais à la manière d'évincer l'ami qui

s'adressait à elle avec distance et irritation, tout en feignant de s'intéresser à moi. J'envisageai de proposer à la femme – j'ai retrouvé son prénom : Assia – un rendez-vous tardif avant de prétexter une obligation afin de les quitter et de la retrouver, certain de sa connivence. Nous n'allâmes pas dîner. Elle ne cachait pas sa fébrilité sur le chemin du retour à la Place du Parlement et attendait que l'un des deux, de l'ami et de moi, choisît de demeurer avec elle.

Que l'ami eût une ambivalence sexuelle ne me gênait pas dans la mesure où il n'avait rien à espérer de moi, mais l'idée qu'il pût être flic me tenaillait. Le farfelu romantique, le lyrique bâtisseur de chimère amoureuse que j'étais à cet instant et qui n'avait qu'un souci bien modeste de ses responsabilités d'investigateur des subversions n'était-il pas embarqué dans un mélo arrangé qui dissimulait ses objectifs dont, en particulier, celui de me positionner et piéger ? J'en eus conscience tout en flairant que peut-être une piste imprévue se dessinait qui me permettrait d'entrer à mon tour dans la version policière. Peut-être aussi m'inventais-je une improbable fiction.

Aux environs de minuit quand nous nous séparâmes, l'ami fut très surpris, moitié vexé, que je ne me rende pas avec eux à l'appartement qu'elle habitait non loin de là. J'étais moi-même surpris par ce couple disparate, elle si radieuse, lui si terne. En admettant que j'abandonne l'hypothèse d'une mise en scène policière à mon endroit – oh !, l'importance que je me donnais ! – quelle prétention pouvais-je avoir à comprendre quoi que ce soit aux

amours eu égard à leur incongruité apparente ?

J'avais obtenu d'elle un rendez-vous pour le lendemain au même endroit, devant le *Chirico*. Elle ne vint pas. Je n'en fus guère étonné. J'étais déjà dégrisé. De ma seule péripétie féminine à Bordeaux je garde toutefois regret, celui d'un raté irrémédiable car je suppose que cette femme aurait été, même brève, l'une de ces folies ordinaires qui nourrissent la vie. Et c'est pour elle, pour qu'elle ne sombre pas totalement dans le nevermore que je l'ai relatée. Car, après tout, elle exista quelques heures comme une promesse où il y eut de l'infini. De plus, en ces occurrences, je ne crains pas l'emphase. Je sais. Je fus sans drame renvoyé à moi-même. Je batifolais dans les marges, récolteur du renseignement, j'avais vocation à l'occulte. A moi de m'y tenir. Pour le reste, le hasard était mon ami. Avec le salaire de l'Agence, j'avais pu subsister à Bordeaux sans entamer la moitié de la liasse que m'avait donnée Massenga. Je disposais d'un petit magot. Je ne crois pas que la courte et imprévue apparition de l'Iranienne dans ma vie y fut pour quelque chose, mais dans les jours qui suivirent je remplis au plus vite les formalités et partis pour l'Afrique.

Je quittai la France sans état d'âme. M'étais-je jamais senti Français ? J'ai toujours conçu la France comme une abstraction. Certes j'y étais né d'une de ces unions fortuites que l'on croit prédestinées et qui sont soumises à l'aléatoire des distributions de rôles et de destins sans que, à l'instar de tout un chacun, j'aie à en dire. Je me vivais plus volontiers à la rigueur, tel un Européen parce que j'éprouvais le poids diffus d'une histoire continentale. De la France, j'aimais certaines villes et, électivement, Paris, des sites qui ne doivent d'ailleurs qu'aux contingences géologiques, et surtout la langue, encore que je fusse familier de l'anglais. La langue et, autour d'elle, presque rien. La prétention française en tout m'ennuyait. Il y avait eu bien sûr quelques individus d'envergure dans le périmètre mais pas plus qu'autre part, et, parmi eux, nombre d'étrangers. A aucun je ne m'identifiais. J'étais apatride intérieur,

insensible à la gloire et au clinquant nationalistes. J'exécrais « La Marseillaise ». Cependant, tant qu'à vivre : pourquoi pas ici ? Je viens de le dire, à Paris, Bordeaux, Nantes et aussi Marseille ou Toulouse, je pouvais me fixer un temps. S'y rencontraient de la pierre historique, des arts de vivre et, dans les ports, des vestiges des grandes expéditions. Mais les espaces grandioses sont bien loin de nos frontières avec des noms qui font rêver : Valparaíso, San Francisco, Montevideo, Bahia-de-tous-les-saints. Demeure Paris et sa lumière, seule à se mesurer à tous ces panoramas.

Je n'avais ni terre natale ni mère patrie, il m'était facile de partir et sans date de retour. A ce stade, je ne raconterai pas mon Afrique. L'écrivain qui me suit à la trace l'a partiellement contée⁴. J'y suis allé beaucoup. J'ai l'expérience des arrière-cours du continent. Tout ce savoir, l'Agence me l'a conforté. D'Afrique, je revins souvent. Cette fois-là, j'y séjournai près d'un an, y fis mes armes et signai mes attachements. J'y dépensai la presque totalité du paquet que m'avait refilé Massenga, en m'offrant plaisirs et risques, en ayant trouvé mon repaire de pirates : Maderna.

A l'issue, je débarquai à Paris et m'installai Boulevard de Ménilmontant, puis entre Barbès et Stalingrad. J'avais oublié tout le monde et tout le monde m'avait oublié. Il faut si peu pour que les mémoires se brouillent. On court après ceux qui sont absents en regrettant d'être passé si près d'eux et de n'être pas demeuré, ne fût ce qu'un moment, afin de les connaître. Mais on n'échappe pas aux

⁴ Dans *Kapitza et Borggi* (Ed. Rivages/noir) (N.d.E.).

vieilles lois humaines qui régissent les disparitions, qui qu'on soit.

Je repris contact avec l'Agence. Je tombais bien, paraît-il. *Le Prolétariat libéré* continuait de faire des siennes et revendiquait des casses révolutionnaires de plus en plus fréquents. Avait-il suscité des vocations nombreuses ? S'étendait-il en réseau ? Fallait-il que je m'y replonge ? Je n'avais toutefois pas de cartouches. Tomasini, Nicolaë, Massenga s'étaient envolés. Persévéraient-ils d'ailleurs dans l'action ? Comment reprendre les contacts ?

Je retournai aux Lilas. La Commune avait cessé d'être. La remplaçaient, en occupant ses locaux, des militants de l'organisation *Alternative totale* qui travaillait à la fois à l'accueil des victimes de la psychiatrie et dans les innovations petite-enfance, éducation libre, etc... Bref, à priori pas ma tasse de thé ! Seul Larbi, le protégé de Lomé, l'artiste des espaces verts de La Courneuve, habitait là, épisodiquement, parmi les réfugiés de la psychiatrie. Je le croisai. Avec ses mots il me fit comprendre qu'il n'avait des nouvelles de personne mais qu'il était vraiment heureux de me revoir. Que je lui donne mon adresse, au cas où.

Le prétendu hasard m'a toujours guidé. Il ordonne ma vie. Je suis ses préceptes : quitter la berge, s'engager dans le sens du courant et à Dieu vat ! Ne pas forcer, renoncer à guider, trier seulement dans ce que charrie le fleuve où, inévitablement, un message vous concerne et vous attend. J'ignore comment, mais peut-être Larbi y fut-il impliqué, on déposa pour moi une enveloppe à l'hôtel, dont j'ai omis de préciser qu'il se nommait *L'Outremer* et qu'il a été depuis rasé. Le billet me fixait rendez-vous au « Canon des Gobelins. » Que je m'y rende et prenne une table et l'on m'approcherait avec pour mot de passe : « Bertó » – Tiens, encore dans la course, Bertó ! – avec l'imprudence d'utiliser son nom qui était connu comme le loup blanc par les R.G. Je fis comme on me le demandait. Le « Canon » ne m'était pas inconnu. Je l'avais fréquenté lors de mes universités. Il s'était embourgeoisé mais

abritait toujours une population intellectuelle. Par la littérature on savait que Paul Nizan avait été dans les années trente l'un de ses habitués. Ça n'était pas l'endroit le plus discret. Dès qu'il y a, où que ce soit, un rassemblement d'étudiants et de profs, on subodore qu'il y a complot dans l'air et la flicaille surveille.

Le lieu était approprié. J'avais à peine goûté à mon café qu'un jeune type prit place en face de moi. Il s'annonça « Bertó ». Le moins qu'on puisse dire était qu'il n'avait pas l'air d'un conspirateur avec sa dégaine d'étudiant original brillant qui étudie à l'Ecole Normale Supérieure et avec le cours de physique théorique qu'il déposa sur la table. Apparemment, il avait reçu leçon sur qui j'étais – mais, qui étais-je ? – et sur ce à quoi j'appartenais – l'illusoire filière Bertó ! – car il entra sans délai dans le vif du sujet. Voilà, je devais récupérer une mallette à la consigne de la Gare d'Austerlitz et la porter par le train de 16 heures 30 – il était 15 heures – à Montargis où je serais attendu à la gare. Je repartirais pour Paris par le train de 18 heures 30. Il me tendit le ticket d'aller-retour – pas la peine que je m'expose dans les queues aux guichets –, les clés et le numéro de la consigne. J'inaugurai ainsi une activité, le transport de valises, que j'aurai maintes fois l'occasion de pratiquer par la suite.

Je n'ai rien à décrire de Montargis puisque je ne vis que les quais 1 et 2 de la gare. J'arrivai sur le 2 où, de nouveau, après le « Bertó » d'un mec qui hésitait entre deux générations, je fus accompagné par lui jusqu'à un banc où se fit la remise selon un

échange ultra-classique avant qu'il disparaisse fissa dans l'escalier. Je gagnai ensuite la salle d'attente où je patientai près d'une demi-heure.

Je ne tardai pas à être recontacté. Ma deuxième livraison fut pour le quai de métro de la station Bel Air, direction Nation. J'avais rendez-vous pour la circonstance à « La Liberté », Boulevard Edgar Quinet, le mot de passe étant « Diégo ». Deux filles que je trouvais un peu chiffonnées, assuraient la liaison. Je constatai que la mallette était bien légère. Pour la troisième, cette fois, je devais me rendre rue de Chevreuse, en tout début d'après-midi, dans l'atelier d'un peintre avec pour mot de passe : « Gramsci ». Celui qui m'ouvrit la porte avait mon âge et un T-shirt maculé, témoin de la rude bataille qu'il menait avec une toile inachevée posée sur le chevalet. Le peintre fut lapidaire tout en me tendant une mallette et m'indiquant que ce jour-là j'allais à Rennes. Selon le même scénario, il me remit mon aller-retour. Je partis de la gare Montparnasse toute proche par le train de 15 heures 30 et rentrai par celui de 20 heures. La mallette me parut plus lourde que les précédentes. L'échange aurait lieu en gare de Rennes devant le kiosque, à journaux à l'intérieur près des guichets. J'y fus. Personne ne m'aborda. J'attendis en vain, lisant et relisant les manchettes des quotidiens et les couvertures des magazines. Je ne m'éternisai pas néanmoins et m'assis à côté de deux mémères qui se préparaient à prendre la correspondance pour Saint-Malo. Je disposai la mallette bien en évidence sans que quiconque se pointât. Je montai dans

l'express de 20 heures pour Paris ayant hérité d'une mallette problématique.

Le lendemain, je me présentai à l'atelier de la rue de Chevreuse. Un quinquagénaire me reçut. D'évidence, il était le propriétaire des lieux. A ce que je vis des toiles qu'il rangeait, il était adepte de l'art abstrait. Il m'observa comme un modèle possible qui deviendrait poussière multicolore, ineffable, sur la toile. Il ne se fendit pas trop pour la conversation. J'arrangeai au mieux mon récit. Il m'écouta et concéda qu'il lui arrivait de prêter son atelier ou d'en confier la garde à des élèves. Il ne m'en dit pas plus et ne m'aida d'aucune façon.

Je fis donc chou-blanc et restais en possession de la mallette. Je rentrai avec en concédant que j'avais été téméraire de la trimbaler ainsi et la planquai dans l'armoire avec mes propres effets. Je ne cherchai pas une cache compliquée. Quoi de plus naturel que quelques bagages pour un voyageur ? Pendant trois ou quatre jours, je guettai un signe. Rien ne vint. Je décidai après tout, n'étant l'obligé de quiconque, d'en vérifier le contenu. Je réussis à l'ouvrir. Elle était pleine de fric, de coupure de 100 francs. Je ne comptai pas et la refermai. Prendre des précautions minimales s'imposait. Que faire d'autre que de mettre le magot en sécurité ? Une consigne s'avérait le moyen le plus simple. J'optai pour celle de la gare de l'Est.

J'aimais bien mon quartier. Je n'en sortais guère, allant soit vers Stalingrad, soit poussant dans l'autre sens après Barbès, empruntant le Boulevard de Clichy que je poursuivais jusqu'à Pigalle. J'avais peu à fournir à l'Agence. J'étais de nouveau hors du temps, jouissant d'un présent tout à fait quelconque qui était consacré à ne rien faire d'autre que de se couler dans la vie, horaires libres, flâneries, terrasses des cafés pour rêvasser au soleil, stations prolongées dans les librairies, bars de nuit, sans femme à l'horizon avec le salut des putes qui commençaient à connaître le déambulateur que j'étais dans son art d'être en mineur. J'étais fluide, dans l'inutilité sociale.

Je songeais sérieusement à la mallette. J'écartais pour l'instant la possibilité d'utiliser le fric, sachant qu'ensuite je n'hésiterais pas. Je n'avais pas de dévotion particulière pour le

prolétariat et j'adhérais au propos que m'avait tenu Massenga. Je ne crois pas me tromper, dans la Torah – même elle venait à mon secours ! – il est dit que « le seul argent que tu possèdes, c'est celui que tu dépenses. » Je me donnai pour délai un mois avant de récupérer la mallette.

C'est qu'il m'avait fait réfléchir et lever mes derniers scrupules si jamais j'en avais eus, Massenga, avec son communisme libertaire et la libre disposition des biens collectifs ! Sans que je puisse prétendre être savant dans les idées, il n'ignorait pas qu'il prêchait un convaincu, car j'avais assez discoursu avec lui quant aux balivernes qui consistent à se raconter que l'on agit sur le monde tout en démontant le rêve militant de l'action. La plupart des militants sont des combattants de l'ombre qui n'exercent que quelques saisons. D'autres les remplacent et le renouvellement se fait. Persistent seuls, jusqu'au terme, les inconditionnels de la révolte, voire les rebelles-nés qui sont d'une essence spéciale, plus secrets, plus axés sur l'individu, et rares.

Les militants sont des prométhéens. Ils veulent voler la science aux dieux, c'est-à-dire le pouvoir aux possédants. Ils se lancent dans une tâche impossible mais nécessaire qui mérite l'estime. Dans quel état d'oppression serait la société s'ils n'existaient pas ? Ils substituent prendre à octroyer. Ils s'approprient, et profitent, en le répartissant, que de ce qu'ils conquièrent.

L'impossible pour eux est de se dépêtrer du pouvoir qui

dispose d'attributs maléfiques parce qu'il s'étaye sur une des dispositions les plus originelles de l'homme qui est l'obsession de la maîtrise du monde et des choses. Ça renvoie à loin, à l'invincibilité du cosmos, à l'impuissance humaine face à elle et au rapport de chacun avec l'altérité, l'autre étant le rival, toujours menaçant qu'il faut soumettre. De là, le pouvoir en tant qu'illusion de la domination ensorcelle et ligote.

Sauf exception, parmi ceux qui y ont goûté, aucun ne veut s'en départir. C'est la came absolue. Il y a trop à déguster, trop à jouir. Quelle que soit sa nature le pouvoir est corrupteur. A cause de lui la révolution dévore ses enfants comme on le rabâche, inéluctablement. Il n'y a aucun espoir de ce côté, rien que le son du tocsin.

L'impossible, cependant, c'est encore la volonté de défier, de dénoncer la résignation si commode, d'inspirer une résistance là où il n'y a que démission mortifère. Peut-être mes lectures tordues, celles des poètes-limites, m'avaient-elles influencé, mais j'étais persuadé que la volonté militante était liée à la volonté de l'esprit. Hormis le chaos de l'Histoire, lorsque les forces noires déferlent sur le monde et que le peu d'humanité est écrasée nous n'avons, dans les séquences torpides de l'affrontement social usuel, que le recours au défi militant conscient, pourtant, de son inanité.

De ma vie, je n'ai pas cessé de dialoguer en ce registre avec « les camarades », mes opposés congénitaux. Ça m'aidait à me situer, à justifier ma propre vanité, à garder un semblant de

pensée, à être le radical d'à côté, sans trop de foi et de loi, qu'avait, malgré lui, la cote auprès des marginaux de la révolution.

Ç'aurait pu durer ainsi mes errances entre Stalingrad et Pigalle, avec au bout la mallette et la promesse de me payer de bons moments, l'échéance que je m'étais fixée expirée. Le choix dans le répertoire des palaces d'Europe et des îles, était bien vaste, et j'avais juré de me les faire, un jour ou l'autre, avant de clamser. Comme Massenga, je souhaitais pénétrer les paradis du capitalisme pour me convaincre de leur vacuité sans dédaigner de les visiter. Le capitalisme est une pute de luxe qui sait tout faire et qu'il faut consommer au moins une fois. On ne pouvait pas me reprocher une quelconque duplicité. Qu'avais-je à revendiquer ? De n'être qu'un type échoué dans la vie, qui sait que tout lasse, passe, et casse, que l'occasion fait le larron et qui n'a à espérer que ce qu'il s'attribue sans pour autant faire de l'ombre à autrui. Enfin, j'étais là, ferme et bancal, me contentant du jour qui se levait et de la nuit qui s'annonçait, sans trop savoir pourquoi.

Ç'aurait donc pu durer ainsi dis-je, s'il n'y avait eu ces deux mecs qui m'abordèrent Boulevard d'Ornano alors que je me dirigeais vers Château-Rouge. Je m'étais préparé à cette éventualité. J'avais supposé devant les silences autour de moi qu'il y avait eu du démantèlement de réseau et que, probablement, j'aurais un de ces quatre affaire aux flics. Difficile, en ces temps, de

distinguer, quand on abordait, entre le militant et l'infiltré, tant les flics, au vu des événements, s'étaient rajeunis et avaient travaillé l'apparence.

Ils m'invitèrent à causer. Ce que nous fîmes en marchant vers l'ancien commissariat de la rue Myrha où j'eus l'honneur d'un bureau crasseux. En fait, les flics ne connaissaient pas grand-chose de mes actualités. Ils m'exhibèrent une vieille photo de Bertó et moi devant une brasserie au quartier latin, puis l'une de Nicolaë et une série de têtes inconnues. Je ne bronchai pas. Ils n'insistèrent pas. Ils m'avaient épinglé en douceur à cause de mes liens anciens avec Bertó. Je sortis libre en à peine une heure. De la routine, sans plus mais une routine codée de leur part qui signifiait à mon endroit : avertissement, méfiance.

C'est Massenga qui rompit la trêve avec un mot à l'hôtel. Par quel canal ? Dans le monde parallèle où je besognais rien ne m'étonnait sur ce chapitre. Il me fixait rendez-vous rue Saint-Thomas d'Aquin, à l'appartement de sa sœur – mariée à un antiquaire, je le découvris – où il était hébergé. Je ne vins pas avec la mallette – on comprendra que je ne tenais pas à l'exposer – mais je pris avec moi les clés de la consigne et étais prêt à les confier à Massenga. L'appart était immense et respirait le bon goût et la réussite accomplie. Massenga m'accueillit en jean, T-shirt et les pieds nus qu'il enfonçait avec délice dans d'épais tapis et moquettes.

C'était en fin de matinée, il prenait son petit-déjeuner. Il avait les yeux cernés des nuits passées à on ne sait quelles turbulences. Dans un des salons je vis des photos de famille, lui et

sa sœur, à ce que je supposais, plutôt très belle, une autre avec sa sœur et, d'évidence, au centre, sa mère bien belle aussi, Massenga alors ado vautre à ses pieds – eh oui ! –. Le père me parut absent mais j'en restai à ces deux photos. Ça devait avoir été un fameux couple, les parents, pour engendrer une telle progéniture capable de figurer dans les magazines de modes ! Il attaqua :

- Pour les mallettes, je ne suis pas dans le coup.
- T'es quand même au courant.
- J'avais pas voulu que tu te mouilles trop à La Haye Pierrefeu, mais je t'avais indiqué pour les transports après. Il nous fallait du monde.
- Tu sais, j'ai pas besoin d'être au courant de tout, sauf que j'ai le fric sur les bras.
- Justement, on va s'en occuper.

Et le voilà qui me propose de le partager, fifty-fifty. Je n'étais pas très surpris mais, néanmoins, comme il y allait ! Il ne se lança pas dans des explications embarrassées. A ce que je perçus, *Le Prolétariat libéré* travaillait en cellules éclatées. L'une d'elle s'était sans doute plantée à la suite d'un casse réussi et était tombée. La preuve ? J'avais le fric, tout au moins une partie de celui-ci. Personne selon lui ne viendrait désormais me le réclamer. Mais, lui, comment était-il au courant puisque les réseaux étaient à ce point étanches ? Pas tant que ça m'apprit-il, sentencieux, pour les coordonnateurs qui constituaient le bureau central d'action. Il jugea qu'il avait assez parlé. Je voulais savoir toutefois pourquoi je

recevais la moitié du magot. Pour services rendus ? Ça me paraissait démesuré. Et puis, c'était l'argent de la cause des pauvres et des comités de libération des opprimés. Nous avions déjà glosé sur la chose, je l'ai rappelé, il ne servait à rien de se torturer à cogiter. Certes ce fric ne nous appartenait pas mais, moi-même, je n'appartenais à rien. Je ne portais pas le badge de l'éthique révolutionnaire. Quels risques avais-je à accepter la proposition de Massenga puisqu'il semblait si déterminé ? Je lui fis part cependant de mon détour forcé chez les flics. Pas d'inquiétude, de la routine pour prévenir, il était d'accord.

Massenga se voulait conséquent. Il demeurait dans la révolution mais, ainsi qu'il me l'avait expliqué, il avait opéré le détournement subversif de l'utilisation de l'argent bourgeois. A New York me révéla-t-il, des activistes avaient symboliquement brûlé le billet vert en pleine séance de Wall Street. Brûler, craquer, flamber, étaient synonymes. Dépenser tous azimuts le pèze du capitalisme, tels des seigneurs, avait portée exemplaire, à l'image des actes anarchistes violents du début du siècle. Massenga m'assura, de nouveau, s'être converti à une sorte de non-violence révolutionnaire basée sur le ludisme démystificateur. Jouer la révolution revenait à la faire.

Ça n'expliquait pourtant pas tout sur le fait que Massenga et moi héritions chacun de quelques briques. Je repartis gare de l'Est et revint rue Saint-Thomas d'Aquin. « Prends un taco » m'avait

intimé Massenga en me payant le prix de la course. Quand je le retrouvai il était habillé en loubard, jean et blouson de cuir. Nous comptâmes les billets, un sacré paquet. Massenga était fébrile et je fus perplexe devant son inhabituelle nervosité doublée d'une espèce d'avidité. Entre-temps il avait pris la décision, invoquant des dettes importantes, de me donner que le tiers. Ce qui, compte tenu, de l'époque était assez rondelet. Estimant être royalement payé, et pour presque rien, je ne discutai pas. Il me donna un sac de voyage me conseillant d'y enfouir ma part. Il garda la mallette. Je le vis prendre une liasse et la mettre dans la poche intérieure de son blouson. Nous nous séparâmes. Massenga était manifestement pressé. Je descendis le premier. Par prudence, dorénavant, j'allais beaucoup utiliser les taxis. J'en hélai un au carrefour de la rue du Bac.

En un peu plus d'un an, tout juste, je fus à sec. Mais, dans l'intervalle, quelle plongée sous marine dans le lagon immaculé des palaces internationaux !

Je ne devais rien à personne. Je dirais, si je l'osais, que je vaquais dans la gratuité. Une bonne fée aux intentions d'abord révolutionnaires avait déposé dans ma boîte un chèque d'oncle d'Amérique, au moment où je m'y attendais le moins, avec l'obligation de le dilapider entièrement selon mes bons plaisirs.

Alors, je m'offris la lumière. Je vis l'Europe, la Méditerranée orientale. J'illuminai mes jubilations. Massenga m'avait dit viser les continents nouveaux, je parcourus les terres anciennes.

J'endossai le smoking, fréquentai les jeux. Je suivais, je gagnais, je perdais.

Je connus les femmes qui vivent de l'argent royal. Elles me

réjouirent de leur art.

J'étais le rêve réalisé du quidam dans la pâleur de sa vie.

J'approchai les implacables soleils, les portes du désert et les eaux miraculeuses.

Je donnai le change, me complus dans des rôles. J'y devins expert. Je fus dans les survivances fastueuses du vieux monde dont je traversai les coulisses réelles parmi les cupides véritables, les concupiscentes et leurs vanités, témoin de l'absolu pouvoir.

Je fus mon autre moi-même. J'abusai.

J'épuisai le temps, convaincu que le sablier coule plus vite encore que tous les instants d'extase.

Chaque jour je vécus mille ans paradisiaques, sachant que la fin serait toujours trop proche.

Et, je pourrais dire que je n'ai rien oublié.

Au terme, je rejoignis donc Paris avec de quoi vivoter un petit mois. Je logeai à l'hôtel Delambre sans doute mû par le fait qu'André Breton y habita en 1921 et par le désir de changer mes crèmeries. Je découvris Montparnasse, la rue Champlain où il y avait un cinéma, des bars et des putes, les rues Campagne-première, de Chevreuse, Notre-Dame-des-champs et de la Gaîté, de l'autre côté. Je sortais peu du coin. A tort peut-être car je tombai dans la semaine qui suivit mon retour sur l'intermédiaire qui m'avait reçu l'année passée dans l'atelier de la rue de Chevreuse. Nous nous dévisageâmes en nous croisant sans nous saluer. Le lendemain, on m'attendit à la porte de l'hôtel, deux types – ça marche toujours par deux comme chez les flics – sur le trottoir d'en face qui traversèrent vite fait et m'entourèrent. Nous atteignîmes le boulevard Edgar Quinet et ils me poussèrent dans une Aronde qui

démarra instantanément.

Je me retrouvai dans un scénario barbare en direction de Malakoff. J'allais apprendre que j'étais aux mains des Cellules armées révolutionnaires, les C.A.R. À partir de la porte de Vanves, ils me mirent un bandeau sur les yeux. On décrivit tours et méandres et j'aboutis dans la cave, me sembla-t-il, d'un pavillon, étant donné le son de la grille d'entrée, les marches de l'escalier vétuste que je dus descendre. Et l'interrogatoire commença aussitôt. Qu'avais-je fait de la mallette qui m'avait été confiée il y avait un peu plus d'un an ? J'inventai un bobard. A Rennes, comme prévu, je l'avais remise au kiosque à journaux de la gare. Et je tins mordicus à cette version sans jamais m'en départir.

Les membres des C.A.R. étaient des rudes. Ils me menacèrent même si, disaient-ils, les méthodes leur répugnaient, d'employer les techniques policières éprouvées. La révolution l'exigeait. Ils étaient partisans de la vieille lune qui affirme que la fin justifie les moyens. Ils alternaient les discours estampillés gardes rouges, les périodes des questions et les moments de solitude tout en me laissant sans boire ni manger. Je craignais leur impatience car ils me paraissaient bien amateurs. Je les sentais capables de débordements devant mon obstination, de me régler malencontreusement mon compte et de ne plus savoir comment se tirer d'affaire. Pour le reste, j'étais serein. Je repensais à mes frasques récentes. Je souriais à leur évocation. Si je devais en

terminer, le mieux était de finir avec d'agréables pensées.

Puis un nouveau vint me voir, le bandeau sur les yeux ne m'empêchait pas évidemment d'identifier mes interlocuteurs à leur voix. Ça faisait au bas mot près de vingt heures que j'étais là. D'entrée il me questionna sur Massenga. L'avais-je vu ? Avais-je été en contact avec lui pour la mallette ? Savais-je où il se trouvait ? Il était clair que je n'avais jamais donné quelqu'un et l'Agence n'avait pas recruté avec moi un délateur mais un emberlificoteur. Qu'il ne s' imagine donc pas que j'allais déblatérer sur Massenga. Je jouai à l'idiot. Qui était ce Massenga ? Le type s'énerva. Prétendais-je le berner ? Les Lilas, Tomasini, Nicolaë, Lomé, Larbi, tout le monde était au courant. Alors ? Pour ça oui je me souvenais, mais je ne fréquentais que Lomé. Massenga, finalement j'avais dû l'apercevoir, mais qu'en dire ? Un gars qui passait avec tant d'autres.

Dans la nuit, je suppose, après m'avoir laissé ronger mon frein, ils redébarquèrent, tous. Je connaissais par cœur *Le zéro et l'infini* de Kœstler et je décidai d'adopter une sorte de maïeutique spéciale, c'est-à-dire d'orienter les échanges sur les objectifs de la révolution et ce qu'ils imposaient. Les révolutionnaires, j'y insiste, aiment beaucoup discuter et s'empailler. Aux questions je répondis par des questions et revins sans cesse sur le pourquoi et le comment de l'action. Ils se prirent au jeu. Ils me détestaient probablement mais je les défiais sur leur propre terrain. Ça les excitait de moucher un petit-bourgeois, parasite à n'en pas douter, un pur produit conforme de la culture dominante et l'arbin des

officines du capital.

Non sans malice, je me l'accorde, je tins tête. Seul, l'un était futé, celui qui m'avait interrogé en dernier, en tête à tête. Les autres n'étaient que des perroquets, des vendeurs de slogans. Le futé ne me lâcha pas. Il prenait le risque de perdre la face devant les camarades, tandis que je résistais et tirais force de ce que je ne croyais en rien. Ma rhétorique était issue de la science des empires et des lectures que je fis de documents que je consultai à l'Agence.

Bref, même en position de sujétion, j'impressionnai les C.A.R. Je ne sais à quel moment pointa dans le cerveau du futé que je pouvais être sinon retourné du moins être utile. Utile à quoi ? Allez savoir. Les autres s'éclipsèrent, il demeura avec moi. Il m'annonça que les Volontaires de l'Armée secrète au service de la révolution, plus communément siglées V.A.S., qui comme les C.A.R. étaient apparues durant mon absence, faisaient un travail objectivement contre-révolutionnaire. Il serait bon de fouiller de l'intérieur afin, je jour venu, de les mettre dans l'incapacité de nuire. Il m'indiqua une adresse, dans le treizième, rue Dunois, le siège de la revue *La Tribune rouge*, vitrine et porte d'entrée des V.A.S. Mon job : renseigner les C.A.R. Il me fixerait des rendez-vous réguliers. Déjà double, je devins triple. Tout ça, c'était moi.

Ils me reconduisirent et me relâchèrent Place d'Italie.

J'avais peu repensé à Massenga pendant ma virée dans les palaces. Et voici qu'il revivait, apparemment dans le collimateur des C.A.R. De Massenga, je n'avais pas su grand-chose, mais, je le crois, deviné l'essentiel, sans posséder toutefois les mots pour inscrire dans ma perception de lui cet essentiel, sinon que nous étions là, l'un et l'autre, à parcourir notre bout de chemin obligé vers nulle part. Avait-il rejoint l'Amérique Latine ? Ferraillait-il sur les territoires du Sud où certains voyaient le nouvel horizon de la révolution mondiale ? La tentation était grande d'aller se mêler à l'Histoire en train de se faire, de participer à la subversion générale, non seulement de l'Occident décadent, mais du communisme dévoyé. Tel Bertó, Massenga avait le lyrisme pour ça, un lyrisme qui venait de loin, ne fût-ce que de Byron à Missolonghi. Personne n'aime la guerre, les guerres justes excitent cependant. De fait, je

concevais mal Massenga, ainsi qu'il m'était apparu la dernière fois, s'évanouir dans une jungle quelconque au sein des guérillas. Ne m'avait-il pas nettement affirmé qu'il poursuivait son détournement radical du capital ?

J'avais pratiqué de même dans ma randonnée palaces, sauf que je ne mettais en avant aucune théorie. Je dépensais sans souci de la perte. J'étais jouisseur et flambeur d'occasion. Je n'étais occupé que de l'instant. Massenga, à ce que j'en avais compris, se projetait ailleurs, en permanence animé par son désir de révolution devenu le désir tout court, qui signifiait la vie, une vie envahissante, répandue en deltas, éclatant les digues et n'ayant de sens qu'en elle-même. D'être vivant et de l'exalter suffisait à défier l'ordre établi. Cette vie révélée, en chacun de nous, était invincible comme l'amour, s'il existait. Cette vie, en roustant l'argent à la manière d'un révolutionnaire, Massenga prétendait la mener à son paroxysme dans le monde fétiche de l'objet et de la marchandise. Avait-il persisté dans cette voie ?

Ça n'était le langage ni des C.A.R., ni des V.A.S. Outre un pactole disparu qui leur aurait été bien utile, l'attitude de Massenga, s'il la connaissait, ne pouvait que leur paraître définitivement suspecte et Massenga, un escroc manifeste, une espèce de Stavisky d'ultra-gauche, inqualifiable. De mon côté, j'allais me dissoudre dans la nature sans tarder et pas perdre mon temps à La

Tribune rouge à écouter des jérémiades. Je n'avais aucune curiosité pour elles et ceux qui les proféraient.

C'est pour brouiller les pistes que je quittai la rue Delambre. Je me souvins du parcours en banlieue de Jean Genet et des hôtels miteux qu'il élisait pour vivre sa vie comme il l'entendait et fuir la mondanité littéraire. Je pris mes cliques et mes claques qui se résumaient à presque rien et débarquai au Blanc-Mesnil, dans le 93, là où il y avait peu de chances que les vagues de la révolution aient déferlé, en un lieu que les intellectuels dédaignaient. L'Hôtel *Omnia* dans l'ex-rue Camélinat – un communard tout de même ! – était mon nouveau siège social. On y payait deux sous la chambre à l'instar des repas pris dans les restaurants du quartier arabe, à proximité duquel j'habitais. Vu la modicité des prix, avec quelques acrobaties, je pouvais tenir.

Je sortis peu, ne faisant qu'un voyage par semaine à Paris, à l'Agence, qui m'avait octroyé un petit matériel sophistiqué afin que je puisse lire et transcrire les bandes magnétiques disponibles à propos de l'affaire Ayler qui venait d'éclater. Albert Ayler, musicien⁵ de jazz noir, venait de mourir mystérieusement. Était-il lié au Black Power ? Avait-on provoqué sa disparition brutale ? Certes, l'importance d'Ayler était minuscule mais les bandes visaient toute la communauté des musiciens afro-américains qui vivaient en Europe et qui, dans leur majorité, s'adonnaient au free-jazz.

Confiné volontairement dans ma chambre, me consacrant

⁵ Episode relaté dans : *Les treize morts d'Albert-Ayler*. Série Noire. Gallimard. 1996. (N.d.E)

au décryptage des bandes, je n'entretenais que des relations limitées avec l'extérieur. Je n'étais visible que pour les repas, surtout le soir, où je m'attardais peut-être un peu trop dans les cafés arabes. Je me pensais anonyme, presque exilé. Pendant plusieurs semaines je ne vis rien venir.

Quand on se cache on devrait s'exposer nulle part, y compris dans les endroits que l'on estime les plus désertés. Mais, j'avais le goût des cafés arabes et j'y restais bien après le dîner les jours où il y avait de la musique, celle-là que je préfère de tous les folklores ex-coloniaux parce qu'elle est mélodée, répétition, arrachement. Un soir on m'aborda. Etait-ce parce que je figurais comme un des rares autochtones dans cet îlot d'immigrés. Un gars dégingandé s'avança, le sourire avenant contrastant avec un regard vif et perçant, pas plus Maghreb que moi.

Nous échangeâmes quelques avis sur la musique. Avec moi qui causais peu, il ne fallait pas s'attendre à de longs commentaires. Toutefois l'introduction suffit et le type enchaîna :

- Je me suis appelé Mourad.
- ...

- Tu ne peux pas ne pas te souvenir. Tomasini, le casse de la Haye-Pierrefeu. On m'avait parlé de toi.

- Tu t'es appelé Mourad. Je t'ai déjà vu ?
- Moi je t'ai vu.
- Alors ?
- Ben, c'est loin. J'ai décroché.
- Décroché ?
- Ouais, j'anime une communauté libre éducative à Aulnay.

Il se lança dans l'historique de sa reconversion. Les casses s'ils présentaient des risques avaient pour règle de demeurer ludiques et respecter leur finalité : la distribution des richesses du possédant au spolié. Il y en eut qui voulurent aller trop loin qui introduisirent des sans scrupules qui prélevèrent un gros morceau des sommes pour les refiler soi-disant à des organisations bidons et gardèrent le fric pour eux, tandis que les flics rôdaient un peu trop près. Donc, le jeu qu'avait été jouissif n'en valait plus la chandelle. Mourad avait, de là, préféré rallier ses valeurs et ses buts : changer les rapports humains et travailler sur le long terme. La révolution adviendrait par l'éducation nouvelle.

Comme il n'évoquait rien qui pût me gêner, entre autres la mallette, je me hasardai à quelques questions. Qu'était devenu son groupe, ce *Prolétariat libéré* dont la presse avait parlé ? Il précisa qu'il n'y avait jamais eu de coordination nationale mais des réseaux

informels, autonomes, composés de militants qui se retrouvaient sur le principe et l'idée et agissaient selon les conditions locales. Son groupe à lui s'était évanoui dans la nature. Il revoyait de temps en temps Tomasini qui travaillait comme homme à tout faire sur les plateaux de télé. Nicolaë s'était trouvé une chouette fille, avait quitté son député pour partir avec elle vivre à la montagne. Quant à Massenga : mystère. Certains affirmaient l'avoir croisé à Caracas, Bogota. Mais quid de Cuba.

Je n'osais pas m'aventurer sur le nombre de casses auxquels Massenga et lui avaient participé. Il ne m'aurait probablement pas répondu. Comme il ne faisait aucune allusion à la mirifique mallette, j'en conclus qu'il n'avait pas dû être de ce coup-là. Il s'informa sur ce que je devenais en ajoutant que je lui avais pas semblé avoir la fibre militante. Je lui servis mon bobard universitaire habituel, une thèse sur Blake, qu'il ignorait, et m'instituai répétiteur d'anglais pour les mômes des VIIème et XVIème. Je convins que ce n'était pas le Pérou, mais, bon, que j'arrivais à me débrouiller. Ça parut lui convenir. Je lui épargnai mon épisode « otage-victime » d'un enlèvement supposé à Malakoff. Je l'interrogeai néanmoins sur les C.A.R. et les V.A.S. « Rien de sérieux dans l'action » répondit-il, à ce qu'il savait, sauf que grenouillaient parmi eux des fanatiques, des retardés, des imprévisibles. A fuir, tel était son avis.

L'important, poursuivit-il, était de rester en disponibilité, de ne pas souscrire aux idéaux du Système que les non-violents qui

produisaient de l'alternatif pourraient de l'intérieur. Et puis, le Mouvement pouvait repartir à tout moment. La crise de civilisation était telle que le Système n'avait aucune chance de la résoudre.

Avant, j'avais imaginé Mourad comme un chef, presque un militant d'acier. Hormis son regard tranchant, j'avais devant moi un type plutôt rigolard et débonnaire, qu'était à l'aise dans sa vie, qu'avait rien d'un violent et qui tenait coûte que coûte à ne pas être récupéré par qui que ce soit. Ça me plaisait assez, mais pourquoi ce pseudo : Mourad ? Ah ! c'était une longue histoire liée à un copain de lycée qui s'appelait comme ça et qu'avait fait le grand saut, via la Fédération de France du F.L.N., qu'avait voulu être un des acteurs clandestin de la lutte et qui était tombé à 18 ans. Je comprenais, la mémoire honore toujours.

Le café ferma. Il était bien une heure. On se salua, on se recroiserait sûrement. J'avais toutefois le soupçon et me demandai si cette rencontre avec Mourad était à ce point fortuite.

Y eut-il relation de cause à effet à la suite de ma rencontre avec Mourad ? Toujours est-il que quelques jours plus tard je reçus un message de Massenga. Il était désormais à Bourges, dans le Cher. « Viens me voir dès que tu peux » insista-t-il. J'avais bouclé mon investigation des bandes magnétiques concernant Ayler dont je n'avais pas tiré bezef, aussi me trouvais-je libre pour me rendre à Bourges. A ce moment nous étions encore loin des festivités du printemps qui feraient connaître la ville plus tard. Nous n'étions alors que dans le vestige historique : la cathédrale, le Palais Jacques-Cœur et tout le tintoin. On passait par Bourges sur la route des vacances. Qui aurait eu envie d'y rester ? Massenga.

Il m'accueillit à la gare un peu en dehors de la ville au volant d'une Austin Cooper de couleur rouge. Il m'apprit qu'il était devenu le manager d'un groupe de blues et de rock local dont le

chanteur et leader se nommait Bob Freeman – dans le civil, ce devait être un Pierre Dupont insignifiant – et qui tournait dans le département, de Vierzon à la Motte-Beuvron, mais poussait aussi jusqu'à Orléans, Moulins, Châteauroux, Nevers. Dans le milieu rock où il avait investi, Massenga m'informa qu'il avait dorénavant pour nom : Ben Morgan. Il me parut bien volubile et excité durant le court trajet qui séparait la gare de *l'Hôtel de Paris*, rue Moyenne, où il me déposa en me révélant la raison de son appel que j'eus du mal à ne pas considérer fictive, tous frais payés à sa charge, ma mission : travailler l'anglais de Bob Freeman, l'aider à placer sa voix. Il y avait me dit-il de grands projets dans l'air, tout était à ce jour anglo-saxon avec l'espoir de ce côté-là.

L'Hôtel de Paris était une construction moderne de quatre étages située à la moitié de la rue principale aux chambres courantes relativement confortables où l'on se sentait irrésistiblement voyageur-représentant-placier. Le rez-de-chaussée était occupé par un restaurant où il était recommandé de prendre le petit déjeuner. A la caisse, le fils de la maison ne décarrait pas, étrange personnage à la tête rentré dans les épaules et qui ne souriait jamais. En encaissant, il scrutait la rue dans une imperceptible absence. La mère s'affairait aux cuisines. Le père, tout rubicond, ancien militaire, les cheveux taillés en brosse, pérorait au comptoir. C'allait être mon lieu pour une durée supposée indéterminée.

Le groupe de Bob Freeman avait pour base la *Blues Tavern*, un club – enfin une scène, une piste de danse vaste, quelques tables et un long bar qui courait sur l'un des côtés – installé dans un ancien bâtiment qui avait appartenu à l'armée car Bourges était à la fois ville de garnison et centre connu de l'industrie de l'armement. Bob guitariste et chanteur, entouré d'un autre guitariste, d'un pianiste et organiste, d'un bassiste et d'un batteur, invitait souvent un saxo à se joindre à eux. Bob se voulait blues pur et accessoirement rock, mais il mixait les deux genres afin de plaire au public. Le groupe se produisait les vendredis soir, samedis et dimanches en matinée et soirée. Dans le désert culturel français et malgré la Maison de la Culture inaugurée par Malraux lui même, il apparaissait comme un véritable animateur et attirait une audience non négligeable. On pouvait même affirmer que Bob était la vedette incontestable de son microcosme.

Massenga s'était loué une ferme bien trop grande pour lui hors de la ville. En fait, il y avait aménagé une grande pièce à l'ameublement dépouillé pourvue d'une installation stéréo dernier modèle, une chambre, une cuisine. Manager ? Il disait avoir des parts dans la *Blues Tavern* et avoir créé une agence qui organisait tournées et concerts. Pour l'heure, il ne s'occupait que du *Bob Freeman Blues rock Cie*. Tout en ayant des ambitions qu'il m'exposa : mettre sur pied un festival et promouvoir Bob au-delà des frontières du Berry. Ben Morgan était également à sa manière un seigneur du crû. Il en imposait avec son Austin décapotable, ses

lunettes noires, ses tenues élégantes – son côté sud-américain.

Le travail sur des chansons avec Bob avait lieu chez Massenga. Je n'étais absolument pas un professionnel. J'aidais Bob à bien placer les mots avec leur accent et leur intonation. Je lui expliquais – il bredouillait un anglais rudimentaire – le sens des paroles et des histoires litaniques qu'elles racontaient. Les séances se tenaient en général l'après-midi avec force consommation de joints de la part de Bob et Massenga. Bob fumait tout le temps.

A trente ans bien sonnés, Bob était à sa façon un ancien de la route. Grand, lourd, bedonnant, ex-ouvrier des chantiers navals de Saint-Nazaire, il migra à Bourges pour suivre une nommée Italia, femme de gendarme, la « plus chaude souris » qu'il eût jamais connue et qui l'avait rendu marteau. Sur la route, il avait poussé jusqu'en Belgique, Hollande, le Maroc, prévu une virée en Afghanistan mais s'était arrêté en Turquie. Il avait débuté la guitare à l'école de Georges Brassens jusqu'au jour, à Paris, où il assista à une soirée de l'éphémère « Blues Festival » à la Mutualité et comprit que c'était de ce côté-là de la musique qu'il devait aller. Car le blues comme toutes les musiques populaires est simple et universel. Il faut tout bonnement avoir l'esprit bien tourné pour le saisir. Et quand on l'a, tout vient. Il s'était accroché à la maîtrise des accords de base, travaillé dur pour y accrocher sa voix d'autant que son Italia l'avait quitté et que, sans le blues, il n'avait plus d'autre perspective que l'usine d'armement. Ses comparses dont ma mémoire a égaré

les noms à part Marco, le pianiste, lui ressemblaient. Tous des autodidactes que la folie rock avait embrasés, le blues emportés, et que Bob pêcha à droite et à gauche, leurs gammes à peine terminées, pour former ce dont chacun rêvait, un groupe, si possible mythique.

Le groupe avait l'amateurisme élaboré et, dans ses répétitions des figures obligées et des clichés du genre, il était carré, ne se risquait pas à l'aventure. Il assurait, plaisait et faisait danser tout le monde. Si Bob espérait un jour monter sur la scène d'une Juke-joint en Louisiane ou au Mississippi, il n'était pas trop pressé car la *Blues'Tavern* s'y apparentait. André, l'associé de Massenga, un ex des Beaux-Arts, s'occupait de la restauration rustique. C'était un spécialiste du cassoulet, son plat unique. L'on pouvait manger soit au bar où j'étais le plus souvent assis, soit aux tables. Les soirs de grande affluence le club accueillait plus de trois cents personnes, des jeunes bien sûr, en très grande majorité et, régulièrement, plus de cent-cinquante. Tout ce monde se trémoussait, gesticulait, buvait de préférence de la bière et les odeurs exotiques se mélangeaient à celles de la bière et du cassoulet. La *Blues Tavern* était le lieu élu de

tous ceux qui, dans la ville et les environs, traînaient une existence hors normes.

Bref, l'endroit vivait et, de ce fait, attirait l'attention non seulement de quelques encanaillés enrobés ou plus ou moins en marge, de quêteurs du sexe, noctambules d'occasion, mais aussi de la police et de la gendarmerie. Les contrôles impronnptus à l'entrée et à la sortie étaient fréquents, les intrusions rares cependant. On avait suscité des plaintes du voisinage quant au bruit, on mettait en doute la conformité de la sécurité de l'endroit régulièrement menacé d'inspection et, à la clé, de fermeture.

Quand nous écoutions Bob Freeman, nous étions à nos corps défendant – mais qui voulait se défendre de quoi ? – plongé dans le rythme impeccable du blues. Le blues est attracteur dans sa définition même qui est d'être envoûtant et perpétuel. Bob s'acquittait au mieux de sa tâche. D'évidence, il ne prétendait à rien. Il se savait second couteau. Son seul plaisir était de mettre ses pas dans ceux des grands et de les reproduire. Il trouvait là sa joie dont son visage témoignait qu'elle était immense. Malgré lui et à cause de sa fidélité aux standards dans un travail qui paraissait bien modeste, il transmettait l'esprit du blues et donnait envie à qui le souhaitait d'en savoir plus. Dans le même temps par son volet rock and roll, en cette ville somme toute fermée, il éveillait à ce que le monde anglo-saxon émettait alors de messages qui étaient, pour ceux de là-bas auxquels sans toujours le reconnaître nous

ressemblions, des messages de libération d'où jamais le corps n'était absent.

Aussi à Bourges, la *Blues Tarvern*, malfamée, tenait le rôle de lieu initiatique. Les bien-pensants de tous bords le qualifiait d'ancre de perdition alors, qu'à sa façon, s'y faisait entendre la vibration de la dissidence en Occident.

Ben Morgan (Massenga) passait chaque soir. Loup blanc, jouant le détaché, il était très entouré. Tous les apprentis rockers le quémendaient, les admiratrices se faufilaient, les chanteuses en herbe le sollicitaient. Il avait une table ronde réservée au bout du bar. Je l'y voyais attablé quelquefois avec des personnages qui n'avaient pas l'air spécialement férus de blues. Massenga me livra peu sur ses tribulations et sur ce qui l'avait mené à Bourges. Il lâcha du : « J'ai été par ci, par là. » En recoupant, je compris qu'il était allé au Vénézuéla, en Colombie, en Bolivie, qu'il s'était payé de la jungle tels un vieux baroudeur sans que ses objectifs fussent clairs. Il ne prétendit pas s'être mêlé directement aux luttes paysannes bien décimées par ailleurs. Il avait semble-t-il tenté le négoce des denrées précieuses que l'on trouve dans ces contrées et découvert que sa tentative y était superflue et non sans danger. Avait-il trop

insisté et perdu des plumes ? Après tout, le principal était qu'il avait réussi à revenir et devenir manager d'un groupe de blues-rock, prélude à de plus vastes ambitions. Il ne renonçait pourtant pas à la continuité de ses engagements envers le travail culturel à la base et il avait sa théorie sociale en justification. Pour lui, le corps, à part la référence au corps de labeur de l'exploité, était le grand absent de la révolution. On l'augurait, sa réhabilitation passait par l'érotisme. Qu'enfin, le corps de plaisir soit célébré. Et Massenga d'égréner les thèses freudo-marxistes que d'autres, sur les terres du rock californien, reprenaient sous le sigle du « corps d'amour », tandis que la musique de Bob Freeman, tournait alentour et habillait toutes ces tirades abstraites à propos de la réalité sensuelle. C'est Massenga qui me cita la pensée de Nietzsche sur l'inutilité d'une vie qui ne connaîtrait ni la danse ni la musique.

Massenga ferrailait dans le vide face à moi. Une partie des doctrinaires continuait obstinément à dédaigner non seulement la dialectique du corps mais ce que revendiquait une génération portée par des rythmes dérivés de l'immémorial africain et curieux du chant du monde. D'autres aussi versés en théorie avaient conscience de la charge subversive par rapport à l'ordre établi de ce que véhiculait le mode de vie rock. Massenga était de ceux là à qui j'expliquai que, pour sa part, la bande de la rue Gît-lecoeur s'était identifiée, elle, au jazz.

Pour Massenga, sous les traits de Ben Morgan, la chose était entendue. Il reprenait la formule d'un Américain, John Sinclair :

une nouvelle armée était en marche, celle des guitares, qui par la musique et le genre de vie qu'elle impliquait – la civilisation rock – allait définitivement bousculer le misérable conformisme. Là était l'avenir. Irrémédiablement. Sans oublier Grinbaum et « la bande » qui bombardaient de mantras sacrés la Maison Blanche et la police de Chicago.

Si Massenga quasi irrésistible attirait les femmes, on le voyait – et cela de tous temps – peu en leur compagnie. S'il avait des amours, il les vivait comme un clandestin, jaloux de ses intimités. Il n'avait pas propension à l'affichage libertin. Un soir, toutefois, il me dit, sibyllin : « Le cirque avec les femmes, c'est fini. Maintenant, je suis fonctionnel. »

Parmi les mystérieux qui s'attardaient à la table de Ben Morgan, l'un me retint. Il tranchait sur les habitués. Il soignait sa tenue austère et sa distance. Pâle, hiératique, il apparaissait. Il me dévisagea à plusieurs reprises brièvement. C'est donc sans surprise que je le trouvai sur mon chemin, une nuit, à la sortie de la *Blues Tavern*. Sa voix métallique m'énonça une forte de funeste sentence : « Dis à Massenga – il connaissait donc son nom – de ne pas trop déconner ». Je faillis lui répondre qu'il pouvait très bien le lui formuler directement mais je réalisai qu'il l'avait sans doute déjà fait. De quelle connivence avait-il notion pour s'adresser ainsi à moi ? Qu'attendait-il de cette mise en demeure presque solennelle qui sonnait tel un avertissement codé ? Et il s'éloigna. De nouveau

j'éprouvai que tout un pan de la vie de Massenga m'échappait et ses maigres confidences ne comblaient pas ma méconnaissance. Mais, quand l'autre cesse-t-il d'être un mystère ?

Je ne pouvais dissimuler cette entrevue forcée à Massenga. Il s'assombrit à l'évocation du personnage, dont il me livra le nom : Moreno, puis il se reprit : « T'inquiète, c'est un fêlé. » Il m'intima d'oublier l'épisode ainsi qu'il allait s'empresse de le faire. Je ne crus pas trop à cette amnésie et décidai d'en savoir plus sur Moreno. Simultanément, je fus témoin du grand retour d'Italia, la bien-aimée fatale de Bob Freeman et, apparemment, sans son gendarme de mari. Elle servait au café et s'occupait des chambres à l'*Hôtel de Paris*. Elle était bien agréable à regarder, ronde avec le brin de vulgarité qui peut séduire d'emblée les amateurs de fugacité, du pas-vu, pas-pris, car indéniablement, elle était un bon coup, et facile.

Elle avait repéré que je me cloîtrais la plupart du temps dans ma chambre et elle s'arrangeait pour y pénétrer à tout bout de

champ sous prétexte de ses activités. C'est-à-dire qu'elle bavardait, provoquait, s'offrait. Au début j'appréciai son bagout. Elle était drôle en son registre. Je compris qu'elle se débrouillait très bien avec ses extras qu'elle menait promptement, vu le temps qu'elle consacrait aux clients d'un jour qu'elle minutait fermement et tout ça dans le dos des patrons. Un matin n'y tenant plus, elle me déclara : « Pour vous, ça sera gratuit. » Je jouai l'incrédule. Elle insista. Je me prêtai au scénario. Elle aimait l'amour comme l'aime les femmes libres. Elle était dans l'acte pur, dans l'exubérance de la chair, dans la brièveté sauvage de l'échange et ne s'embarrassait pas de sentimentalisme. Pas d'envolée intempestive, inutile de se croire en poésie avec elle. On admettra de ce fait qu'elle avait vertu d'apaiser. Sa modeste extraction l'avait pourvue du sens des réalités et de la complexion humaine. Comme toutes les putains, elle était psychologue.

Un après-midi, peu de temps après que je l'ai connue, lors de son jour de congé, je déambulais par une rue étroite, en direction de l'*Hôtel d'Angleterre*, plus cossu que celui de Paris, et je la vis en compagnie de Moreno. Arrêtés, face à face, ils discutaient ferme, semble-t-il, avant d'entrer à l'hôtel. Je serais cynique en affirmant que si j'ai continué à lui faire l'amour c'était en partie afin qu'elle me parle de Moreno. Nous avançâmes sur ce terrain prudemment chacun. Je devinai que Moreno n'était pas sans connaître ses extras et qu'il profitait, vraisemblablement du fric. Mac ou amant ?

Maître-chanteur ? J'optais pour la première éventualité. Moreno tenait Italia, j'en étais persuadé. Par quoi ? Peut-être le découvrirai-je.

Elle me révéla que Moreno appartenait au service de sécurité à l'usine d'armement et que, militaire d'origine, une réforme temporaire l'y avait fixé là jusqu'à la fin de sa carrière. Comme elle, il n'aimait pas les communistes et il faisait partie des comités gaullistes radicaux du coin. Il avait été lié avec son mari qui séjournait dorénavant à Montluçon. Moreno vivait chez sa mère. Il disparaissait parfois quelques jours. Il avait le goût des armes et animait le club de tir local. Elle fut peu prolixe sur leurs rapports mais elle suggéra, non sans réticence à l'exprimer, être fortement attirée par lui. C'étaient là son intime et son inavouable, qui, comme tout ce qui est scabreux, restent opaque pour quiconque. Je n'en tirais guère plus. J'en aurais probablement appris autant sinon plus par Massenga, sauf qu'il rechignait. J'avais néanmoins établi le profil type de Moreno.

Quel était le sens de sa remarque sur Massenga pour qu'il ait jugé nécessaire de m'interpeller ? Je m'autorisai à exercer une vigilance accrue. C'est encore Italia qui me guida. Elle me demanda innocemment si j'allais souvent à la *Blues Tavern* et si j'avais des relations avec monsieur Ben Morgan, le directeur, car Moreno absent pour la semaine lui avait confié un paquet pour que je le remette à Ben Morgan. A quoi jouait Moreno de m'impliquer ainsi, même ponctuellement, dans un circuit qui m'était étranger ? Je

joignis Massenga et nous convînmes que je lui porterais le paquet chez lui. Ce que je fis. Massenga le poussa de côté comme s'il ne s'en souciait pas outre mesure. Je l'entrepris :

- Pourquoi as-tu traité Moreno de fêlé ?
- Double, plutôt. C'est un rationnel froid qui s'emballe par période et devient incontrôlable.
- Tu sais qu'il fricote avec Italia. Qu'en dit Bob ?
- Bob s'en fout maintenant, bien que je croie qu'ils sont plus ou moins d'accord pour faire la chose de temps en temps, mais pas comme avant.
- Moreno est à la sécurité de l'armement ?
- T'occupes pas de ça Ruby.
- Il me cherche quand même à travers toi.
- Ouais, réfère toi toujours à moi. Je te dirai si ça me paraît bizarre.
- C'est déjà bizarre, non ?
- Tant qu'il va pas plus loin, c'est pas important tu sais, les petites villes, la province. On a vite fait de savoir tout sur tout le monde.

Je savais que nous en resterions à des généralités. Peut-être faisais-je partie d'un plan Massenga. Rien ne m'empêchait de me tirer de Bourges et de les laisser choir. Mais, la *Blues Tavern*, l'*Hôtel de Paris* où je pouvais glander presque incognito, Italia que je baisais comme Lomé, tranquille, sans tout le fatras, ça valait bien, et de loin, le Blanc-Mesnil. Alors ?

Un jour de juillet lors d'une canicule sévère, en fin d'un après-midi qui augurait une nuit tropicale, Massenga et moi nous sommes retrouvés chez le producteur de rock qui montait, Ezra Fitoussi. C'était Betel – toujours la filière pied-noir – qui l'avait présenté à Massenga qui comptait bien lui parler de la promotion de Bob Freeman. Dans le Berry il y a de beaux coins, faut pas le nier. Fitoussi qui avait récupéré plusieurs corps de fermes possédait une propriété dont l'ambition était de rivaliser avec celle d'Elvis Presley. Elle était confort maximum avec déluge de pièces, piscine presque olympique et tout. Ce jour là, Fitoussi fêtait la double réussite de son fils aux concours de l'Ecole des Mines de Paris et des Ponts et Chaussées. Pour cela il avait protégé le fils, Elie, des exubérances du rock. Mais aujourd'hui, c'était licence pour lui et liberté d'organiser à sa guise la party.

Elie avait convoqué une jeunesse qui lui ressemblait. Nous arrivâmes à la fraîche, au moment où tout le monde sortait d'une baignade qui s'était éternisée vu les 37° degrés à l'ombre. Ce qui fait que nous fûmes entourés d'une douzaine de nymphettes en bikini qui nous frôlèrent en remontant chercher les boissons. Sur les pelouses, il y avait bien cinquante pékins qui s'ébrouaient, tous apparemment du même profil. L'âge des nymphettes tournait autour de la vingtaine, guère plus. Introduits par Fitoussi auprès d'Elie qui était un type plutôt doux, timide et qui zozotait légèrement, nous fûmes l'objet d'une présentation générale. On nous accueillit avec prévenance et curiosité. D'emblée, Massenga qu'avait la lumière du Sud que j'ai dite focalisa les attentions féminines. Les bikinis votaient pour lui. On l'effleurait en trimbalant les boissons et, moi, je contemplais la beauté innocente de toutes ces formes qui me destinaient un sourire gracieux à chaque passage. J'observai que la bourgeoisie – car il était hors de doute que cette assemblée était constituée de jeunes pousses de la bourgeoisie – avait finesse et délicatesse.

Mais il nous fallait voir Fitoussi qu'avait grandi très vite dans le métier et se permettait des générosités comme de produire les futures tournées arabo-andalouses de Betel. Il nous prit à part dans une pièce à la lumière du jour tamisée. Nous nous serions crus dans le bureau de Corleone – Marlon Brando, au début du « Parrain. » Ce que nous ne pouvions pas savoir puisque le film n'était pas encore tourné ! Fitoussi écouta Massenga lui parler de

Bob. Nous avons amené quelques bandes. Fitoussi promet de se les passer plus tard, dans sa voiture, car il n'allait pas tarder à quitter la soirée pour Paris. Après tout c'était la fête du fiston et uniquement pour lui. Nous pouvions bien sûr rester. L'entretien avait duré à peine une demi-heure mais il était visible que Massenga plaisait à Fitoussi comme manager local.

Massenga me parut très enjoué. Loin d'estimer l'assistance compassée, il jubilait. « Ruby, on va se marrer. » En effet, nous étions en route pour Bourges et nous avions dans le coffre de l'Austin un plein carton de vinyles qui servaient, à la *Blues Tavern*, à meubler les intermèdes entre les sets. A cette époque, Massenga ne jurait que par les groupes planants de San-Francisco. Sans y être jamais allé, il aimait la Californie d'amour. Il plaçait en premier le *Jefferson Airplane* parce qu'il en pinçait pour la chanteuse vedette du groupe, Grace Slick. Grace Slick était une sacrée nature, une égérie, une prêcheuse psychédélique. Une engagée aussi. « Elle s'en est sortie mieux que Janis » affirmait Massenga. Sa voix forte et ferme dominait l'ensemble. Elle transmettait les slogans et mots d'ordre de la révolution californienne car nul doute que, là-bas, le monde changeait de base. C'était, je l'ai signalé, la thèse de Massenga. La rupture d'avec le Système par l'intérieur, vivre autrement, radicalement en profitant des beaux restes du moribond, stopper la fabrique des normophathes, les prédestinés à la soumission. Et pour aider à tout ça, la musique était une religion.

Il y avait également, bien sûr, le *Grateful Dead* et, distincts, les *Doors* avec, mis en exergue, avant tout, selon Massenga, leur barjot étincelant, Jim Morrison. Nous étions proches, on l'aura compris, des barjots. Les *Doors* me retenaient parce qu'ils avaient choisi leur nom en référence à William Blake en s'inspirant de sa sentence de *The marriage of Heaven and Hell* : « Si les portes de la perception étaient dépoussiérées, toute chose apparaîtrait à l'homme telle qu'elle est, c'est-à-dire infinie. » « Tu comprends, soutenait Massenga, t'as trois fous cosmiques, Rimbaud, Artaud, Morrison. Tu peux rajouter Hendrix. Jimi c'est comme Rimbaud. » Certes lui répondais-je, le premier a donné des couleurs au monde, le second s'est perdu dans les nervures de l'être et le troisième a couru trop vite après le Graal. Tous de fameux zozos, insupportables. Mais, je le concédai, le génie consume.

Bref, Massenga avait envie d'éveiller les bikinis et les promus aux hautes études commerciales. Nous n'étions pas au bal des débutantes mais l'atmosphère pouvait tourner à la boum. Oh, les musiques ! Toujours très entourés, nous nous restaurâmes. Et puis Massenga alla chercher son carton de vinyles avec ses tocodes du moment, la Californie, le *Pink Floyd*, *Led Zeppelin*. Avec l'accord unanime il s'improvisa disc-jockey. Il fut Dionysos. Il avait le talent de la mise en bouche, celui de diversifier les ambiances, d'étaler les intensités, de graduer les paroxysmes et l'art de cultiver les acmés par de savantes répétitions qui, en musique, mènent à

l'extase. La sono impeccable de Fitoussi, aidant, il conquiert son public peu après minuit, son public qui se pensait à la page en mixant les *Beatles* et les *Stones* avec les *Beach boys* qui faisaient figure d'avant-garde. La planète *Jefferson*, *The end*, *When The Music Is Over*, *Ummaguma*, furent redemandés jusqu'à plus soif par les bikinis chavirés et les compagnons ensorcelés.

Dans cette sage assemblée pas question d'avoir recours à la chimie et aux effluves transcendantes, la musique seule officiait. Et l'alcool. Il savait travailler les sens, Massenga, et des danses s'inventèrent d'allure et de vertu tribales. Ce fut un déferlement de choc, l'Ecole des Mines enfoncée, San Francisco-sur-Cher. Partout San Francisco incendiait le grand empire du sommeil repu. Quelle nuit pour les nubiles ! Connaissaient-ils la remarque de Baudelaire : « La musique creuse le ciel », tant il est vrai que la musique est une mystique ? Et *Jefferson Airplane* que je n'ai pas entendu depuis des lustres ? je suis convaincu que le feu y demeure. Il suffit de réécouter.

Le matin, au milieu du cercle des derniers acharnés valides, des bikinis, des nudités pudiques dissimulées sous le rempart des conventions, Massenga fut prolix. Sans doute parlait-il en partie dans le vide, anticipant la portée de l'onde émise lors des événements, mais surtout après eux, qui viendrait à déferler sur l'Occident conforme. Il se déploya en expressions osées sur le monde nouveau engendré ou rêvé par les enfants de l'amour. Il captiva. L'Histoire ne serait plus celle de l'aliénation mais celle de la

libération totale, chacun rendu à la plénitude de l'Ici-Maintenant. Et le vecteur de cette mutation serait la musique apparue si récemment sur les rives du Pacifique. Nous étions le peuple du non-travail rétifs à tout encadrement régulier afin que chaque activité soit synonyme de plaisir et de création. Il balaya toute objection. D'ailleurs personne n'en proféra. S'il y avait contradiction, elle était à l'intérieur de nous mêmes, dans le travail à accomplir pour accepter et participer au monde nouveau.

Cette apologie de l'hédonisme ne risquait-elle pas d'être vulgaire, égocentrique, démobilisatrice et l'invasion par le sexe, la marchandisation du plaisir ? Déjà d'habiles faiseurs étaient en embuscade sur le marché, à la fabrique de la standardisation décomplexée. Les libertaires new-look démissionnaires des luttes sociales, ne préparaient-ils pas une forme inédite du totalitarisme, celui de l'obligation normée à la liberté formelle, et plus sûrement encore, à la dictature du plaisir obligé ? Ce fut la seule voix discordante qu'on entendit, celle, surprenante en ce lieu, d'un efflanqué, tiré du sommeil sur le tard, auquel Massenga répondit : « Je te reconnais cœur absent du soleil rouge de Pékin. »

Ces délibérations occupaient en partie le champ révolutionnaire auquel je ne sais plus trop si Massenga y appartenait toujours. Beaucoup avait conclu à l'inanité de l'existence d'une « révolution culturelle » en Amérique. Massenga avait suivi le chemin inverse des orthodoxes, bien qu'il demeurât non sans nostalgie de la lutte armée. Noir, il eût été *Black Panther* – une amie

à lui, rencontrée où ?, venait d'être tuée à Oakland –. Blanc, il aurait adhéré au *Weathermen*, les commandos radicaux blancs. N'en doutait-il pas cependant ?

En cette fin de nuit – et toute aube est éminemment troublante – je songeais, regardant Massenga, désormais revenu des exaltations, serein à l'épilogue de son voyage amérindien, aux premières mesures de *Wooden ship* interprété par le *Jefferson Airplane* qu'il avait présenté tout-à-l'heure comme l'hymne californien, et qui contait la fraternité des humains. Combien de fois avions-nous emprunté et emprunterions-nous encore ce *Wooden ship* pour des traversées magiques sinon ésotériques, vers nos ailleurs avec le sentiment qu'un jour cette traversée serait sans retour ?

Et il y eut des fêtes. Dans toutes les années qui précédèrent, entourèrent et suivirent les événements, je ne garantirai pas que les fêtes étaient quotidiennes mais elles sollicitaient en permanence. Elles s'improvisaient d'une rencontre d'individus à un moment donné. De ne pas être programmées les permettait. Il y avait une sorte d'inattendu, d'imprévisible, dans nos jours qui naissaient du renoncement au monde du travail, c'est-à-dire à la grille horaire des activités obligées. Non pas que chacun était désœuvré mais ce qu'il produisait ne référait pas à l'avoir mercantile. La fête s'inscrivait comme la ponctuation de tous. Elle recélait une mystique sous-jacente de la célébration de l'instant et

en conséquence l'ouverture à tout ce qui pouvait advenir. Nous nous voulions collectifs, élégiaques. L'échange sexuel ne ressemblait pas aux tristes simagrées d'aujourd'hui. Les compagnonnages dans les voyages de l'esprit étaient partagés des imaginations. Du fait d'être ensemble dans un temps ravi à la trivialité des heures anémiques qui passent, l'on accédait à un temps réhabité par la jubilation à vivre délimitant de nouveaux espaces-temps. Nous procédions à un renouvellement de l'art d'être au monde dont la fête modulait les intensités.

Massenga était un fervent de la fête révolutionnaire. Il m'est arrivé d'être entraîné par lui dans le festival des opportunités qui se déployait en divers lieux où nous nous trouvions, Paris principalement. Des incendies diurnes, nocturnes, s'attisaient, diffusaient d'une place à l'autre, qui maintenaient une rébellion fondamentale, apanage de ce que l'emphase appelait la jeunesse du monde.

La fête était l'occasion de dorer la donne inédite des rapports humains qui impliquait d'aller le plus loin possible en soi-même dans le registre de la dépossession où l'autre est enfin reconnu comme un autre soi-même. L'aspiration à la liberté était telle qu'elle ébranlait non seulement l'ordre établi mais les convictions intimes. D'être rassemblés évitait que quiconque se perde dans des no-man's land solitaires, bien que ceux qui ont goûté ces saveurs n'en soient jamais complètement revenus. Ils

continuent à respirer des parfums indicibles. Ils ne sont pas de ce temps.

Un vendredi soir, peu avant la fermeture du *Blues Tavern*, Massenga m'entraîna : « Viens, Ruby on va faire une virée. » Nous passâmes à l'hôtel et partîmes dans l'Austin super nerveuse. Nous roulâmes tout le reste de la nuit et, en début de matinée, nous arrivions à Cannes. Juste avant nous nous étions arrêtés pour un bon café de distributeur de station service. Quand nous avons rejoint l'Austin, des gendarmes flairaient l'engin. Le baratin technique de Massenga nous évita un contrôle poussé – en particulier des identités. Je n'avais pas de papiers – car l'un des gendarmes, un jeune, était visiblement grand amateur de voitures rapides. Bref.

Sur les hauteurs de Cannes nous cherchâmes la maison d'un nommé Mathieu. Nous la trouvâmes. Un étage, pas très grande, de plain pied avec la rue, elle avait l'avantage d'une

terrasse aux dimensions certes réduites mais qui ouvrait sur une vue sans conteste convoitée. Ce genre de bicoque valait déjà des fortunes. Mathieu était le genre même du méditerranéen avec une allure évoquant tout aussi bien le garçon de plage, le serveur de bar ou le dragueur de croisette. Je l'entrevis. Une chaise longue se présentait sur la terrasse. Je m'y installai et m'endormis après que Massenga, muni du paquet que je lui avais remis à Bourges, m'eut dit qu'il descendait en ville avec Mathieu pour une bonne paire d'heures.

Quand je m'éveillai, le soleil avait tourné et j'y étais trop exposé. Je poussai la chaise à l'ombre et contemplai la vue de rêve. Une vraie carte postale, d'accord, mais c'était vraiment bien d'être là sans que j'en sache la raison. J'explorai ensuite la maison et trouvai la salle de bains ce qui me permit de sortir des humeurs et odeurs d'une nuit blanche. Je me douchai et me rasai. Je me sentis tout neuf, d'autant qu'à la cuisine, au rez-de-chaussée, je tombai sur un indubitable bon café qu'il suffisait de réchauffer. Je regardai ma montre qui marquait près de deux heures et j'étais toujours seul. A plusieurs reprises le téléphone sonna. A la dernière sonnerie insistante, je décrochai. « Qu'est-ce que tu fous ? Je t'attends » déclara la voix de Massenga qui me demandait de le rejoindre au Casino municipal.

Je fermai la porte et glissai la clé sous une pierre selon les indications de Mathieu que me répéta Massenga. Je mis près d'une demi-heure à descendre des hauteurs tout en profitant des rues. Je

retrouvai Massenga devant le Casino. Il était pimpant, impeccablement rasé et vêtu d'une chemise et d'un pantalon neufs. Il avait, me dit-il, loué une chambre à deux lits – pas au Carlton ! – mais dans un hôtel très correct où nous demeurâmes, sans pratiquement y être, une journée et une nuit. « Viens, on va faire les cons, on va flamber. » proposa-t-il, et nous entrâmes dans les salles de jeux ouvertes au public. De nouveau, Massenga, caressait discrètement des liasses de billets dont il me confia une partie.

Je le suivis. Il fut chanceux et moi non. Je ne m'obstinai pas. Vers sept heures, il m'informa qu'il se rendait à un rendez-vous. Mathieu, réapparu, l'accompagna. Il m'indiqua le *Tropicana* sur la croisette où il viendrait me reprendre. Le *Tropicana* avait le même patron que celui de Saint-Tropez. On y cultivait une semblable ambiance farniente et bronzée. Je passai ma faim à l'aide de quelques zacousquis salés, sucrés, comme savent les préparer les pieds-noirs. Avec un confortable pécule en poche – devrais-je le rendre à Massenga ? –, détendu, j'éprouvai une véritable bonne humeur et observai la rue. Le crépuscule était bien avancé. A l'une des tables proches, assise face à moi, une femme me détaillait sans sourciller. Son compagnon, le dos tourné, m'ignorait. Elle m'adressa un signe presque imperceptible en désignant l'intérieur du bar, dans l'intention classique du « on se retrouve aux toilettes. » Je n'eus pas le temps d'exploiter la situation – l'aurais-je d'ailleurs fait ? –, Massenga, en double file, me klaxonnait.

Nous gagnâmes Antibes et dînâmes, enfin, dans un

restaurant de poissons. On parla peu, sans doute chacun sous le coup de la nuit d'avant. A la fin du repas, il déclara : « il y a un poker d'enfer à côté. » En payant, il eut le pourboire généreux. Nous fîmes quelques pas et arrivâmes devant un immeuble de trois étages sans prétention. Nous montâmes au deuxième. Massenga sonna. On ouvrit et nous fûmes plongés dans l'atmosphère enfumée et verdâtre des lieux nocturnes où s'échangent des richesses éphémères.

Je ne jouai pas et demeurai sur une chaise, à distance, contre un mur, dans le rôle simulé d'un porte-flingue. Massenga s'engagea jusqu'au petit-matin. Il rafla, il perdit, se maintint à flots, sachant qu'en repartant de Cannes – je tâtai ma poche pour m'assurer que j'avais bien le fric – plus rupins, et comment ! – qu'à notre arrivée, et que nous le devions aux rendez-vous impromptus de Massenga.

A l'aube, nous retournâmes à l'hôtel. « On se donne jusqu'à onze heures » m'annonça-t-il. « On se fera un déjeuner vite-fait et : en route ! ». Nous dormîmes. Encore ensommeillés, je m'étirai tandis que Massenga s'affairait dans la salle de bain. Je me mis à la fenêtre. Dans la rue, il y avait un marché piaillant dont je n'avais rien entendu. A une cinquantaine de mètres, entre les façades des immeubles qui bordaient la rue, on voyait la mer. Je pensai que je n'avais aucune obligation de rentrer à Bourges et que, peut-être, j'allais rester dans le Midi. Je me souvins d'un ex de

l'Agence qui s'était retiré à Golf-Juan. Lors de son départ, il m'avait invité : « Si un jour tu traînes par là, n'hésite pas. » Je demanderais simplement à Massenga de me laisser quelques tunes.

Mais déjà il m'appelait : « Grouille. » Adios à Juan. Quand il fut prêt, il suggéra : « Viens, on va se taper un brunch au Carlton. » Somnolents tous deux, nous rêvassâmes à toutes ces créatures, à tous ces destins, qui défilaient devant nous. Un instant, il sourit. « Tu nous imagines avec les tronches d'héros positifs ! ». Il rajouta : « la prochaine fois Ruby, on descend ici, au Majestik ou au Martinez, on se prend une suite et on fait la fête. » Lui parus-je dubitatif ? Il enchaîna : « T'en fais pas, j'aurai le blé. » Nous n'oublierons pas j'en étais convaincu, évidemment, de défier le capital. J'avançai que dans l'immédiat je resterais bien dans le coin s'il me laissait un peu de quoi. Il désigna la liasse que je m'apprêtais à lui rendre : « C'est à toi, mais il faut que tu remontes avec moi pour cette fois. » Ok. Il s'éloigna un moment vers les toilettes dont il revint tout requinqué.

Au retour, il roula lentement sur la croquette, s'attardant d'un air gourmand sur les façades des palaces, puis il se tourna vers moi, le regard étrange, voulut me dire un mot, puis renonça pour finalement lâcher : « Je n'irai pas jusqu'à trente ans, Ruby. ». Tel était Massenga.

Peu avant Lyon, nous fîmes le plein et en profitâmes pour acheter babioles et liquides, la route nous attendait. Je consultai machinalement les titres des journaux qu'étaient consacré à un vol d'explosifs dans un dépôt sur le territoire de la commune d'un bled appelé Corbas. Massenga passa un coup de fil puis il se rendit aux toilettes dont il ressortit comme au Carlton, fringant et tout rose. En redémarrant, il me glissa : « Et maintenant : direction Châteauroux. »

Nous roulâmes à bonne allure et nous nous arrê tâmes à quelques kilomètres de Châteauroux sur une aire déserte. Seule une estafette stationnait. Je restais dans l'Austin tandis que Massenga s'approchait de l'estafette. Moreno en sortit. Il s'entretint avec Massenga, tout en ouvrant une des portes latérales. Massenga se pencha à l'intérieur et hocha le tête d'un air entendu. Moreno

remonta à côté du chauffeur qui démarra dans le sens opposé au nôtre. En mettant le contact, Massenga commenta laconiquement : « Encore un que Franco n'aura pas. »

Il ne fallait pas être grand stratège pour conclure que le contenu de l'estafette était destiné à l'Espagne et qu'il ne serait pas considéré comme un cadeau au régime. Sous ses airs de détaché – excepté le discours –, de déclassé, d'hédoniste libertin mineur, Massenga continuait, semble-t-il, une lutte subreptice. Avait-il d'ailleurs montré autre chose dans ce qu'il était et faisait puisque, outre ses échappées solitaires pendant lesquelles vraisemblablement il ratissait pour les coulisses des révolutions, il prônait la dilapidation du capital en tant qu'acte subversif ?

Nous arrivâmes au club, au début du premier set du groupe. Nous nous installâmes à la table ronde réservée à Ben Morgan et André vint nous servir son cassoulet et deux belles chopes. L'assistance était convenable mais André avertit qu'il avait eu droit, la veille, à une descente de flics, une descente qui n'avait rien donné. Toutefois il avait eu chaud car il venait juste de refiler une grosse poignée d'herbe à l'un des habitués, Fifi, qui s'était tiré à peine deux minutes avant les flics. Massenga s'énerva. Que les mecs consomment, c'était leur droit et pas imputable à la boîte dans la mesure où on pouvait pas exiger d'un tenancier qu'il fût expert en fumées, mais de là à receler ! Sauf que Massenga ne devait pas

être novice en la matière, compte tenu de toutes les camelotes dont il avait été fait usage tant aux Lilas qu'auparavant. N'empêche, il était fâché à l'idée de risquer la fermeture de la boîte et menacer ses activités annexes. Il le signifia clairement à André, très populaire auprès des clients, André l'anguleux qui était comme tout entier découpé au couteau et avait le sourire angélique.

Calmé, Massenga me confia : « On va en refaire des virées, Ruby. » Il insista pour que je ne quitte pas Bourges, que je diffère pour le Midi et que je me tienne prêt car nous étions susceptibles de décamper à tout moment.

Ce soir-là, est-ce en réaction à la descente de la veille, le groupe de Bob s'emballa. Il y eut de plus un invité surprise : Luther Allison, qui, d'Orléans avait été amené par Chabri, un type qui voulait s'associer avec Ben Morgan. Luther fut bien sûr plusieurs coudées au dessus. Il ne frima pas pour autant et il entraîna tout son monde dans la célébration du blues. Ce fut mémorable.

Après que nous eûmes prolongé avec Allison très tard de bière en bière et Whisky et Cie, Massenga me raccompagna à l'hôtel. Nous étions vannés de nos presque trois nuits blanches et nos quinze cents bornes. Je remis ça cependant avec Moreno. Massenga faisait-il équipe avec lui ? Oui, répondit-il, sans préciser en quoi, dans la mesure où Moreno couvrait d'autres terrains avec son gaullisme et son anti-communisme. A savoir, toutefois, que quand ses responsables l'avaient propulsé à Paris lors des

événements, il n'avait pas été particulièrement remonté contre les étudiants et avait même sympathisé avec les marginaux, les paumés, les parasites anti-bourgeois. Il avait donc un pied là, un pied ici.

L'ambiguïté, je connaissais. Je n'étais pas un maître dans cet art, mais je me baladais un peu partout, j'accrochais des relations humaines et je ne jugeais jamais. Seule, la violence et la conviction invincible m'importunaient. Je ne pensais pas que Massenga trimbalait une idéologie inflexible ni qu'il fût violent de nature. Je ne pensais pas non plus que Moreno était attaché à la grande théorie mais j'étais moins certain qu'il ne pratiquât pas l'activisme viril. Peu m'importait d'ailleurs. On ne me demandait rien, à part Massenga qu'avait besoin de moi, plus pour lui-même que pour la cause, à ce qui m'apparaissait.

A l'hôtel, j'eus la demi-surprise de trouver Italia endormie sur mon lit. Elle s'éveilla, m'attira contre elle. Inutile d'insister sur le fait qu'après toutes ces heures et ces kilomètres, je n'étais pas à mon zénith. Je sombrai dans un désir confus d'au-delà la fatigue. Italia fit tout le travail. Et ce fut bien comme ça.

Herbert appartenait à la petite communauté pied-noir de Bourges. Il montait souvent à Orléans et Paris. Peintre de son état, vieille connaissance de Betel, il avait à trente cinq ans baguenaudé un peu partout dans les milieux de l'art, n'en avait rien récolté jusqu'au jour où il vit un film d'édification chinois aux dialogues détournés par les situationnistes à partir de *La fonction de l'orgasme* et de *La révolution sexuelle* de Wilhelm Reich, intitulé : *La dialectique peut-elle casser les briques ?* Il conçut alors une grande exposition itinérante sur *Mao, le soleil rouge de notre cœur* qu'il présenta sous deux volets, *Kama-soutra à Pékin* et *Bombes sexuelles à Shangai*. Il fut un premier adepte des fresques murales. Ce qui lui valut beaucoup d'ennuis avec la loi de 1881 concernant les interdictions d'affichage et beaucoup de séjours au poste de police. Ce qui s'amplifia avec son choix d'exposer à même la rue –

bien qu'il profitât d'une exposition à demeure dans le long couloir qui menait à la grande salle de la *Blues Tavern* -, et de prendre à témoin la population à propos d'un art qu'il voulait véritablement populaire. Il procédait du néo-réalisme mâtiné d'Andy Warhol, inspiré du détournement de la peinture soviétique et chinoise.

A Bourges, il tenta l'expérience rue Moyenne, devant le lycée, la cathédrale, le musée Jacques-Cœur, exécutait un tableau en direct et en montrait quelques unes de ses œuvres. Il était accompagné par le saxo de Chouberry qui rejoignait le groupe de Bob Freeman quelquefois sur la scène – Chouberry nommé ainsi en hommage au musicien des années quarante, Chew Berry, et au Berry. Herbert était notoirement homo et le revendiquait. Il se baladait partout suivi de Chouberry avec lequel il habitait dans une espèce de commune à Saint-Doulchard. Herbert grand, maigre, pourvu d'une abondante tignasse, vêtu à l'indienne avec force colliers, bracelets et bimbeloterie, régulièrement embarqué au poste, je l'ai dit, en ressortait quelques heures plus tard tant il savait manier l'humour et le verbe déroutant. Il se déclarait membre de l'Internationale Hallucinex et cultivait l'hallucination active et l'exploration du paranormal. On l'identifiait au fou du village, à l'innocent pittoresque.

La pseudo-tolérance à son égard cessa quand un jour il décida de passer au happening et d'exposer sa propre personne dans sa virginité originelle et, ce, devant la Maison de la culture qui l'avait toujours refusé. Prévenus, les flics débarquèrent avec

célérité. Très excité Herbert s'énerva, insulta. Molesté, il fut conduit au poste, puis, son comportement et ses propos jugés incohérents, à l'hôpital psychiatrique, l'isolement demandé, sous motif « d'être dangereux pour lui-même et pour autrui », en placement d'office sur ordre du préfet. Le lendemain, l'incident fut relaté dans le torchon local. Herbert y était décrit comme un individu défrayant régulièrement la chronique, réputé pour ses mœurs dépravées et arrêté pour exhibition, provocation de la police et troubles sur la voie publique. Chouberry présent qui n'avait pas été inquiété en dehors d'un contrôle d'identité nous prévint au plus vite. Bob Freeman, protecteur attitré d'Herbert, exprima l'avis de tous. Nous ne pouvions pas en rester là. Le projet de libérer Herbert s'imposa.

L'hôpital psychiatrique cependant faisait peur et nous n'étions pas très au fait sur la manière d'y pénétrer et, qui plus est, pour en extraire un malade à l'isolement. Bob et Massenga se portèrent volontaires. Quand ils s'en ouvrirent à moi, je leur dis que je les trouvais trop exposés dans la ville et qu'ils devraient solliciter les conseils d'André et, surtout, de joindre Betel. Ce qui fut fait. Betel arriva la nuit suivante tandis que André proposait un nommé Labreaux, un habitué de la *Blues Tavern*, et qui était infirmier à l'H.P. Un infirmier bien particulier dont la dégaine et le profil rappelaient singulièrement ceux d'Herbert. Labreaux, connu à l'hôpital et hors des murs comme trublion gauchiste, militant du G.I.A. (Groupe d'information sur les asiles) adhérait à la mission de dénonciation des abus commis dans le cadre de l'univers carcéral. Les syndicats

l'avaient à l'œil. Étaient-ils complices de sa mutation impérative au service de nuit ? Ce qui le coupait de la grande masse des infirmiers de jour.

André arrangea un rendez-vous avec Betel et moi, un après-midi dans le bar désert. Nous abordâmes le sujet avec Labreaux bardé de toutes les précautions car on pouvait redouter qu'il emballe l'affaire. Il nous donna des nouvelles d'Herbert. La situation au service hommes, n'était pas mirifique. Le médecin-chef, expert auprès des tribunaux, se consacrait à ses juteuses expertises comme tous les experts, passant en coup de vent dans son service, se contentant de prescrire et déléguant la gestion du soin au surveillant-chef et à l'adjoint de celui-ci. Herbert maintenu en chambre de force, carrément un mitard, avait tenté de se suicider après s'en être pris violemment à un infirmier. Son transfert vers un quartier pour malades difficiles, à Villejuif, était engagé. Comment agir ? Labreaux nous assura qu'il contacterait Julian, un des médecins de l'hôpital, intérimaire sur le poste de chef de service du service femmes, également membre du G.I.A., bien que moins en vue que Labreaux.

En fonction depuis quelques mois, Julian avait, semble-t-il, initié un travail de renouvellement des pratiques car la psychiatrie avait mauvaise réputation. On l'assimilait à l'appareil répressif d'État. Elle contribuait au nivellement individuel, traquant la folie au lieu de la comprendre. Ses dispositifs de soins étaient médiocres et l'enfermement quasiment la règle. L'entrée à l'H.P. ne différait guère

de l'entrée en prison, sauf que de cette dernière, la peine effectuée, on en sortait. A l'H.P., proie du pouvoir médico-administratif, aucun patient n'était en mesure de prévoir sa sortie. Le tableau, bien noir, on comptait toutefois des précurseurs d'une nouvelle psychiatrie, des psychiatres, des équipes humanistes et leurs élèves, mais guère nombreux, minoritaires. Depuis peu un vent salvateur soufflait, venu d'Italie et d'Angleterre, gonflait la critique virulente de l'institution psychiatrique et redonnait à la folie sa dignité et sa noblesse. A cette remise en question, à ce que nous comprîmes, Julian participait.

Labreaux nous le présenta selon le mode du rendez-vous d'après-midi au bar. Petit, brun, très calme, la voix posée de l'activiste réfléchi, Julian nous expliqua la marche à suivre. Puisqu'un transfert était envisagé pourquoi ne pas le précipiter avant qu'il soit effectif ? Pour cela, il fallait un encadrement infirmier, une ambulance, un ordre de mission. Habituellement le transfert était effectué par l'établissement d'origine vers celui d'accueil, après accord préalable. Le scénario s'avérait donc simple. Il n'était pas question d'impliquer des infirmiers du coin. D'ailleurs nous n'en trouverions pas pour marcher dans un coup pareil. Nous devrions nous débrouiller pour singer les infirmiers et, ensuite, se procurer une ambulance ou falsifier une estafette. Quant à l'ordre de mission, Julian avec le G.I.A bien implanté dans les H.P de la région parisienne, s'en chargerait. Qu'importe, cet ordre serait bidon et ne

concernerait personne au delà de notre groupe. Son rôle : permettre de confier Herbert aux « infirmiers » en mission.

Comment expliquer que l'H.P. de Bourges n'assurerait pas le transfert comme de coutume et comment ne pas induire le doute, Herbert était considéré comme dangereux ? Julian et Labreaux pensaient que, compte tenu de la dangerosité supposée d'Herbert, le personnel, pourtant toujours assez partisan d'une ballade à Paris, serait satisfait de ne pas avoir à la faire en ce cas. L'argument qui pourrait être avancé pour justifier la venue du service d'accueil serait celui de la conjoncture, une telle équipe saurait s'y prendre au mieux en cette occurrence. Le principal était de procéder en dehors des circuits administratifs. La semaine qui s'annonçait allait être favorable dans la mesure où Julian était d'astreinte, l'astreinte signifiant l'éventuelle supervision des internes de garde, la nuit, et le lien avec l'administratif de garde. Julian, sur place, régenterait tout, écartant l'administratif, prévenu le fait accompli.

Labreaux travaillait en binôme, avec un infirmier apathique, vieil alcoolique, remisé ici au placard, ne devant son maintien de soignant qu'à l'intervention d'un politique du canton, ami de la famille. Il ne gênerait en rien l'opération, passant ses veilles à somnoler. Parmi les connaissances, Labreaux proposa Marais, un ambulancier, une sorte d'anar, employé dans la seule compagnie d'ambulances privées de Bourges. Il ne lui serait pas demandé trop car Herbert, entre nos mains, il lui suffirait de le conduire là où Bob avait déniché un point de chute provisoire, chez Ardouin, cheminot

retraité et résistant de la première heure, à Lamotte-Beuvron. Ardouin vivait seul, et fulminait contre tous les pouvoirs. De là, Herbert serait catapulté dès que possible à Paris, dans une « Free-clinic », recommandée par Julian qu'animaient des psys contestataires et radicaux.

Au final, Marais, Betel et moi fûmes retenus. Massenga qui rageait de ne pas en être, et Bob attendraient chez Ardouin. Marais obtint d'un généraliste, jugé farfelu par ses pairs, un certificat de transport d'urgence qui accrédi terait l'utilisation de l'ambulance, destiné à un malade fictif. Un copain d'André, Leroux, habitant Mehun-sur-Yèvre, ignorant tout de l'affaire, accepta d'être le patient en ne donnant que son nom et qui, à l'arrivée de l'ambulance, la refuserait après palabres, son état s'étant brusquement amélioré. Tenant compte de ce détour imaginaire, nous disposerions, selon Marais, de deux heures d'ambulance. L'opération en soi n'était pas compliquée. Nous agirions après la relève de dix heures, en nous pointant vers dix heures et demie. L'infirmier alcoolique ne trouverait rien à dire à cette routine, sinon que notre visite était bien tardive, mais nous aurions eu des ennuis mécanique et du brouillard ! C'est Labreaux qui nous amènerait Herbert. Bien qu'il refusât de lui administrer son traitement nocturne, il nous prévint qu'il nous rendrait Herbert ensuqué par des doses diurnes envers la prescription desquelles il ne pouvait rien. A priori nous ne courions pas grand risque. Le seul hic résidait à l'entrée à l'hôpital. Certes le

portier nous laisserait accéder à l'intérieur. Peut-être même ne visionnerait-il que de loin notre ordre de mission, mais il aurait le temps d'observer l'ambulance y compris lors de notre départ. Et s'il y avait enquête, il serait possiblement en mesure de se rappeler le type de véhicule et, surtout, l'agence berrichonne. Marais, sec, nerveux, drôle, paraissait s'en moquer.

Julian avait été efficace. Ordre de mission en évidence, tout se déroula comme prévu. Le portier, mi-éveillé, examina à peine les papiers que, moi le moins connu du lot, lui tendis. Nous stoppâmes devant le pavillon B2. Labreaux nous attendait. Son collègue assoupi tel un planton de musée de province ouvrit un œil et n'insista pas pour se lever de son siège après que Labreaux l'eut assuré qu'il s'occupait de tout sans rien lui préciser de fait. C'était la première fois que je pénétrais dans un H.P. Le corridor central du pavillon était sinistre avec sa lumière et ses murs jaunâtres, décrépits. Nous contournâmes la salle commune pour nous diriger vers les cellules d'isolement. Nous dûmes aider Labreaux à soutenir Herbert qui, flageolant, sourit à Betel. J'aperçus le galetas. On croyait soigner qui et quoi dans un tel foutoir ? Herbert, bien installé dans l'ambulance, nous repartîmes. Son murmure était incompréhensible. Nous étions à vingt mètres de la barrière de sortie que le portier la levait déjà. Marais n'eut pas à ralentir.

Moins d'une heure plus tard, Ardouin nous accueillit en compagnie de Bob et Massenga. Dans deux jours, Ardouin conduirait Herbert à la « Free-clinic » des Halles au parfum de la

chose par Julian, « clinic » qui, avec son réseau dissimulerait et retaperait au plus vite Herbert dont la bonne santé exigerait qu'il restât à Paris. Herbert comateux léger et béat, nous fêtames le succès de notre action commando. Puis Massenga et moi reprîmes la route pour Paris où nous allions nous mettre au vert quelque temps tandis que Betel et Bob demeuraient auprès du rescapé. Marais s'en retourna. Je n'eus pas l'occasion de le revoir. Par contre, je recroisai Herbert à plusieurs reprises, plus que jamais peintre des rues et allumé. Mais, à Paris, ça passait.

Nous revînmes à Bourges dès que nous sûmes la situation d'Herbert réglée. Les jours qui suivirent, nous étions ensemble la plus grande partie de l'après-midi et la nuit tombée, nous nous relayions à la *Tavern*, j'y remarquais un Massenga tourmenté, quelquefois volubile, d'autres fois quasi muet sans se départir pourtant de la douceur de son visage. Il portait des lunettes aux verres fumés et éternuait longuement par période. Un soir, il me dit : « J'aimerais que tu gardes ma maison, quatre ou cinq jours. » Le temps d'un détour à l'hôtel – heureusement Italia n'était pas dans mon lit ! – il m'embarqua pour sa ferme sur la route de Dun-sur-Auron et il prit la route tôt le matin.

Je me retrouvai donc dans la nature, à quelques kilomètres de Bourges, certes à proximité d'un village doté d'une épicerie-buvette et avec pour tout moyen de locomotion un car le matin et un

le soir. Il n'y avait pas de bouquins chez Massenga mais une bonne radio, une platine chic et des disques pour la plupart récents. Les journées s'apprêtaient à couler sans reliefs, l'oreille distraite lors de mes cogitations brumeuses par la radio culturelle et par quelques incursions dans les succès du moment du rock et du blues. J'étais convaincu, on l'aurait été à moins, de jouer un rôle dans l'entourage proche de Massenga que je n'identifiais pas trop et qui m'imposait de rester à Bourges que, sans hésiter, j'eus quitté à la minute. Paris ma manquait et plus encore, le Sud, y compris ce qu'on peut imaginer ou attendre de l'au-delà des mers.

Un matin, on tambourina à la porte. On s'annonça comme la police. Ils étaient quatre flics à se présenter avec un mandat de perquisition. L'un commandait qui se déclina « commissaire Chabou ». Petit, chauve, rondouillard, il avait l'accent du Sud-Ouest. Après avoir pris connaissance de mon identité en ne m'épargnant pas une remarque acide sur mon passeport périmé, il dirigea la perquisition. Il y avait vraiment peu pour meubler et être capable de cacher dans les deux pièces qu'occupait Massenga, que du provisoire essentiel. L'équipe se débrouilla néanmoins pour les transformer en souk. Je n'aurais plus qu'à ranger ensuite. La flicaille, on a beau dire et faire, inventer je ne sais quel raffinement, elle ne changera jamais. Elle est là pour provoquer, détruire, humilier, sous prétexte d'ordre commun. Celle à laquelle j'avais affaire était de l'urbaine campagnarde. D'ailleurs d'où venait-elle ?

D'Orléans ? De Châteauroux ? De Nevers ?

Bien entendu, ils ne trouvèrent rien. J'eus droit toutefois à un interrogatoire qui mena nulle part puisque je n'étais que conseiller artistique du *Blues Tavern* et de Bob Freeman, sous la direction légale de Ben Morgan. Chabou, la colère rentrée, abrégéa non sans intimidation obligée : « On reviendra. N'importe comment, on le sait, il y a complot international depuis Cuba. Tout ça attisé par les Russes et les Chinois. On a les preuves. On vous aura tous. »

Ils dégagèrent à presque midi. J'écoutais la radio. J'appris qu'un dangereux attentat à l'explosif avait été déjoué à Barcelone, avec semble-t-il des Français dans le coup, mais ça n'était pas certain.

A la fin de la semaine André se pointa. Il me succédait dans la garde et m'informa que Ben Morgan m'attendait à Paris. Re-hôtel avant de prendre le train, un bref salut à Italia recluse au restaurant, l'air dépité !

J'avais rendez-vous dans un bar près de l'Hôtel de Ville. On ne parlait déjà plus de la tentative d'attentat à Barcelone mais du Pays Basque et de Bilbao où un général venait de sauter sur une bombe artisanale. Massenga m'apparut fort à l'aise et heureux d'être à Paris. Il me conseilla un hôtel près de la Bastille où il s'était permis de me réserver une chambre. Quant à lui, il logeait, hébergé qu'il était, dans un hôtel particulier de la rue Payenne, appartenant à un as de la finance internationale, milliardaire reconnu, d'origine italienne, Marietti, qui raffolait de Paris et, surtout, de sa dernière femme à qui il concédait tout et qui était diva en ses salons.

Elle jouait à la muse, à la mécène, à la faiseuse de mode. Son salon était très couru. Elle s'affichait de gauche, fascinée qu'elle était par tous ces militants – elle n'avait jamais que quarante ans et Marietti, vingt de plus – qui succombaient à sa séduction. Jeanne Marietti qui préférait qu'on l'appelât, Jean, à l'américaine, ne prétendait pas être belle mais avait un charme inouï et les manières. Elle aimait mettre son grappin sur qui lui plaisait. Massenga ne put y échapper. Il ne s'agissait pas de sexe avec elle, mais de conversations, de parolotes appuyées par des regards suggestifs avec tout un cérémonial d'adulation forcée. Enfin, du snobisme à l'état pur, conforté par une imposante fortune.

La Maison Marietti, dans des bâtiments du dix-huitième était luxueuse. Du marbre partout, de gigantesques pièces, un mobilier rare, des tentures et tapisseries, sous l'égide d'un goût grand-bourgeois. Une cour pavée, entièrement restaurée, vous accueillait. De hauts murs et un lourd portail stylisé isolait du monde. C'était un îlot nanti où batifolaient des révolutionnaires tentés par l'aristocratie. Un étage entier était réservé aux hôtes permanents choisis par Jean, à qui elle assurait la pension en une espèce de Maison Médicis de la révolution. C'est l'une de ces chambres avec le confort d'un appartement très privé qu'habitait pour l'heure Massenga.

Je fus donc introduit à mon tour. Jean qui ne ménagea pas ses effets envers Massenga – une de ses lubies du moment – ne

m'accorda guère d'attention. Cependant je fus prié de me considérer comme chez moi. Je me mêlais en compagnie de Massenga à l'assistance nombreuse où se côtoyaient notabilités en tous genres contrastant avec la cohorte des gauchistes et je passai inaperçu. Je fus au spectacle – Massenga m'y convia pratiquement tous les soirs, le temps qu'il demeura là – étudiant les déambulations où chacun qui s'estimait célèbre ou connu, se montrait empressé de côtoyer la « jeunesse du monde » qui ne manquerait pas un jour d'être quelque part dans les zones de pouvoir, en particulier dans les lieux où se formulerait la nouvelle pensée officielle. Des éditeurs cherchaient des auteurs, des journalistes portraituraient, des politiques, pas nécessairement du même bord, s'inquiétaient de l'air du temps, des artistes quêtaient l'inspiration. Parmi tous ces visiteurs du soir, les révolutionnaires – ceux qui posaient comme tels – étaient courtisés sauvagement. On aimait les titiller et qu'ils fissent scandale. Les assauts verbaux s'apparentaient à des feux d'artifices. Un grand théoricien se révélait chaque jour dont on s'annexait les propos. On attendait qu'au nouveau Rouget de Lisle entonnât un inédit air du grand soir. Cela s'inscrivait dans la tradition.

Jean Marietti veillait au grain néanmoins. Pas de débordements iconoclastes – c'eût été grossier – mais du théâtre réglé, du divertissement verbal et de haute tenue. Elle scandait les séquences de chaque soirée où, invariablement, un temps lui était imparti où elle charmait son aréopage de subversifs qui, si elle l'eût

exigé, se serait mis à ses pieds. Nous étions décidément loin de Bourges. Une musique psychédélique emplissait la maison avec une touche d'Andy Warhol. Coulisses du grand salon et pièces annexes proposaient des ingrédients. A plusieurs reprises on m'offrit de la poudre à inhaler, des comprimés pour l'extase, d'énormes joints et des alcools. Je me souvenais de la Commune des Lilas. Au milieu de ce pilonnage, Massenga plaisait et se plaisait.

Qu'on ne croie pas que je caricature. J'ai connu ces endroits – j'y ai accompagné Massenga –, répliques de ceux d'Italie, de Londres ou de Park Avenue où se sont définies les nouvelles figurations d'une certaine pensée et d'un certain pouvoir. On y procéda à de subtils arrangements. Je doute que les révolutionnaires de l'ombre y fussent présents ou convoqués. Je n'avais rien qui me justifîât pour juger telle ou telle pantomime d'un tribun exalté. Qui pouvait ignorer qu'on donnait toute licence au verbe et à la posture pourvu qu'ils restassent verbe et posture ? Encore, peut-être, que tout commence par la libération du verbe.

Massenga était-il à part ou entre deux causes dans ce milieu ? Jean l'appréciait et, lui, allumait un feu supposé dans l'un des centres emblématiques du capitalisme prétendument triomphant alors qu'il était au bord de l'abîme. Il continua de me faire leçon sur la question – « Dégustons longuement les restes du grand mort » – en m'invitant à ce mélange de Dolce Vita et de chronique d'une fin de siècle annoncée. Certes y abondaient les grands airs de la décadence mais rien de comparable avec celle des empires. Sans

que je fusse en aucun cas acteur engagé – juste un promeneur – je ne pouvais pas ne pas voir les simulacres à l'œuvre et le baiser mortel posé sur les lèvres de la révolution. Quand je tentais d'en convaincre Massenga, il me répondait : « Et après ? »

J'aimerais m'attarder un instant chez Marietti et sur les rencontres. Ils lui avaient donné le nom de la sagesse, Sophie. Ils, ses deux parents, tous deux rejetons d'une des dynasties textiles du Nord et nécessairement catholiques bon teint. Le père au patronyme aristocratique était haut dignitaire gaulliste tout en poursuivant la conduite de ses affaires. Il avait l'oreille de de Gaulle qui le consultait pour l'entendre lors des choix décisifs. La famille possédait de nombreuses résidences dont un appartement boulevard Flandrin, un hôtel particulier à Lille, une villa au Touquet.

Sophie menait de front des études supérieures de commerce et de sciences politiques. Cousine par alliance de la Marietti elle hantait son salon du Troisième. Blonde, très affriolante, parfums subtils et onéreux, nippée strict mais cachemire et compagnie, les étoffes qu'elle portait donnant envie de les caresser

autant qu'elle. Miss Beauté Sublime, elle toisait en souveraine le valgum pecus, sauf Massenga devant lequel elle fondait, le collant presque, toujours à ses basques, dès qu'il se montrait. Que pouvait-on attendre de ce dévergondage inattendu ? Inutile de préciser que Massenga jouant au ténébreux, romantique à souhait, engagé dans des péripéties secrètes, n'était pas sans se divertir de la situation, car, pour lui, vu le nom que portait Sophie, elle s'en trouvait immédiatement cataloguée. Nul doute qu'à la fréquenter selon son bon plaisir, il persévérerait dans l'application de sa thèse sur l'appropriation / dépossession du capital, à commencer par celui de ses détenteurs et représentants, la fin justifiant pratiquement les moyens. A le voir en action, je m'amusais, le sachant imperméable aux critiques de classe que les envieux lui adressaient sans qu'il changeât en rien.

Donc, Sophie, énamourée, – je passe sur les détails –, se mit au service de Massenga. L'austérité catholique, la contrition, n'autorisaient pas l'étalage de la richesse. Aussi Sophie qui cédait à la coquetterie, était pour le reste spartiate. Ce qui n'empêchait pas qu'elle avait un port de reine et qu'elle électrisait les regards. Au contact de Massenga – je crois que, sans malice, il la bouscula néanmoins en quelques semaines – elle évolua, abandonnant ses mines pincées et son dédain de la valtaille. Elle accepta les lubies de Massenga et de ses indéfectibles proches, dont moi, prête à l'aventure. Massenga n'avait pas d'autre envie que d'être ludique.

Ainsi, durant plusieurs mois, Sophie fut parmi nous. J'estime la période en mois, car avec Massenga rien n'excédait ces délais. Il lui fallait aller vite en tout.

Lui, si discret sur ses amours, on le sait, me confia cependant quelques bribes de sa relation à Sophie, confirmant le propos trop rebattu sur les filles de la bourgeoisie – mais les fils son du même acabit – qui, lorsqu'elles se soustraient à leur destin programmé, se révèlent surprenantes, s'accordant peut-être des moments précieux et uniques, des envolées de l'âme, avant l'inévitable retour au bercail. Qui pourrait leur reprocher de ne pas cultiver la rupture irréversible d'avec leur milieu ? Sophie, selon Massenga, pouvait être étonnante, inventive, tendre, éruptive. Une femme.

Il l'embarqua dare-dare dans ses facéties. Pour Sophie que les événements avaient peu affectée suscitant en elle peur et répulsion était alors retournée à Lille puis au Touquet, se calfeutrer selon l'injonction de son père, jusqu'à la fin des « désordres ». Elle qui n'avait rien vécu éprouvait en Massenga, auréolé tel un dieu, l'incarnation de cet autre monde qui aujourd'hui, par lui, la fascinait. Sans les rationaliser, elle plongeait dans les exubérances, goûtant aux transgressions, adorant sans retenue, elle, la pudibonde, un brin nostalgique de ce qu'elle avait manqué. Elle menait, non sans ruse, double vie, entre le boulevard Flandrin de l'univers domestique

– la domesticité y était d'ailleurs légion – et les folies du jour avec Massenga et sa bande ; Elle fut adultérine, participant au dépérissement de la famille comme à celui de l'Etat et elle en jubilait.

Sa transformation, spectaculaire, elle se laissa aller – avec moi entre autres – à des épanchements. Elle devint curieuse, intriguée, soucieuse de ce que nous étions. Dans ses yeux, on lisait, la lumière de la découverte de ce qui lui avait été tronqué, caché, dérobé. Ainsi, c'était ça les gauchistes exécrés, les chahuteurs semeurs de chienlit, des rigolards, des imprévisibles, des dissidents de la conformité, des prosélytes du jour le jour, des flambeurs à l'existence risquée pour certains comme elle le subodorait. Elle avait l'intelligence de la pondération provinciale, le sens des pérennités et de l'intangible sur lesquels s'échoueraient les fugaces brisures auxquelles elle participait, éprouvant dans une tristesse véritable qu'elle dissimulait mal, que le volcanisme n'avait d'éclat et de sens que dans l'éphémère. C'est pour cela qu'elle s'était mise à nous aimer.

Elle ne nous proposa pas le boulevard Flandrin. Elle y amena seulement Massenga lors des absences parentales. Par contre, elle se débrouilla pour qu'on se rende à plusieurs reprises au Touquet où nous envahîmes la villa. Nous ? Selon les virées, si je me souviens bien, il y avait Betel, Jubin, l'ouvrier, Tomasini, Herbert, le peintre de Bourges, des X et Y, dont mes carnets disparus ont dû

garder trace, Massenga et moi, jamais tous au même moment. La villa, une solide bâtisse, en imposait. Conçue pour accueillir les familles nombreuses, elle regorgeait de pièces, chambres et salons. Face à la mer, elle se situait dans la périphérie du Touquet. Nos invasions rendaient Sophie inquiète. Jubin, de toutes les expéditions, je crois, nous donna le *La*. Nous n'égratignâmes ni les murs, ni les boiseries, ni les bibelots, ni les fauteuils et sofas.

Quand il entra pour la première fois dans la villa, Jubin, eut l'attitude d'emblée respectueuse. Il me rappela ce qu'Ambroise Bierce dans l'un de ses récits relate de l'occupation d'une hacienda richissime par une troupe de Pancho Villa ou Zapata – je ne sais plus – qui, face aux miroirs muraux dont ils ignoraient qu'il pussent exister, voient pour la première fois leur image réelle. Ce qui provoque en eux sidération et sentiment d'étrangeté paralysants. Jubin, décrit comme farouche et tourmenté, s'évertua à ce que rien ne pût, venant de nous, être objet d'une vengeance de classe – et, sur ce chapitre, il fallait surveiller Herbert –. Ce qui ne nous effleura même pas. Nous profitons simplement du confort des lieux. Nous ouvrîmes les baies, nous respirâmes la mer, effectuant de longues promenades nocturnes sur les plages, imaginant le soleil de minuit, nous ravissant, chacun à sa manière des pénétrations maritimes. Au matin, Herbert, yogi, taoïste, zen célébrait cérémonieusement le levant.

Massenga et Betel filaient – ça ne surprendra pas – au casino. Pour ma part je déclinais, préférant dans ces hors saisons,

me promener seul, dans les rues quasi désertes de la station. A regret, Sophie, fille du gaulliste historique, figure notable du coin, ne désirait pas paraître en leur compagnie. Enfant du pays on l'aurait reconnue. Elle se devait de préserver notre clandestinité. J'eus donc des moments avec Sophie. Le sexe exclu – Sophie n'en était pas à l'amour libre ! D'aimer Massenga était son amour libre à elle – il y avait toujours la proximité de nos corps quand sur la terrasse nous parlions, elle, aspirant à la parole, intarissablement, attendant Massenga et Betel jusqu'au retour tardif de leur sortie. Cette proximité ravivait en moi le souvenir de Lomé, de Muriel, et de ce qu'elle et Sophie, aux antipodes l'une de l'autre, suggéraient d'inatteignable féminité. Que Sophie fût de la grande bourgeoisie ne m'intéressait guère. Je n'étais pas dans le défi érotique de la conquête bien qu'elle ne fût pas imprenable. Elle me plaisait par son trouble, par son humanité amoureuse d'un Massenga insaisissable. Elle savait probablement ce que je savais, qu'elle se tenait en l'une de ses parenthèses, en l'une de ses pauses provisoires. Il disparaîtrait un jour de sa vie. En refusant l'évocation de cette fin, elle s'en accommodait déjà. Sur cette issue, nous nous taisions. Elle appréciait le présent sans augurer de l'avenir. Pour l'heure, elle était dans la passion, elle se consumait et renaissait en fonction de Massenga. Le message de la résurrection était-il donc charnel ? L'amour libère-t-il le corps de la chair ? Qu'avais-je à répondre sur ces philosophies qui la remuaient, elle, moi le bétien que je persistais à être ?

De mon côté je l'invitais à discourir sur mon hobby intellectuel : le non-travail et la jouissance de l'instant. Elle se cambrait, l'héritière, la future hiérarque. Comment concevoir une société improductive et sans ce lien social qu'est le travail ? Je lui indiquais que Marx – condition de son élaboration intellectuelle – n'avait jamais eu d'emploi, ni d'activité régulière rémunérés. Elle en fut surprise, le croyant évidemment, universitaire et professeur ! En fait, je redoublais ce que Massenga lui avait probablement dit sur l'aliénation et le prix de la liberté. « Mais il faut bien que quelqu'un vous entretienne, vous les libertaires égocentriques ! Que vous le vouliez ou non, vous êtes dans l'économie. » Elle était tenante du couplet « travail = création. ». On pouvait s'accomplir dans son métier et gagner du même coup son indépendance. Sincère et convaincue, elle ne me surprenait pas. Elle n'avait pas fait le quart du chemin avec Massenga.

J'étais un glandos et je le revendiquais avec mes intermittences, mon circuit d'hôtel une étoile. Je me soignais cependant l'élégance, ce qui, de loin, pouvait abuser. En observant Massenga qui la déroutait et moi, avec ma disponibilité déconcertante, Sophie concluait que nous étions d'un parcours inconciliable avec le sien. L'imaginer en son futur ne le bonifiait pas. Son détour actuel, somme toute bien balisé, n'occultait en rien, à mon sens, sa fidélité à des valeurs et habitus tellement ancrés, polis par des siècles de domination, qui la rivaient sans recours aux obligations de son milieu. Peut-on échapper à cette patine ? Qui

sait, si elle aussi, à l'écoute de ce qu'on répétait à satiété autour d'elle chez les bourgeois, ne fustigerait pas, un jour, la rotture, rotture à laquelle je m'énorgueillissais d'appartenir, moi, qui de ma vie, ne ferais rien, sinon de la vivre ? Inconciliables malgré les caresses des mots et des chuchotements complices comme si l'Histoire nous figeait en catégories, connectant nos antagonismes pour alimenter son propre mouvement. Ainsi percevais-je Sophie, s'épanchant dans la nuit, interrogée au plus profond d'elle-même par cette faune que nous représentions, inclassable, disparate jusqu'à l'évanescence, Sophie s'essayant à une rencontre tâtonnante, en laquelle elle vivait un amour, Sophie à peine aventurée et bientôt retirée.

Il y eut des moments de grâce, telle une nuit où emmitouflés sur la terrasse nous regardions la mer dans l'attente sempiternelle de Massenga et Betel qui se prolongeait, m'inclinant à penser qu'ils avaient peut-être dévalisé le Casino. Sophie aimait la mer et la nature. Elle avait pour l'exprimer l'enthousiasme de l'enfance, cette enfance bénie, passée ici même dont elle me parla longuement. Chacun a sa poésie, celle de Sophie s'inspirait des espaces délivrés par la mer où il entre, qu'on le veuille ou non, de l'infini. Pensée ressassée, certes, mais néanmoins agitante. Nous étions dans la proximité que j'ai dite, malgré le froid d'une nuit de printemps. Je sentais sa chaleur. Elle me brûlait, tandis que Sophie égrenait des anecdotes qui toutes tournaient autour de félicités

qu'elle avait connues. Je ne pus m'empêcher de lui citer la phrase tant rabâchée de Rimbaud.

- Tu sais ce qu'est l'éternité ?

Elle hésita, surprise

- Dîtes (elle me vouvoyait, je la tutoyais)

- La mer allée avec le soleil

- A moins que ce soit l'inverse... (Elle répéta la phrase)

N'importe comment c'est très beau.

Elle me regarda, me toucha la main. C'était comme si j'avais résolu le mystère de l'horizon.

Encore un mot de Sophie. Je la revis deux ans plus tard. Entre temps, cursus imposé par son école, elle avait passé un an aux States et, en ce qui me concernait, l'Agence m'avait branché sur les premières manifestations de ce qui se nommait pas encore écologie. Sophie que je rencontrai par hasard boulevard Bonne Nouvelle, non loin de la société où elle travaillait, m'introduisit, naturellement si je puis dire, et à ma grande surprise, dans l'un des comités libres militant pour la défense de la planète. De plus elle m'apprit qu'elle collaborait, sous un pseudo, à un hebdo frappadingue dont les unes réjouissaient par leur impertinence et qui le feront en quelques occasions interdire. L'animait une flopée d'illuminés hirsutes et paillards qui avaient cinquante ans d'avance sur la conscience politique du moment.

Un rapport de la direction centrale de l'Agence nous avait

été transmis pour nous préciser clairement ce que nos commanditaires américains et européens considéraient comme des priorités. Outre la réduction de la subversion qu'ils qualifiaient d'ultra-gauche, l'écologie qui prenait massivement aux Etats-Unis et dans les pays du nord de l'Europe devenait la mobilisation citoyenne à terme la plus déstabilisante pour le complexe militaro-industriel. Même si en France, à cette heure, il n'y avait que balbutiements d'hurluberlus, il fallait y aller voir. D'où mon parachutage. Et voici que je tombais sur Sophie.

L'*Hebdo* qui fonctionnait en autogestion démocratique radicale organisait chaque semaine un forum ouvert qui se déroulait en deux temps. Le premier s'appelait, « boîte à clous » et recensaient les nuisances et pollutions rapportées par des témoins et journalistes. Le second était intitulé, « boîte à outils » et accueillait toutes les propositions, idées, des plus saugrenues aux plus ingénieuses, pour sauvegarder l'environnement et changer la vie quotidienne. Je piochais dans toutes ces clameurs qui proclamaient une vérité encore insensée. Le forum dans les locaux de l'*Hebdo*, rue de l'Evangile dans le 18ème, était de fait permanent sur fond de frénésie incessante. Tous ces débraillés s'avérèrent fort sympathiques. C'était du cru Vincennes amélioré par le rire et l'humour. Sophie y tenait une rubrique sérieuse, centrée sur le nucléaire et l'industrie chimique, rubrique qu'elle signait Ardec, en allusion aux études en arts-décos qu'elle aurait bien voulu faire si le veto familial ne s'y était pas opposé.

Au cours de son année au département d'économie de l'Université Columbia à New York, elle avait connu des concepteurs parmi l'équipe qui préparaient le *Whole Earth Catalog*. Elle fut très impressionnée, elle l'amie de la nature, par ce qu'on y disait des dégâts, pour certains irréversibles, induits par le dogme de la croissance exponentielle et du productivisme. Elle était revenue convertie, d'autant qu'elle s'était promenée en Nouvelle Angleterre où l'on exaltait Thoreau et Emily Dickinson, était descendue dans les canyons du Colorado et avait parcouru ce qui fut la Grande Prairie des Amérindiens.

- Vous savez, soutenait-elle, que les groupes extrémistes comme le *Black Power*, n'ont pas la profondeur du mouvement qui se dessine pour la renaissance de l'identité indienne. Personne ne nie l'esclavage le racisme et l'abomination de la traite, mais pour les Indiens, il y a eu un ethnocide. La culture indienne, dans sa multiplicité, est prodigieuse et son lien avec la terre, les animaux et les éléments, magnifique.

J'ignorais ce dont elle parlait mais je n'avais aucune raison de l'interrompre.

- La défense de la Nature aux Etats-Unis est ancienne presque biblique. Aujourd'hui il touche même les milieux scientifiques. L'univers technologique est remis en cause.

- Et tu penses quoi des Français sur la question ?

- Nous ne sommes qu'au début d'une prise de conscience. Il faut tout d'abord informer, alerter, dessiller les yeux.

- Vous n'êtes pas aidé quand on entend le secrétaire général du glorieux parti de la classe ouvrière vous ridiculiser...
- Vous pensez à Plogoff ?
- Exactement. T'as vu qu'il vous reprochait qu'en vous attaquant au projet de centrale nucléaire sur le site de vouloir revenir au temps de la lampe à huile...
- Et de la marine à voile... Il disait la même chose pour la centrale de Châlons.

Sophie me promet de m'amener sur les lieux de la contestation où se produisaient de féroces affrontements avec les forces du désordre comme on aimait nommer les flics. Les militants où se mêlaient ceux de l'ultra-gauche, étaient avant tout des pacifistes mais déterminés et non sans courage. Ils entraient sur les chantiers, bravant les matraques et les lacrymos, démantelaient le plus qu'ils pouvaient. Ils avaient le sens, à l'image de tout ce qui était issu des événements, de l'acte exemplaire, de la révélation symbolique. Ils tentaient de se lier aux populations locales. Les paysans n'étaient pas indifférents, les ouvriers et les citadins plutôt hostiles, les partis de toute obédience et les syndicats farouchement contre. On étouffait dans les appareils, les médias ne retenant que le folklore, cette pensée naissante.

- On vous prend pour des rêveurs bucoliques, des nudistes, des joueurs de pétanque, on souligne que l'Allemagne nazie était friande de clairières, de forêts, de paganisme sur fond

d'hymne à la Nature.

- C'est de la caricature idiote. Quand les gens sauront vraiment sur le nucléaire, sur l'invasion par la techno-structure...

- T'as l'air très calée.

- La société pour laquelle je travaille assure des expertises et établit des prospectives pour l'agro-alimentaire. C'est pas triste... Avez-vous lu René Dumont ? Il a raison sur toute la ligne.

- Ça te pose pas de problèmes d'être dans une telle boîte ?

- Je n'y passerai pas ma vie. Pour l'instant, c'est stratégique.

- Tu piques des informations et tu les diffuses.

- On peut dire ça comme ça.

- Ce qui gêne les observateurs, c'est votre flou politique.

- Comment ? Parce que nous nous déclarons ni de droite ni de gauche ? Nous cherchons des majorités citoyennes, des consensus. Les critères de la représentation ne sont plus les mêmes quand il s'agit de s'unir pour la survie.

La où Muriel eût demandé une élucidation des bases théoriques de l'action, Sophie défendait le pragmatisme, le plus grand commun fédérateur puisque c'était selon l'*Hebdo* le sort de tous dont il s'agissait. Sophie avait pris le pli militant. De tout temps il y avait eu de l'entrisme sous une forme ou sous une autre dans

tous les lieux et secteurs d'importance. Quelques hauts-placés, sympathisants de telle ou telle cause, restaient dans l'ombre. Ils fournissaient matière sans paraître sur la scène de l'action. Sophie liait les deux puisqu'elle n'hésitait pas à se rendre aux forums de l'*Hebdo* et de participer aux manifestations locales.

- Et si tu te faisais repérer ? On entre à l'*Hebdo* comme dans un moulin, les flics itou.

- Qui ne risque rien n'a rien.

- Mais ta position stratégique ? La position sociale de ton père ?

- Il ne sait pas ce que je fais. Je vous l'affirme.

- Alors ça tourne pas rond chez les flics.

Elle éluda. Les flics connaissaient probablement ses relations avec le mouvement, l'avait remarquée aux forums, aux manifs d'un nouveau type et identifiée comme la fille de qui elle était, mais de Gaulle ne gouvernait plus. Il n'était pas sûr qu'ils savaient qu'elle signait Ardec. Pour le moment, ils la laissaient fouiner dans les coulisses de la société et paraître dans les comités sans intervenir. Comme toujours, ils accumulaient. C'était mon opinion. Du classique.

Au cours des quelques rendez-vous que nous eûmes, il arriva que sa voix trembla lorsqu'elle demandait :

- Avez-vous des nouvelles de Richard ?

- Non

J'étais sincère puisque je n'avais pas revu Massenga depuis longtemps. Je notais toutefois qu'elle ne l'avait pas oublié et, l'année aux States, effacé. Elle poursuivait néanmoins le chemin. Elle partageait un appartement près de la Bastille avec trois autres filles et se passionnait pour la musique de l'Inde. Elle m'invita une seule fois. Je m'attendais à débarquer dans un des foyers du féminisme vagissant. Non, je trouvai des filles racées, absorbées, du type fonctionnel qui avaient choisi la rentabilité d'une co-location. L'une, anglaise, était, employée au service culturel de son ambassade. Elle lisait Kate Millett et se leva discrètement à mon arrivée. Tout ce monde était d'une politesse distante. Ce qui fait que Sophie me retint dans sa chambre au rythme d'une musique indienne dont j'étais ignare et dont elle m'apprit, provenant d'Inde du Sud, qu'elle portait l'épithète de carnatique, mot que j'entendis pour la première fois. Dans ces notes et rythmes répétitifs, Sophie semblait déceler l'expression de la grande âme cosmique et je retrouvai notre proximité d'avant – du moins celle que je croyais être – quand nous parlions face à la mer. Je remarquai que Sophie avait encore embellie, tandis qu'elle me montrait un certain nombre d'articles écrits en Amérique et en Scandinavie sur les dangers courus par la planète qu'on appelait désormais la planète bleue. Elle me décrivit au travers d'eux l'originalité des actions mis en oeuvre par les militants écologistes et leur capacité de résistance. J'intervins en souriant :

- Vous êtes comme les chrétiens des catacombes.

- Vous vous moquez.
- Pas du tout. Vous avez eu la part révélée et vous devez porter au monde la bonne nouvelle – plutôt la mauvaise – afin de le réveiller de son sommeil.
- Je ne vous apprendrai rien en vous spécifiant que c'est ainsi qu'a toujours agi la conscience politique.
- Bien sûr. Tu ne crois pas qu'en plus vous avez le sens du sacré ?
- La vie est sacrée. Toutes les formes de vie sont sacrées.
- Tu es en somme dans une cause christique.
- Qu'est-ce que le Christ à avoir là-dedans ?
- Rien. C'est la manière de penser qu'est la même : sauver le monde.

Réducteur, je l'avais touchée mais entamé d'aucune façon sa conviction. Elle m'interpella :

- Vous préférez la lutte des classes ?
- Oh ! moi

Quel portrait lui adresser sans lui apparaître sous le masque de ce qu'elle réprouvait au plus haut point, le nihilisme ? Chez les engagés on baptisait ainsi tous ceux qui, comme moi, baladaient un regard étonné sur l'existence et tenaient de leur inconsistance la force de durer. Nous revînmes à la musique, pris tous les deux, sans l'avoir délibéré, par le jeu d'un violon pathétique qui inspirait une grandeur que j'étais bien en peine de concevoir. Mais la musique a vertu d'indiquer d'étranges voies.

Sophie me dévisageait avec une sorte de compassion. Sa main près de la mienne, devais-je la prendre ? Sa compassion était interrogative, semblable à celle qu'elle avait eue au contact de la bande hétéroclite qui suivait Massenga et de Massenga lui-même. Elle ne doutait pas que je demeurais, ce dernier absent, son plus proche ami – ami, si l'on veut –. Ma présence ravivait sans conteste le passé encore si vivant. Je décrivis la chambre du regard, sa décoration de bon goût, à l'indienne, son impeccable disposition. J'entendis le bruit assourdi de la rue Saint-Antoine. La chaste Sophie avait à sa guise effectué la moitié du chemin vers la révolution. Elle avait opté pour la non-violence, le dépassement des oppositions traditionnelles et leurs clichés. Elle militait pour l'harmonie entre les hommes et la défense prioritaire de la Nature. Rayonnante, en beauté, n'en prétendant rien, pionnière avec une poignée d'autres, elle dérivait vers des terres nouvelles de la politique et Massenga, sensuel, éclaté, lui manquait sans qu'elle l'espérât. Je pris congé tard, troublé par toutes ces musiques.

Fin de parenthèse : retour à Bourges.

Quand j'ai informé Massenga de la visite des flics à la ferme, il n'en parut pas surpris et il a jugé, cela allait de soi, qu'il valait mieux prendre distance d'avec Bourges. Il confia la *Blues Tavern* à André et se prépara à quitter la maison Marietti et bouger tout en m'assurant que nous resterions en contact sans m'expliquer toutefois comment. Je lui dis qu'à mon tour je m'éloignais de la Bastille et retournais au Blanc-Mesnil ou aux environs. Il m'indiqua : « Va plutôt vers Gennevilliers. »

J'échouai dans le quartier des Grésillons à l'*Hôtel du Quai*. Autour, de gros travaux étaient en cours : la prolongation du métro depuis la place de Clichy, la construction d'une gare routière et de logements sociaux. Ce qui fait qu'on se déplaçait entre les excavations. J'étais chez les communistes.

Le coin avait aussi ses cafés arabes. J'adoptai le même comportement qu'au Blanc-Mesnil. Je ne sortais du quartier que pour me rendre à la bibliothèque municipale bien fournie où en quelques semaines assidues je fis mon inventaire littérature romanesque du dix-neuvième siècle et du premier tiers du vingtième. Je prouvais que le désœuvrement peut-être princier et occasion de littérature. De temps en temps je pensais aux femmes. Je ne cherchais nulle aventure, j'en étais comme sevré. J'activais donc, privé d'elles, la vie de l'esprit au travers du libre jeu des grands textes. Je vérifiai à quel point ma dépendance la plus manifeste était celle qui me liait au verbe.

Je travestis sans doute un peu cette période de calme réparateur. Je continuais d'alimenter l'Agence qui m'avait attribué un secteur banlieue qui couvrait le nord des Hauts-de-Seine où se trouvaient nombre d'entreprises aux sites historiques et, surtout, le port de Gennevilliers concurrent direct de celui de Rouen. J'étais guère productif mais j'allais cependant traîner entre deux Balzac, Chateaubriand, Hugo ou Vallès, autour des usines où des commandos prolétariens auto-légitimés défiaient les syndicats réformistes, dont en premier la C.G.T., et provoquaient les cellules communistes. J'aurais nettement préféré être délégué chez Lip où une expérience inédite d'auto-gestion se déroulait hors des voies traditionnelles mais l'Agence avait décidé. J'arrondissais ainsi mes fins de mois sans trop toucher au pécule qu'avait partagé Massenga lors de la virée à Cannes.

Il n'y avait pas grand-chose à écrire sur les affrontements répétitifs auxquels donnait lieu le face à face entre les prolétariens vindicatifs et les syndicats. Je notais pourtant l'affaiblissement du combat radical et sa reprise en mains par les organisations officielles et le solde de son pré-carré. La surdité ouvrière aux slogans de l'Ultra-gauche était patente. Que du ressassé.

Un jour, néanmoins, à l'arrivée des équipes d'après-midi, je fus témoin d'une violente échauffourée avec offensive conjointe – je ne jurerais pas qu'elle fût concertée – des services d'ordres syndicaux et de la sécurité patronale devant les usines Chausson, en direction des « brigades » prolétariennes qui virent leur matériel : banderoles, mégaphones, tracts, dispersés et voler en éclats. Des balles furent tirées – réelles ou à blanc – qui firent s'égailler la maigre troupe des contestataires. L'un deux parut touché puisqu'il s'éloigna en claudicant. Une Peugeot poussive le récupéra et s'enfuit. Qu'on eût tiré ici – il y avait eu des préalables à Billancourt et à Sochaux – signifiait bien, qu'en haut-lieu, on avait décidé de siffler la fin de la partie.

Quant au port, je m'y rendais sans avoir trop rien à en dire. Le paysage était désertique. Des allées menaient aux quais de Seine qu'encadraient de longs entrepôts où stationnaient et partaient d'énormes poids lourds. Des bords de Seine on devinait Argenteuil, sur l'autre rive, où il subsiste peu de ce que les impressionnistes en peignirent. Il n'était pas obligé d'attendre la nuit pour décréter que ce territoire n'était déjà plus humain, il l'était, le

jour.

J'eus, au retour de l'affrontement devant Chausson, un message à l'hôtel, alambiqué comme toujours, où je compris qu'on me fixait rendez-vous pour le lendemain après-midi à l'angle du Pont de Clichy, qu'une arche en béton allait recouvrir, et du quai. Les chantiers assuraient un anonymat total à toute rencontre. Vers trois heures une estafette surgit avec Moreno au volant, seul. Cette fois-ci l'estafette était de couleur bleu foncé alors que celle que j'avais aperçue à Châteauroux était grise. Je pris place auprès de Moreno qui m'annonça que nous allions à Dunkerque. Visiblement il venait du port car il avait sur le pare-brise, oublié, le document réglementaire à l'entrée et sortie. Je le lui signalai. Il le fit disparaître. Nous rejoignîmes l'autoroute du Nord et roulâmes sans désemparer. Moreno, à son habitude, ne fut pas causant. Il me dit cependant : « Des fois, Italia, elle parle de toi. » Je songeai que les commandos de tous ordres devaient devenir squelettiques pour que l'on eût recours à moi.

Les docks de Dunkerque, c'est dix fois, vingt fois le port de Gennevilliers. Mais Moreno savait où il allait. Nous suivîmes, la nuit tombée, toutes ces enfilades sur ce qui me parut des kilomètres. Il se gara à l'abri de containers géants et nous attendîmes en silence. Il était près de minuit quand il me demanda de me poster au coin de la borne 26 et de faire le guet, tandis qu'une autre estafette se pointait précédée par une 403 beige qui effectua quelques appels de phares. Rien à l'horizon. Des caisses s'échangèrent dans les deux sens. Puis Moreno reprit le volant pour ce que je supposais être la direction de la Belgique. La 403 s'approcha de moi et j'entendis Massenga m'appeler : « Viens on rentre à Paris. »

Nous roulâmes jusqu'à l'aube à bonne allure. Nul doute que le moteur avait été trafiqué car la 403 giclait bien et Massenga qui ne montra aucun signe de fatigue avait la conduite vive. J'avoue

que je somnolais et Massenga fut peu loquace. Il me remercia toutefois s'être venu à Dunkerque. Je faillis lui répondre : « De rien » tant je n'avais eu qu'à me prêter à une demi-heure de vigilance. Je doutais que ma compagnie eût été décisive pour Moreno. Pourquoi m'avoir associé à cette expédition sinon peut-être pour me montrer qu'une activité souterraine se poursuivait et m'y impliquer par la bande à moins que c'eût été la seule manière de revoir Massenga ?

A Senlis nous stoppâmes dans un restoroute le temps d'un petit-déjeuner. Massenga en profita pour revenir sur sa conception du militantisme, celle qu'il me répétait depuis plusieurs mois. Il me tint alors un discours haletant empreint de fatigue et d'agitation. Selon lui l'armature révolutionnaire était suffisamment forte pour s'imposer. En fin de compte elle aurait raison de la raison bourgeoise. Devant l'impossibilité de résoudre la crise de civilisation qu'elle avait engendrée et dans laquelle nous étions plongés, la bourgeoisie ferait certes appel à son armada répressive mais également à des manipulations de pensée qu'elle revendiquerait habiles – et pourtant tout aussi grossières – pour débaucher et jeter la confusion en faisant miroiter les alouettes. Elle saurait utiliser ce fameux goût du pouvoir qui est corruption de l'esprit et n'épargne pas les révolutionnaires. C'est pour cela que le militant se doit de ne pas être autre chose qu'un éveilleur qui passe. Il inaugure les actions, provoque la contradiction, déclenche la réaction en chaîne sociale par l'acte exemplaire et laisse les masses organiser leur destin. Il n'est pas l'avant-garde, rien qu'un moment de lucidité, un

révélateur ponctuel de l'éruption historique quand elle jaillit des forces obscures qui travaillent en profondeur les sociétés en une lente, très lente, temporalité. Le militant est d'abord un instigateur de vie, l'opposé d'un moine soldat. Il est insolent, impertinent, dénonce les conformismes de pensée et de mœurs. Il veut la fête finale. Il serre le système dans ses bras pour une étreinte mortifère. Il est périodique, apparaît et disparaît.

Au contraire de ses habitudes, Massenga parla beaucoup de l'Amérique et des Etats-Unis. Il se reprochait d'avoir trop focalisé sur le Sud et mésestimé la « révolution culturelle américaine » dont il était désormais convaincu qu'elle était la seule réponse civilisée à l'invasion de la techno-structure et du complexe militaro-industriel. Dorénavant, c'est là-bas qu'il lui faudrait se rendre. Mais, pour l'instant, pas question de désertir l'Europe où des événements emblématiques s'étaient passés et où d'autres adviendraient sous peu.

« Connais-tu le *Paradiso* d'Amsterdam ? » inaugura un autre de ses laïus. Je l'écoutais convoquer le camarade-voyant Rimbaud, évoquer l'implacable nécessité du désir à ne jamais renier et, tout de go, définir le héros anti-héros. Je m'attendais à ce qu'il invite Baudelaire à notre table, Baudelaire qui chargea l'artiste de la tâche surhumaine et impossible de maintenir la beauté en ce monde. Il ne le fit pas mais ce fut tout comme. Avec son prophétisme, Massenga risquait gros. L'indécrottable inertie des

contemporains n'est pas vaine expression. Il est toujours à craindre devant une excitation comme celle de Massenga la chute dans une déception fondamentale source d'irréparable. Je le regardai dans cette minable station d'autoroute, fervent et pathétique, porté par le rêve qui fait que le monde est monde et je crus entendre un testament. Je me répétais la lancinante question : quel rôle me destinait-il ?

Ça restera une des interrogations de ma vie, d'autant que je n'ai jamais rien dirigé mais ai été entraîné par des forces en réseau, déporté quelquefois loin des rivages et aimanté par des rencontres qui, comme je l'ai dit, ne me semblaient pas le fruit du hasard. Étais-je à ce point pris dans les mailles browniennes de l'existence pour que ce fût toujours après coup que m'apparût le sens de mes actions si tant est qu'il en eût un ? Ainsi avec Massenga.

Le théâtre National de Gennevilliers se trouvait à deux pas de l'*Hôtel du Quai*. C'est presque sans surprise qu'un matin, passant devant, je fus interpellé. Je reconnus Doyen, l'un des étudiants communistes qui, au sortir de leurs interminables réunions dans la salle de la rue Gît-le-Cœur, venaient me taper d'une cigarette quand je fumais sur le seuil de l'hôtel lors de mes veilles.

Doyen travaillait maintenant à temps partiel à la direction culturelle du théâtre. Il avait viré trotskiste. Ce qui spécifiait l'impossibilité de le divulguer vu qu'à Gennevilliers, parmi les communistes orthodoxes, c'aurait été non seulement mal reçu mais rédhibitoire pour un vidage. Il poursuivait donc en solitaire son entrisme et avec des projets personnels, ailleurs, qu'il m'exposa après le sempiternel « Qu'est-ce que tu fous ici ? » et « Qu'est-ce que tu deviens ? », telle l'animation de l'*Escale*, situé rue de Plaisance, dans le XIVème, où il tentait de promouvoir du culturel novateur. Trotski avait eu, on s'en souvient, des idées avancées sur l'art, bien loin du réductionnisme stalinien en la matière.

Doyen m'accrocha par un « Et ta bande d'Américains de la rue Git-le-Cœur ? »

- Ils sont tous repartis en Amérique où ils sont devenus des espèces de vedettes de ce qu'ils appellent là-bas la contre-culture.

- Justement, ça te dirait d'organiser une soirée de lecture de leurs textes à l'*Escale*. Ici, ils ne sont pas assez connus.

Je n'avais aucune idée de l'organisation de ce genre de soirée mais l'idée me plut. J'aurais la possibilité d'y placer quelques extraits de Blake. La soirée eut lieu quinze jours après, précédée par une intense campagne de bouche-à-oreille, d'affichettes et de placards dans les feuilles de choux de l'ultra-gauche qui acceptèrent cette publicité.

L'*Escale* s'était installée provisoirement dans les locaux d'un garage promis à démolition et pouvant contenir une centaine

de personnes. Une scène était dressée. Il y avait quelques sièges mais la règle était de demeurer debout où de s'asseoir à même le sol. Doyen avait transporté son barda dans les bureaux transformés en appart de fortune. La prestation fut un succès bien que nous l'eussions goupillée très vite. Doyen m'avait présenté deux acteurs à qui je fis découvrir les textes. J'avais obtenu par eux, aussi, la participation d'un trio musical jazz, constitué d'un saxophoniste et d'une rythmique. L'*Escale* fut rapidement submergée. Plus de deux cents gus se pointèrent, population cosmopolite et chamarrée. Doyen se fendit d'un petit topo introductif sur les buts de son association culturelle et il me céda la parole afin que débute la soirée. Je lus du Blake en introduction et saisis l'assistance par cette voix d'outre-temps. Je rappelai ensuite l'historique de « la bande » et l'actualité de ses activités. Se succédèrent, dans une attention et une liesse croissante les textes de Grinbaum, Rodgers et Angelico que j'avais choisis, pour terminer par l'adjonction de l'un de leurs complices électif, le Franco-canadien Jack Duloz dont j'avais traduit pour la circonstance, grâce à la librairie *Shakespeare and Co*, des inédits. Le trio jazz s'intégra parfaitement, sachant d'instinct tisser des entrelacs avec les textes et s'offrir des plages inspirées lors des pauses textuelles. Bref, nous fonctionnâmes comme des pros, l'atmosphère rappelant les lectures mémorables de New-York et San-Francisco où elles étaient quasi-rituelles. Avais-je déniché un nouveau job ?

Massenga qui était venu ne cacha pas son enthousiasme.

Il suggéra : « Ruby, on devrait monter des trucs dans ce genre. Poésie, musique, participation du public. Ça serait super ! Faut qu'on y réfléchisse. » Je remarquai qu'il avait les traits tirés, une barbe de plusieurs jours négligée, le regard brûlant. On se pressa bien sûr autour de moi. Qui était cette « bande » ? Où pouvait-on se procurer leurs livres qui commençaient à être diffusés ? Est-ce qu'on proposerait d'autres soirées de cette sorte ? Les gens s'éternisèrent, minuit dépassé, et nul ne songeait à partir. Une sorte de *sit-in* s'institua avec la bonne humeur de tous et tous les ingrédients imaginables qui affolèrent un peu l'équipe de Doyen. J'eus le sentiment d'être en zone libre, en territoire libéré.

C'est alors que Linda s'approcha de moi. Tiens, elle était là ! Guère surprenant, en fait, qu'une telle opportunité nous réunisse. Linda, toujours attirante, le visage légèrement bouffi cependant, m'étreignit. Toutes les douceurs du monde ancien durent nous envahir car c'est le plus naturellement que nous nous retrouvâmes dans ce qui servait d'appartement à Doyen. Il y eut peu de mots. Nous nous allongeâmes et fîmes l'amour, à moitié dévêtus, brièvement. Elle garda les yeux ouverts et fixes. Elle était chaude à l'intérieur. Elle me demanda de l'argent prétextant être complètement fauchée. Je n'avais pas grand-chose sur moi mais je le lui donnais en totalité. Comment le refuser à celle qui m'avait aimé et que j'avais aimée, sur le destin de laquelle je me tairai ? Elle réajusta sa robe. Son sourire fut hésitant et poignant. Elle m'avait concédé cinq, dix minutes. Elle rejoignit le saxophoniste du trio, un

Noir doué et hâbleur. Ils disparurent. Je ne revis jamais Linda.

Le type claudicant que j'avais aperçu, après que vraisemblablement un vigile eut tiré à la sortie des usines Chausson, se nommait Landrot et il était membre des Cellules Armées Révolutionnaires. La balle qui avait effleuré sa jambe sous son pantalon avait érodé le tégument. Il en résulta comme une brûlure avec une petite perte de substance. Ça fut douloureux et ça s'infecta. Landrot se rendit un peu plus tard en consultation à l'hôpital où il fut soigné. Le chef de la clinique qui le traita s'appelait Houdin. Il était connu pour ses opinions très réactionnaires. Il eut tôt fait de démasquer un gauchiste. Il voulut connaître les faits qui avaient occasionné ce qui, pour lui, même minime, était une plaie par balle. Il incita Landrot à porter plainte. Ce dernier refusa, préférant que la justice révolutionnaire se chargeât elle-même du cas. Houdin signala alors à la police l'incident, non pas pour

déclencher une enquête contre l'entreprise, mais pour stigmatiser un pseudo règlement de comptes entre contestataires. Il espérait ainsi mouiller Landrot. Son stratagème réussit. La police interrogea Landrot.

S'il était membre des C.A.R., Landrot ne s'affirmait pas parmi les plus imprécateurs. Il était plutôt en phase de retrait, étant donné que l'organisation battait de l'aile. De plus, il n'avait ni la carrure, ni la détermination bien trempées. Il céda rapidement aux grosses ficelles de la flicaille qui le travaillèrent au bluff, avec menaces et promesses selon sa panoplie désuète. Landrot craqua et livra tout ce qu'il savait des C.A.R. et surtout des braquages révolutionnaires. Un coup de filet fut suffisant pour rafler ce qui subsistait de cadres. Le nom de Massenga plusieurs fois recoupé impliqua le mien puisque j'avais subi, on s'en souvient, l'interpellation des C.A.R. afin d'éclaircir la disparition de la troisième mallette, l'interrogatoire du commissariat de la rue Myrha et celui de Chabou à Bourges.

Les flics de la Sécurité du territoire me cueillirent à l'hôtel. La brigade utilisait des bases banalisées à Paris et en banlieue et réservait la rue des Saussaies ou les Orfèvres aux gros poissons. Pour moi ce fut Levallois une ville que le fric allait pourrir au cours des années. Près de la station Louise Michel une survivance sombre de local administratif abritait les interrogatoires. Le chef, Melchior, m'avertit d'emblée : « Cette fois-ci, c'est du sérieux, on ne te lâchera pas ». S'ensuivirent bien douze heures de garde à vue et

une série d'apparitions devant ces messieurs. Des photos défilèrent. Ils savaient tout : Mourad, Tomasini, Nicolaë, Massenga et, furtivement, Moreno sans qu'ils y insistent. Je réitérai mon refrain : j'étais le conseiller artistique de Ben Morgan pour la *Blues Tavern* et le groupe de Bob Freeman. Oui j'avais vécu – peu – à la Commune des Lilas où beaucoup de gens défilaient et avec la plupart desquels je n'avais eu que des rapports fugitifs. De quoi, je vivais ? J'étais, pour l'heure, enquêteur sociologique intérimaire pour le Cabinet Didot – une couverture commode de l'Agence. J'avais été vu à Cannes dans les palaces. Je répliquai que tout le monde a le droit de jouer aux machines à sous. Avais-je entendu parler de la Haye-Pierrefeu, de X, d'Y ? Ils ignoraient probablement, pour les mallettes. Ils revinrent vingt fois sur les questions, je maintins la même obstination. D'évidence, ils n'avaient à me reprocher que ma fréquentation épisodique de Massenga que je persistais à nommer Monsieur Ben Morgan. Mais on a le droit d'être copain avec qui on veut et ignorer les soi-disant double-vies ! Ils conclurent : « N'importe comment le Massenga on le tient. Il est bien plombé ton pote : trafic d'armes, de came et sans doute proxo. Ah, ils sont beaux les révolutionnaires ! C'est pas la « Princesse Marietti » qui va se démerder pour lui. Elle, c'est la galerie qui l'amuse. Le reste, elle en a rien à foutre. T'avais qu'à surveiller tes fréquentations. » Ils finirent par me lâcher.

Bon ! J'étais sous surveillance musclée désormais. Pas la

peine que les autres viennent se contaminer à mon contact. Il fallait que je me tire incognito quelque part et fissa. Mais, avant, il était nécessaire que je balise et prévienne en jouant très fin. Je n'eus pas à le faire. C'est Mourad une fois encore qui fit la liaison en estimant qu'il pouvait me joindre sans risques (?). Enfin, il dépêcha un messenger qui, le lendemain de ma visite, me glissa dans la rue en me croisant devant le théâtre où je regardais l'affiche des programmes – pourquoi pas une soirée lecture dans l'une des salles annexes ? – le nom de Mourad et que l'on m'attendait l'après-midi à trois heures, aux Puces chez Vassili qui vendait les meilleurs disques de blues de tout Paris. Je n'y vis pas Mourad mais un autre mec qui prononça son nom, en laissant sur le bac une pochette de disque dans laquelle je trouvai un numéro de téléphone de cabine publique où je devais impérativement téléphoner à dix heures le soir-même. Au retour, je fis un crochet par le cimetière des Batignolles pour saluer, en guise de talisman, André Breton et Benjamin Peret dont les tombes se trouvent dans la même allée Division 31, ligne 12, à dix mètres l'une de l'autre (La tombe est simple. Une dalle avec l'inscription « Je cherche l'or du temps » bien visible du temps d'Elisa. Depuis qu'elle repose auprès de Breton, la tombe comme celle de Peret semble abandonnée. Tout s'efface. Des inconnus viennent parfois y déposer des cailloux comme ceux que ramassaient Breton à Saint Cirq-la-popie. Un gardien du cimetière m'ayant remarqué me retient à chaque visite pour une causerie afin d'avoir des « renseignements » sur le surréalisme qu'il

trouve très bizarre). Je me souvins de ce que m'avait dit Mourad au Blanc Mesnil. « Tu sais, je ne suis plus au front, mais laisser tomber un camarade, jamais ! » Bonne chance à vous » aurait-il pu ajouter.

Je n'ai pas la typologie du persécuté et si je suis fliconégatif je ne suis pas pour autant flicophobe. J'ai appris à me débrouiller avec les filatures. En vue de donner le coup de fil dont j'étais chargé j'allais me perdre dans Paris. Et ça, je savais le faire. Je réfléchis. Comme auparavant quand ils m'avaient sorti des embarras – et plus d'une fois – j'optai pour les trotskistes et leurs filières. Je pris la décision de me rendre avec moult précautions à *L'Escale*. S'y déroulait une soirée danse et musique indiennes. Je réussis à coincer Doyen et lui expliquai la nécessité de me mettre au vert quatre ou cinq jours afin de me retourner. Il ne chercha pas à savoir plus. J'appréciai. Il s'isola avec un téléphone. Ça tombait bien, on pouvait me recevoir rue du Moulin de la Vierge, à deux pas. « Tu verras, c'est un prof de lettres très cool et, en plus il connaît à fond le surréalisme. Ça t'intéressera sûrement. » Et, il est vrai que

les profs sont utiles. Je passais rapidement à l'adresse indiquée. Un type à lunettes et aux cheveux bouclés me reçut et se montra à son tour peu curieux. « Laurent », dit-il, en me serrant la main. Il me confia un double de ses clés après que je lui eus dit que je rentrerais sans doute tard.

A dix heures, d'une cabine près de Denfert-Rochereau, j'appelais. Nulle surprise : Massenga était au bout du fil. Il souhaita que nous nous retrouvions au plus vite rue Poliveau près de la Gare d'Austerlitz. Etre toujours à proximité d'une gare était l'un de ses adages. Il logeait pour une nuit dans le studio qu'habitait un poète d'avant-garde très enjoué et habile trousseur de mots, qui, en l'occurrence, voyageait en Grèce. Sa compagne s'était gentiment trouvée une amie apte à la recevoir et laisser disponible le studio.

Quand il m'ouvrit je constatai que Massenga avait adopté le masque classique qu'impose la cavale : barbe, cheveux courts, tenue stricte. Il me sembla également nerveux, le regard inquisiteur. Puis, il se relaxa et nous nous séparâmes tard. Assurément, il ne m'exposerait pas ses projets – et si je succombais à la torture, un jour ! –. Il avait besoin d'argent. Dans toutes mes vadrouilles d'hôtel en hôtel et mes départs soudains, j'avais égaré peu à peu presque toutes mes loques, sauf mon fric – la demi-liasse que m'avait donnée Massenga à Cannes, et qu'était, précautionneusement, à peine écornée -. A *l'Hôtel du Quai* on ne voyait jamais de femme de ménage, on entretenait soi-même sa piaule et il était indéniable qu'on nous visitait. Pas question d'y laisser le blé – qu'aurais-je

répondu à la brigade Melchior ? – et j’avais eu du nez. Je l’avais donc planqué au dehors, dans une niche, s’il vous plaît, pas repérable sur un chantier près du quai. Depuis la veille, l’ayant récupéré, je le gardais sur moi. Bonne aubaine, donc, pour Massenga à qui je restituai la moitié du paquet. Avec ça, il pouvait se payer un voyage et voir venir quelques bonnes semaines sans trop se biler.

Depuis l’épisode Levallois, je m’interrogeai sur les insinuations – intox probable – du chef-flic Melchior. Massenga était-il dans les armes, c’est-à-dire dans un rôle d’intermédiaire de la lutte armée révolutionnaire ? Avait-il été entraîné corrélativement dans le trafic de came pour financer les programmes d’actions, la fin justifiant les moyens ? Certes, je l’avais vu rarement refuser un joint ou une pilule cosmique et, souvent, débridé, électrique, mais de là à conclure qu’il était pourvoyeur. Quant à proxo, ça n’avait aucun sens. Massenga plaisait aux femmes. Elles tombaient comme des mouches, séduites par son regard, sa candeur, sa féminité peut-être. Il en profitait, tout en étant fort généreux par ailleurs. Il n’est ni inconvenant ni pathologique, en cas de basses-eaux, qu’une femme partage son fric et ce qu’elle a avec vous. Ça m’est arrivé bien des fois et, là, de nouveau les flics avaient chargé la barque bien que Massenga sût vivre aux frais de la princesse ainsi qu’il se le permit avec Jean Marietti. Massenga aimait l’ombre et la lumière, paraître, disparaître, cultiver ses dissimulations un degré au dessous de ce que chacun peut montrer. C’était son charme et son jeu avec la vie.

Je n'avais rien à en dire. Seul le rôle qu'il m'avait attribué, plutôt indiscernable, me tarabustait.

Massenga m'avertit qu'il partait à l'aube. On traînassa, je l'ai dit, jusqu'à au moins trois heures. Il me confirma qu'il ne changeait rien à son discours sur le militantisme tenu durant le retour de Dunkerque, mais cette nuit-là, la tonalité était grise : « Tu vois Ruby, l'échec de la révolution viendra principalement de nous. Ça déjà commencé. Certains d'entre nous ont la tête embrouillée. Ils n'ont pas résisté à l'exhibition. Tu te souviens chez Marietti, c'était la foire aux enchères et la foire d'empoigne, à qui se mettrait en avant. Et tous ces journalistes friands de l'artifice, tous plus ou moins fadasses qui ne retiennent de l'Histoire que des anecdotes. Est-ce que tu as ressenti que nous basculions vers la représentation et la posture ? Toi et moi, on a claqué le blé du système, cyniquement, avec joie, et on n'a pas épousé ses valeurs. La preuve ? Je suis rien, mais curieusement les flics m'ont dans le collimateur et je dois me casser pour me refaire et tirer leçon de tout ça, alors que nos chefs – il n'aurait jamais dû y en avoir – font les beaux et lorgnent les portes d'entrée dans les allées du pouvoir pour y mener une soi-disant subversion. Tu parles ! Ils la jouent tous perso et ils vont négocier un à un leur petit capital révolutionnaire qui leur a donné le bout de notoriété qu'ils vont monnayer sérieux, les ci-devant avides et récupérateurs. Nous ne mangeons pas de ce pain là. Ils ne sont plus parmi nous, Ruby. Tu verras, ce seront les nouveaux

mandarins, les baratineurs de salon. Bientôt, ils seront les plus à même d'activer le système dont ils seront les supplétifs. J'ai dit nous, Ruby. Qui c'est nous ? Les invisibles, les qui y ont cru et qui y croient encore. On a pris les risques, on nous a laissés en chemin. Nous devons changer d'armes. C'est toi qui es dans le vrai. Il me prêtait une pensée qui était balbutiante et surtout pas ma propriété. Il poursuivit : « La résistance sera d'abord culturelle et à contre-courant. Comme je te l'ai dit, je vais me refaire. J'ai les flics aux miches, mais ils se gourent de bonhomme. Faut que j'aille loin, vider ma tête et me remettre à penser. C'est l'essentiel : penser. Je te parie que dans pas longtemps, on crachera sur tout ce qu'on a fait. On imposera un prêt-à-penser. On gardera de nous que des images, des contrefaçons, des antiquités. On nous vendra comme des curiosités. Les artistes, ce sont eux les dynamiteurs. J'y crois Ruby. Il faudra attendre un peu. Gaffe, ne pas céder aux sirènes bourgeoises qui vont pas tarder à chanter en reprenant nos messages de vie pour en faire des kleenex consommables, jetables, en nous demandant d'écrire la partition et les paroles. Laisse aux supplétifs ce boulot là. Il faut que je me trisse, Ruby. Avec les flics, je saurais naviguer, mais la bouillie intellectuelle, je peux pas, je veux pas succomber. »

Il continua et continua. Je savais qu'il avait raison. La révolution est trop grande pour ceux qui la revendiquent. Je doute même qu'elle existe. Elle est impossible à saisir mais toujours à l'œuvre. Elle a besoin d'éveilleurs – dixit Massenga – des purs, des

radicaux qui ne veulent rien pour eux. Hélas, ce sont les gesticulateurs qui l'emportent à tout coup. Il y a des moments uniques, transcendants, où le voile se lève qui permet d'entrevoir ce que pourrait être la réalisation de l'humain et puis fleurissent les plans de carrière, les chasses-gardées...

Il était temps de m'en aller. Je proposai à Massenga, mon paradis : Maderna. « C'est au sud-ouest de Fernando-Pao. Personne ne viendra t'y chercher. J'ai une bicoque là-bas. » Dès ma première mission en Afrique je l'avais dégottée. L'écrivain secret qui narre mes aventures a peut-être écrit un peu trop sur mon île. Stop. J'ai envie qu'elle reste inconnue, un fragment imaginaire, inaccessible, sauf pour qui je veux. « Quand tu débarques va à *La Fonda*, demande Cruzeiro. C'est le patron. Il te donnera ma clé. » Il répéta : « Maderna, Maderna, merci Ruby » et rajouta le propos énigmatique qu'il m'avait sorti auparavant, lors d'un de mes premiers hébergements rue du Bac : « T'es pas ce que tu parais être. » Nous nous saluâmes comme des révolutionnaires en partance. J'eus la fugace impression que la mort était entrée en scène. Ce fut notre dernière rencontre.

Massenga envolé, je n'avais plus de raison de jouer les clandestins. Qu'est-ce que les flics pouvaient espérer d'autre de moi que ce que je leur avais rabâché ? Je remerciai Laurent le prof chez lequel j'avais habité trois jours et m'orientai vers Barbès. J'échouai à l'*Hôtel de l'Univers*, rue Labat, un univers avec une seule étoile. Je me refis moi aussi à ma façon. Avec la cagnotte, j'achetai quelques fringues, un transistor parce que la radio, la nuit, c'est ma compagnie et rappliquai à l'Agence qui me mit sur un boulot en commun avec Petersen, un chevronné. J'y allais l'après-midi et y demeurais bien jusqu'à neuf heures. Après, j'avais quartier libre qui se terminait vers deux heures le lendemain.

Le turbin à l'Agence qui était un travail de bureaucrate consistait à dépiauter des milliers d'informations concernant les activités révolutionnaires survenues les cinq dernières années en

Europe occidentale et rassembler tout ça en fiches. Je connaissais un peu. Je n'eus pas de mal à discriminer les inventions, les supercheries, à décoder les manipulations. On en rigolait avec Petersen. Je voyais défiler les portraits manuscrits de connus et d'inconnus. J'étais curieux des palabres et notais à quel point le Système avait peur de son ombre. Que de fabrications erronées ! Bref, nous pataugions dans les aléas du discours sécuritaire officiel – le complot international ! – qu'il nous fallait nourrir. Je cherchai vainement quelque trace de Massenga. Sous quels pseudos s'était-il dissimulé alors que la Sécurité du territoire le connaissait parfaitement ? Melchior me l'avait seriné. La communication dans le renseignement c'est tout un programme ! Par contre, j'eus plusieurs fois Bertó, en point de mire. On lui en attribuait des exploits !

Ce travail dura bien trois mois. Petersen et moi ne fûmes pas alarmistes. Trop de parades, trop d'excitations sans lendemain, trop de fadaises et de facondes, pour abuser. Le mouvement révolutionnaire s'était bien encombré. Manquait par contre tout ce qui fut l'esprit, l'inspiration, le lyrisme de la libération des mœurs et de l'art, comme si nos hiérarques n'avaient d'attention que pour les aventures brigadières. Nous les laissâmes à leurs obsessions, sans leur apporter beaucoup de grain à moudre. Notre seule crainte : que nous réservaient les soldats perdus, les égarés désemparés, les desperados de la cause enfuie ?

Sorti de l'Agence, je retrouvais Paris. J'aurais bien aimé

continuer de fréquenter *L'Escale* mais les autorités exigeaient sa fermeture pour cause d'insécurité, de nuisances sonores et autres, en particulier les tapageuses conduites sexuelles sous l'empire de la drogue (sic). La pression policière et celle des bien-pensants étaient permanentes. Un comité se créa pour défendre le lieu. En vain. On délogea les récalcitrants et, finalement, les bulldozers des promoteurs achevèrent l'éradication. Alors, je me baignai dans Paris, qu'apatride dans l'âme, je n'avais pas envie de quitter. Un grand souffle avait, il y a peu, parcouru toutes ces pierres. Maintenant un monde en marge se bâtissait qui avait émergé de l'Histoire. Je soupçonnais qu'on m'avait à l'œil, mais c'était vivable. La flicaille devait me trouver bien ambigu, un pied à l'Agence – si elle en possédait notion –, un pied chez les gauchistes. Avaient-ils idée, les flics, que les deux se complétaient peut-être. Je devais leur sembler une espèce d'indic spécial et, dans une certaine mesure, un cousin lointain, encore qu'en rivalité puisqu'il est établi que dans le renseignement les services se bouffent allègrement le nez. En conclusion, j'usais de ma liberté formelle, on me fichait la paix. Et les jours passèrent.

Massenga quelque part ailleurs, je n'en eus aucune nouvelle. Avec les années, il était désormais comme un disparu. Je suis revenu souvent à Maderna et ai questionné. On l'y avait jamais vu. Vers où était-il allé ? L'Amérique du Nord ? Le Mexique ? Le Maroc ? L'Algérie avait été sa terre natale aimée mais je doutais qu'il y fût de nouveau. Je songeais à la dualité qui le divisait : violence et non-violence, militant et expert à profiter des mirages du Système, à la mienne propre : employé aux écritures de l'Agence et poisson dans l'eau dans la faune marginale. Mais moi je savais que je ne ferais rien d'important parce que je n'étais qu'un rêveuseur, obstiné. Je pensais surtout à ce qui nous réunissait. La jeunesse ? Le goût des mondes parallèles ? Une affinité opaque ? Je fus, dans l'aventure, un suiveur. Les initiatives ne venaient pas de moi, mais de lui. En apparence, j'étais à peine factotum. Ma fonction consistait

à être là, à certains moments, d'accompagner des montages indécis, comme si je devais être le témoin de Massenga. Il m'attirait, sans rien m'en révéler, dans ce qui pouvait apparaître de piètres combines.

Je n'étais ni acteur, ni second rôle, uniquement une présence sur des lieux où se nouaient des intrigues sommaires dont la finalité m'échappait. Pendant des années, Massenga ne fut qu'absence et silence. Beaucoup d'argent à ce que j'en vis, qui ne lui appartenait pas, circula dans ses mains, dont il disposa pour m'instituer quelquefois légataire. J'en ai vécu. Je suis convaincu qu'il s'est engagé dans des combats qui défiaient la légalité bourgeoise et la légalité tout court et, qu'à s'y risquer, il éprouvait de la jubilation. Notre affinité, tous deux errants de la vie, était, je le crois, d'ordre métaphysique. Nous partagions le sentiment de l'inutilité théâtrale de tout revisitée par notre génération, de la facticité de l'existence, du caractère à la fois unique et dérisoire de l'expérience singulière. Notre métaphysique était nostalgie et notre nostalgie une forme de désespoir raisonnable : être né pour rien, en acceptant toutes les conséquences dont la première appelle à la consécration de l'instant.

Une chose nous séparait. Je ne croyais pas au militantisme, même occasionnel. Je ne souhaitais ni éclairer l'humanité ni être modèle de quoi que ce soit. Ne m'intéressaient que les individus. Que les masses déferlent à leur guise ! J'en avais nulle maîtrise. Quand je serai passé : que tout s'efface. Je n'aurais

pas existé.

Je conçois ce que ces affirmations ont de sentencieux, parce, qu'à l'évidence, je n'ai pas saisi le scénario dans lequel m'inclua Massenga. Le temps fit que cette histoire devint bientôt histoire ancienne ainsi que je l'étais moi-même.

Kolytchev, gros commanditaire de l'Agence, un du groupe Barandine qui fut en son entier transfuge du K.G.B. et s'installa aux States en 1959, couvé par le Pentagone et les services spéciaux, vint un jour, en présence de la direction générale de l'Agence, nous faire un laïus afin de nous vendre le complot international pandémique des ultra-gauches contre la démocratie et la liberté. Kolytchev, taille moyenne, blond, dégarni, avait le teint jaunâtre, les yeux bridés et parlait un français parfait bien qu'avec une élocution saccadée. La thèse était simple : les partis communistes traditionnels débordés sur leur gauche et, pour certains menacés d'éclatement, devaient être considérés comme des partenaires quant au maintien du statu-quo de la division du monde. Malgré leurs tensions, ils demeuraient fiables, se contentant de leur rôle doré d'opposition privilégiée de sa majesté le capitalisme,

principalement en Europe, même s'il devait être porté à leur débit qu'ils n'avaient su ni prévoir, ni contrôler les mouvements nés à leurs extrêmes. En Amérique Latine, en Asie – en dehors de la Chine et du Vietnam – ils se lézardaient tandis qu'une avant-garde (prétendue) se réclamant de la grève insurrectionnelle et de la lutte armée se posait en alternative au réformisme et défaitisme des pseudo-révolutionnaires. Des liens se tissaient entre ces avant-gardes dispersées et tous les marginaux, atypiques et laissés pour compte du capitalisme avancé, le meilleur système, selon Kolytchev, que l'humanité ait jamais proposé.

C'était là un fait nouveau, incontestable. Si le recours incantatoire à la classe ouvrière était proclamé, la base activiste, déterminée, se recrutait parmi les sus-cités. Un autre type de militant était apparu qui renouait avec le jusqu'au boutisme révolutionnaire et sapait les fondements mêmes, hégémoniques, de la société bourgeoise, en premier lieu le travail, la famille, la patrie, le mérite individuel, les bonnes mœurs et l'ordre libéral. C'était particulièrement clair en Occident. Dans le Tiers-monde la priorité était donnée à l'appropriation et à la distribution égalitaire de la richesse au détriment des grands intérêts.

La subversion donc à l'œuvre, l'URSS s'en inquiétait et l'avait fait savoir. Si en Amérique Latine, en Asie, et, moindrement, en Afrique, les militants entrés dans la clandestinité s'avéraient auteurs d'actions remarquables, en Europe et aux Etats nous

n'avions affaire qu'à des anarchistes. Cuba et la Chine ne pouvaient revendiquer qu'une fraction très partielle des forces en marche. Le reste était incontrôlable, imprévisible, et ses manifestations d'autant plus inquiétantes que nombreux en son sein se réclamaient du nihilisme révolutionnaire. Ceux-là se montraient prêts à pactiser avec tous les *drop-out* (les largués), les minoritaires de toutes obédiences dont les minorités sexuelles, raciales, ethniques, ou les stigmatisés sociaux comme les malades mentaux. Ils n'hésitaient pas, circonstance aggravante, à s'allier au milieu dont ils copiaient les méthodes. Des jonctions incontestables – Kolytchev y insista – avaient été repérées avec les circuits occultes des ventes d'armes et de drogue. Le mot d'ordre était définitif : haro sur les anarcho-gauchistes qui avaient l'avantage pour nous d'être friables, leur fragilité venant de leur isolement dans les populations. Nous devons cependant renforcer nos activités de renseignements et en conséquence la pénétration des cercles ultra-gauche. Nos alliés objectifs, répéta-t-il, les organisations de gauche, les syndicats responsables tout autant que les partis de droite et leurs nervis et bien sûr, les flics, avec lesquels nous étions en interface.

Kolytchev m'impressionna bien que son discours qui mêlait réalité et paranoïa ne fût que prendre le relais de celui du Pentagone, de la C .I .A . et de l'administration nixonienne empêtrée dans sa guerre du Vietnam et occupée à sa mise en coupe réglée du Sud. « S'il croit qu'on va marcher dans ses salades y compris

celles concernant les communistes ! C'est du réchauffé » commenta Petersen résumant le point de vue des blasés de l'Agence, les anciens de la guerre froide. N'empêche que j'étais perplexe sur les orientations martelées par Kolytchev mais aussi sur son manque criant de nuances et lucidité. Ce qui le rendait aveugle et dangereux. Les mouvements de la jeunesse du monde, erratiques et divers, ne paraissaient pas réductibles à une seule donnée générationnelle ou autre. Une subjectivité retrouvée, proliférante, exacerbée les impulsait. Elle exprimait le désir sans partage de célébrer la beauté de la vie, d'exalter l'insoumission de l'individu sans renier l'idéal collectif et l'utopie. Je ne saurais affirmer que la formule « nihilisme révolutionnaire » fût adéquate mais dans la description du militant qui en était issue, je voyais se profiler Massenga. N'en avais-je pas l'allure moi-même, le participant occasionnel, le témoin enjoué des éblouissements ?

Les pouvoirs en place et leurs affidés, la gauche institutionnelle ainsi qu'on le disait déjà, n'avaient rien avancé – hormis la répression et la plus plate des analyses – qui pût comprendre la crise de civilisation d'au moins quatre à cinq décennies prévue par les plus attentifs aux symptômes sociaux, crise dans laquelle nous estimions être entrés et qui ne soutenait que deux options : où l'institution d'une barbarie normalisée au nom de l'ordre, celui du capitalisme sauvage, la promotion d'un individu standard et le fétichisme de la marchandise, ou bien la révolution permanente avec, en son cœur, la modification fondamentale des

rapports à l'univers de l'objet, de la possession, de la domination. L'individu nouveau s'en trouvait alors libéré sans autre bien que sa vie, chant de lui-même et chantre de l'altérité dans l'accomplissement infini de son être. Cet individu-là étant le sujet de l'harmonie sociale et, la libération, la fin de l'insupportable dégradation des rapports humains. Ce communisme primitif intemporel définissait Massenga.

C'est dire à quel point Kolytchev était loin du compte, sauf que, dans l'informulé, il sentait ainsi que ses congénères, à quel point un impensé était à l'œuvre, insidieux, ravageur, iconoclaste, promesse de redistribution de tous les rôles sociaux. Kolytchev n'avait pas tort de sonner l'alarme. L'ordre bourgeois était attaqué en profondeur et l'assaillant, pour l'heure, n'avait pour seule arme que la subjectivité lumineuse de quelques uns partagée par tous. Ceux qui la blâmait le plus, cette subjectivité, étaient ceux qu'elle ébranlait le plus. Ils avaient parqué l'intruse et n'avaient de cesse que de lui rompre le cou, d'enterrer le désir de vie et poursuivre leur lugubre labeur, morts déjà d'avoir trop bien compris la donne et de n'avoir rien cédé, préférant en appeler au déluge.

Sans doute élucubrai-je, solitaire, dans les locaux de l'Agence où les anciens ne semblaient guère surpris par les propos de Kolytchev. Ce catéchisme là, ils en avaient fait le tour. Ils ne s'affolaient pas. Leur scepticisme me glaçait qui avait conclu depuis longtemps que, tout mirobolants, qu'ils fussent, les événements ne

seraient, de toute façon, que météoriques. Soucieux toutefois des directives reçues, ils se remirent à leurs fiches, les complétant et me chargeant, – Petersen, mon chef –, en premier, des vérifications et recoupements indispensables. Un gros inventaire nous attendait.

Après le passage diversement apprécié de Kolytchev je m'ouvris à Petersen de mes interrogations sur les événements et surtout sur leur postérité. Je me sentais plutôt encombré, mélangeant subjectivité, vécu et théorie traitée à ma propre sauce.

Tout d'abord – je me centrai sur la France – les événements du printemps 1968 et leur suite ne pouvaient se limiter à une seule séquence historique de quelques semaines. J'affirmai que mai 68 n'avait, de fait, jamais existé. Qu'on me comprenne. J'étais convaincu que nous n'avions pour vision qu'une vision rétrospective, fabriquée, même si certains observateurs théorisaient à chaud et à la va-comme-je-te-pousse. Il nous était dit qu'il y avait eu un embrasement général du pays en scansions successives, à l'aune de ce qu'on nommait sans vraiment le saisir ; « l'esprit de mai. » On mixait « commune étudiante » et « mai des prolétaires. »

Je soutins qu'il avait là construction artificielle et peu en commun entre les différents acteurs, lieux et tribunes, sinon de s'être trouvés dans une simultanéité qui me menait à conclure, loin de nier les centaines de milliers de manifestants et les millions de grévistes, qu'il y avait eu une série de manifestations parallèles, au même moment, sur des objectifs multiples et hétérogènes, sous le signe d'une révolte longtemps contenue, et en aucun cas une globalité. Les sociologues en quête de nouveauté, les médias d'abord décontenancés puis entraînées, privilégiaient le spectaculaire qui devint rapidement récit folklorique et le restera. Distinguant quelques figures, ils les érigèrent en porte-parole, en icônes et ces derniers n'allaient pas tarder, ainsi que Massenga l'avait noté, au salon Marietti, à faire fructifier ce fonds de commerce, et pour un sacré bout de temps, à leur seul profit, sous le mode d'une confiscation qui frisait l'indécence et l'imposture. Mais ainsi va le monde ...

J'étais d'autant plus rétif à ces parades que je suis partisan, l'action terminée, que l'on s'efface. Le type que je tentais de préciser, selon mes vœux, était celui de militants tels Massenga, Nicolaë ou encore Mourad. Ils ne revendiquaient pas de demeurer, ils oeuvraient dans la ponctualité de l'évènement dont ils souhaitaient, on le sait, qu'il fût exemplaire et démystificateur. Ils s'inscrivaient dans une vie aux opportunités jamais semblables et c'était ce mouvement-là qu'ils épousaient. En cette position, est-il possible de transmettre un héritage et est-il même question

d'héritiers ? Non, du point de vue de l'institution politique. Comment fonder une continuité sur le sable mouvant des éphémères ? S'il y a transmission, c'est celle d'une forme de vie spontanée, labile, peu prompte à se modéliser, laissant chacun s'inventer.

Plutôt que de révolte je préférais parler de rébellion et ne pensais pas que la révolution fût alors envisageable mais, par contre, un ébranlement voulu ou non du Système afin de desserrer carcans et contraintes, de lever les tabous. Je penchais en ce registre pour l'ambition inconsciente des acteurs parmi lesquels j'inscrivais au premier rang les anonymes. Je revenais sans cesse sur mon leitmotiv, la crise de civilisation. Celle qu'avait instaurée le Système depuis la naissance du capitalisme et qui s'était corsetée s'en trouvait chamboulée. Elle avait fonctionné sur les interdits et soumissions. Le Système ne tolérait que ce qui lui était conforme et avait besoin de cette conformité, de cet assujettissement pour se maintenir et se développer. Il s'évertuait à domestiquer l'Eros, niveler les originalités, définir des cadres obligés, dans le but d'une reproduction innombrable du même, tout en se réservant d'intégrer les contestations acceptables en vue de renforcer l'efficacité de l'appareil et prôner la vieille lune du réformisme. « Réforme/Chloroforme. » Pouvait-on avoir mot d'ordre plus judicieux ?

Brusquement s'était déployé un désir dont la contention s'avérait chimérique, désir multiforme qui réhabitait la vie et qui

exigeait d'être comblé sans différer. Il n'était plus concevable de l'endiguer. Il déferlait, s'emparant du slogan vide et radotant du Système qui traitait des « libertés » convenues, alors qu'il n'était question que d'instaurer le règne de la liberté. Dès lors de par cette volonté désirante se déclenchait une réaction en chaîne alimentée par l'utopie. Il y eut tentative de repenser les bases de la civilisation, d'évaluer son matérialisme, son instrumentalisation de l'humain que les savants-philosophes appellent la réification, la sensibilité mortifère de ses institutions et dispositifs, à commencer par ceux de l'État et de sa violence implicite. Je reprenais le discours de Massenga pour lequel la politique était changée par la libération d'Eros, le libre cours de l'invincible amour et la survenue de la beauté cachée du monde en chaque instant. La poésie nourrissait désormais la rhétorique.

Nous étions loin des schémas réducteurs qui voulaient enfermer les événements et leurs filiations dans l'individualisme jouisseur, profiteur et sans lendemains, dans l'affrontement d'extrémistes casseurs et manipulés avec la police, ou bien dans le défoulement provisoire des enfants des nantis. On nous reprochera peut-être à Massenga et moi d'avoir fait incursion chez les riches, d'en avoir trop éprouvé l'opulence et de nous y être vautrés. Je ne nie pas notre impudeur. Ce que je sais, c'est que les riches n'ont tremblé que modérément et que, s'ils méprisent les hystériques, les braillards, ils ont quelque fascination pour les voyous, bénéficiant

eux-mêmes, par agents interposés, banquiers et autres, de pratiques peu recommandables qu'ils sont censés ne pas connaître. Ils ont leurs chasses-gardées, leur religion de la tradition, leurs principes intangibles sur l'éducation, le respect de l'ordre naturel, mais ils ne dédaignent pas les libertins dont ils se distinguent par l'hypocrisie. Massenga troublait les filles de la bourgeoisie non seulement par sa présence mais par ce qu'il véhiculait – et que j'ai tenté de rapporter – qui avait à voir avec la liberté retrouvée, le désir et l'insoumission.

Je conçois, disais-je à Petersen, que les intensités consomment et que d'être dans les friches d'un système broyeur est peu confortable. L'irréductible d'une manière ou d'une autre est pourchassé et condamné. Il a le sort de l'incorruptible. Les riches n'ont donc pas à en trembler. Pourtant la clé de voûte de la subjectivité que j'ai évoquée et qui fleurit quelques années avant de redevenir souterraine était indissociable de la mise en cause de l'idéologie du travail qui fonde la domination, sans la limiter aux seules conditions de l'exercice du labeur. Toucher au travail, c'est toucher aux fondements de l'édifice et c'est impardonnable. Substituer à l'aliénation taylorisée, à la répétition, à l'enfermement, à la standardisation, au dogme de la productivité et de la rentabilité impératives et à leurs conséquences délétères, l'espoir de l'avènement de la création, de nouvelles règles d'échanges d'où s'exclut la compétitivité sauvage, telle me paraît encore être la

subversion véritable de cet « Esprit » qu'essayèrent vainement de saisir les sociologues. C'était du moins son rêve civilisationnel et celui de retour à la vraie vie, ce retour sacralisé par Rimbaud.

Breton étant mort en septembre 1966, il n'a pas *de facto*, connu l'époque. Qu'aurait pensé le vieux lion ? Aurait-il paru à La Sorbonne ? Se serait-il réjoui de l'irruption salvatrice ? M'interrogeant sur lui, je l'amenais avec moi au hasard des rues et des rencontres. Sa voix m'a manqué. J'imaginai une de ses diatribes inspirées, un écrit libre et d'élévation, une nouvelle Ode à Charles Fourier, un rappel ému aux fidélités de sa jeunesse, une invite à la plus accomplie des libertés possibles, lui qui n'avait vécu que dans le monde enchanté de l'art et y puisait sa subsistance. J'avais en tête, le Deuxième Manifeste, mais aussi ce que Breton exhortait du grand souffle de l'Esprit dès lors qu'il s'égare dans le monde. J'hésitais, bien profane, à poursuivre sur cette voie qui ferait des événements une expression d'une telle manifestation spirituelle. Cependant, dans l'après, je dois y concéder en partie et ne pas écarter qu'en dénonçant le matérialisme consumériste, la domination sans partage du machinisme, on ne glisse pas nécessairement dans l'idéalisme compassé, mais qu'on augure du passage sur la scène historique d'un principe, d'une qualité de nature transcendante, bien éloignés du pathos habituel. Evidemment, Petersen fit, à m'entendre, les yeux ronds, se moquant : « Eh ! papa, tu t'en fais des idées pour une foutue

pétarade ! »

Qu'importe, j'ai admis que le rêve fut diaphane, intemporel et destiné à disparaître, marquant sa brisure qui n'est en rien défaite. Il n'avait sans doute de sens que d'être jaillissement. Oubliera-t-on pourtant que les rêves perdurent de ce qu'ils ont révélé ? Ainsi sommes-nous vivants, éminemment. Aujourd'hui, hormis nos vies assoiffées, le monde, tombeau des illusions me contredit. L'univers technologique est d'une emprise absolue. Moralisme, ligues de vertus, juges, policiers, technocrates, politiciens, à la remorque, définissent le quotidien et le rendent irrespirable. Désormais nous sommes moins libres que nous ne l'avons jamais été. Société de contrôle, consentement aux répressions, adoption des objectifs sécuritaires mutilants, culte du mercantilisme, frayant la voie de la régression, le Système triomphe. A l'intérieur, il est vacuité. Il ne produit plus que des anesthésies.

J'ai parlé d'un autre temps. Je n'ignore pas que toutefois les marges s'irriguent de ce qui de lui n'a pas été perdu, que des résistances s'instaurent rachetant lâchetés et médiocrités. Et dans mon *allegro non troppo*, j'en suis.

Kolytchev nous avait incités à inventorier ou réinventorier nos fiches et nous nous y attelâmes. J'étais de nouveau, ayant pris un peu de galons, en binôme avec Petersen, et cette fois à éplucher tout un énorme dossier sur des agissements souterrains attribués à Khadafi. Au bout de quelques jours, je tombai sur une note concernant le groupe Umberti-Lisfranc qui fut une des cellules les plus actives de l'O.A.S. et qui se voulait révolutionnaire parce qu'elle avait étudié les méthodes d'action des commandos urbains du F.L.N., tout en souhaitant négocier avec sa direction. Massenga, lycéen, déchiré à l'idée d'abandonner sa terre, avait été recruté par Lisfranc, son aîné de trois ans, qui préparait l'Ecole Normale Supérieure en s'affublant de l'aura intellectuelle du mentor. Le rôle de Massenga avait été proche de celui d'un agent de liaison et d'un propagandiste de l'ombre. En juin 1962, il bascula dans le

pacifisme, incrédule devant les assassinats perpétrés d'une balle dans le dos, pour l'exemple, en vue d'installer la terreur blanche, d'Arabes solitaires qui vaquaient dans la rue à leurs activités usuelles. Mais il avait goûté à la clandestinité.

Je lus la série des notes avec soin et découvris que lors des événements de mai à Paris, bien plus tard, la route de Massenga avait recroisé celle de Lisfranc – c'était écrit en toutes lettres – dès lors théoricien autoproclamé des luttes anti-impérialistes, mélangeant le brun et le rouge. Lisfranc était en lien direct avec les quelques violents du Quartier qui rêvait de lutte armée et, en particulier, avec les prétendus anciens mercenaires de la guerre du Katanga qui squattaient à la Sorbonne. Je ne suis absolument pas persuadé que Massenga céda au charme et à la persuasion de Lisfranc, mais il retint que ce dernier avait connaissance de réseaux illicites et actifs. Sa « désertion » algérienne fut oubliée. Le passé étant révolu, une ère nouvelle s'ouvrait, globale celle-là, qui visait à en finir avec l'impérialisme américain, cause principale de la décadence européenne. Etrangement reconverti, par réalisme, au gaullisme tant haï – de Gaulle prétendait être le leader occidental de l'anti-impérialisme –, Lisfranc émargeait dans les zones glauques du pouvoir. Il fallait, selon lui, substituer à l'hégémonie gauchiste du Mouvement, un véritable encadrement stratégique para-militaire, dirigé en priorité contre l'O.T.A.N., et professionnaliser la coopération subversive avec le Tiers-Monde, partout où les intérêts américains étaient

susceptibles d'être menacés. Il s'en était paraît-il entretenu avec Che Guevara à la conférence de la Tricontinentale où il participa en coulisses sous le pseudo de Lafitte, et en aurait retenu l'attention. C'est tout juste s'il n'avait pas inspiré au Che sa théorie des deux ou trois Viêt-Nam à créer ! Tel se présenta Lisfranc lors des événements.

Les contacts perdurèrent. Il est d'énigmatiques amitiés. A partir des premiers braquages révolutionnaires, Lisfranc fut éminence grise. Je le déduis du fait – les notes y insistent – qu'Alphand, le dirigeant présumé des C.A.R., ait été plusieurs fois aperçu aux côtés de Lisfranc, tant à Benghazi en Lybie, qu'au Ghana et à Amman. L'Agence retrouva également la piste de Lisfranc au Venezuela, puis en Colombie où s'était réfugié son complice d'Alger, Umberti. Umberti commandait une milice de protection financée par le Cartel de Medellin. Une photo montrait Umberti et Lisfranc, en treillis, assis sur le capot d'une jeep, dans la jungle, entourés de comparses, Lisfranc faisant mine de viser le photographe avec une mitrailleuse tandis qu'Umberti s'esclaffait. Les braquages inaugurèrent le soutien objectif aux groupes armés qui, ça et là, et indépendamment de leur idéologie, opéraient sur le territoire des dictatures ayant lien avec les Etats-Unis, mais aussi à ceux de l'Est, dont on ne saura jamais assez combien ils suscitérent de raids policiers. Dans tous les cas, il s'avérait clairement qu'il fallait œuvrer à l'affaiblissement de l'État afin de permettre les

pénétrations mafieuses et parallèles.

Il est inutile de s'appesantir sur les masses de fric considérables qui s'échangent dans ces banlieues du monde, ni les choix diversifiés que les puissances camouflées qui les gèrent ont à en faire, avant tout en couplant les deux marchés, celui des armes et celui de drogue. Tout le monde, peu ou prou, en est informé. Massenga tenta d'y jouer un rôle. Je le suppose, les notes ne fournissent pas de précisions. Il conservait l'idéal révolutionnaire. Les commissions, il les répartissait en fonction de ses idéaux. Quelle manne espérer de la part des plus déterminés à lutter parmi les plus pauvres, sinon celle du détournement de l'argent sale qui n'est rien d'autre que celui, dispersé, du capital ? Massenga fut, de par sa propre et seule décision, un organisateur clandestin de cette redistribution pour laquelle il est certain qu'il n'avait l'aval de personne. Une remarque corroborait cette hypothèse, celle de l'Agent B.7462, qui suivait Lisfranc. Il confirme qu'à plusieurs reprises Lisfranc a cherché à joindre un nommé Ganmor (l'incontestable anagramme de Morgan) pour le dissuader de se mêler du transit U (U pour Umberti) et le relever.

Ce qui étaya ma conviction naissante, c'est que je pointai le nom de Moreno dans la fiche d'un autre agent – X.0313- où est relatée une rencontre à Perpignan entre Moreno et Lisfranc, dont l'agent signale qu'elle avait été précédée par un séjour à Bourges de Lisfranc, peu avant que j'y vins. L'ai-je approché plus tard à la *Blues Tavern* où il avait peut-être des intérêts ? La fiche de X.0313,

reprenait à son tour la remarque de B.7462, sur l'éventualité d'une descente à Bordeaux, d'un trio sous la direction de Moreno, les acolytes n'étant repérés que par des initiales : F.G. et P.R. –dans le but de régler le cas Ganmor. (Souligné par X.0313). Une date imprécise figurait : courant mars 1975. Massenga se serait donc trouvé alors à Bordeaux. Je lus en annexe, avec perplexité, que des contacts sans doute caducs depuis avaient été établis par F.G. avec un réseau iranien, duquel était identifiée une étudiante en médecine : Assia Rhazi – ma belle embarrassée ? – chapeautée par un flic bordelais désigné L.S. – le rouquin trouble ? –. Qu'avais-je effleuré au cours de ma promenade sentimentale et qui aurait pu m'en dire long ?

J'ai toute raison de penser, au travers du langage crypté des rapports de l'Agence postérieurs aux notes que j'ai évoquées et que je ne livre pas ici car ils furent fort fastidieux à lire, que Massenga a été plus qu'inquiété, sinon neutralisé, à cette période. Comment ? Ce qui est suggéré est sans surprise. Il s'est agi d'un travail barbouzard, d'un nettoyage strict, d'un genre de crime parfait sans victime. Ce fut comme une éclipse absolue. Il ne s'était rien passé autour de Massenga dont on ne retrouverait rien. Massenga, qui ? Et si d'aventure quelqu'un réclamait à son propos, il serait aisé de répondre que ce disparu avait lui-même signé sa disparition volontaire, à l'image de milliers d'individus qui, chaque année, préféreraient poursuivre leur vie sous un autre nom et une autre latitude. Donc, clôture du dossier.

Chacun connaît les méthodes expéditives des escadrons,

brigades, commandos, qui sont les bras armés des basses besognes. Je n'y insisterai pas. J'avais toutefois un nom : Moreno. Si je voulais persévérer, il ne tenait qu'à moi de m'activer à le pister, de brancher Bertó, au premier chef, qui mit Massenga sur ma route et qui saurait stimuler ceux qui se réclament encore de la révolution ou de la justice militante et veillent à ce que paient, à leur tour, les salauds ordinaires.

Reste que je ne me résous pas à la mort de Massenga et me permets de rêver à une issue différente. Qu'il fût traqué par la police et, en parallèle, par les officieux mandatés par Umberti et Lisfranc, toujours en mèche avec les flics, dans l'éventualité d'une opération de « salubrité » politique, se serait-il si facilement laissé piéger ? Les probabilités concernant sa mort sont-elles à ce point implacables que je ne puisse me plaire à croire qu'il a déjoué la fatalité et pu s'enfuir, que son bateau étant à quai à Bordeaux il l'a rejoint à temps ? Que depuis, il est dans le monde, insituable, à s'enivrer de son présent perpétuel, lui l'hédoniste qui n'admettait pas une révolution qui ne fût pas porteuse du plus grand bonheur et de la plus profonde jouissance.

Sans doute, à l'instar de Massenga, qui, certes, promenait un regard mêlé de désespoir et d'enchantement, ne suis-je pas l'ami de la mort et ne peux la concevoir, acceptée, qu'au terme d'un long trajet de vie quand, de celle-ci, toutes ressources épuisées, on consent enfin à se détourner. Mais peut-être suis-je trop novice

encore et trop peu aguerri à la philosophie pour gloser sur la question ?

Passons. Un jour viendra où, autre mort, des tribuns sinistres, des renégats serviles et des plumitifs médiocres fustigeront les années de notre jeunesse, nous inscriront sur leur liste noire des infâmes et nous rayeront de l'Histoire. Mais aujourd'hui, en ce temps, en ce lieu où je me trouve, comment pourrais-je oublier Bertó, Linda, Lomé, Massenga, ces quelques uns parmi ceux qui m'accompagnèrent lors des années fameuses ?

D'autant que tout cela a existé.